

Mg1



The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TREIZIÈME ÉDITION

> Ab antiquo scriptis non contentus, ipse quoque scripturire incepi, non ut scientiam meam, quæ pene nulla est, proponerem, sed ut res absconditas, quæ in strue vetustatis latebant, convellerem in lucem
>
> GUILLELM. MALMESB., *de Gest. Reg.*, liv. II, Prol.

TOME SECOND

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82.

1871

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

CHAPITRE XVI

COMMENT LE BON DUC LOUIS MOURUT EN ROUTE POUR LA TERRE SAINTE.

> Consummatus in brevi explevit tempora multa : placita enim erat Deo anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.
>
> *Sap.*, IV, 13, 14.

Louis retrouva bientôt, en perdant de vue sa triste et chère Élisabeth, la joyeuse et confiante énergie qui présidait à ces lointaines expéditions, et cette

sainte allégresse que puise la foi dans le sentiment des sacrifices qu'elle s'impose et des victoires qu'elle remporte[1].

Il menait avec lui l'élite de la chevalerie de ses États : cinq comtes, Louis de Wartbourg, Günther de Kefernburg, Meinhard de Muhlberg, Henri de Stolberg et Burkhard de Brandenberg ; son échanson Rodolphe, sire de Varilla ; son maréchal Henri, sire d'Ebersberg; son chambellan Henri, sire de Fahnern; son sénéchal Herman de Hosheim, et une foule d'autres barons et chevaliers[2]. Le nombre des fantassins qui le suivaient était petit, nous dit un chroniqueur, à cause de la grande distance qu'il y avait à parcourir. Cinq prêtres, et parmi eux son aumônier Berthold, qui a écrit sa vie, étaient chargés de munir de messes, de confessions et d'autres secours spirituels tous ces guerriers pendant leur expédition.

Outre ces comtes et seigneurs, qui étaient tous vassaux immédiats du duc Louis, il était accompagné, en sa qualité de chef des croisés de toute l'Allemagne centrale, d'une foule d'autres chevaliers de Souabe, de Franconie, et des bords du Rhin. On remarque parmi eux le nom de ce comte Louis de Gleichen, si célèbre en Allemagne par ses aventures

[1] Perrexit Dominus exsultans, ut gigas ad currendam viam... cum gaudio et jucunditate maxima. Theod., l. c.

[2] Leurs noms se trouvent, ainsi que tous ceux que nous venons de citer, dans Rothe, p. 1717. Voy. aussi Justi, p. 88, etc.

romanesques pendant cette croisade. Une tradition, enracinée et appuyée par de nombreuses preuves historiques, raconte qu'ayant été fait prisonnier en Palestine, et transporté en Égypte, il fut délivré par la fille du Soudan, Melechsala, à condition qu'il l'épouserait, quoiqu'il eût laissé en Thuringe sa femme née comtesse d'Orlamunde. Il l'emmena avec lui à Rome où il obtint, à ce qu'on prétend, l'autorisation du pape pour cette double union, et de là à son château de Gleichen, où les épouses vécurent dans la plus parfaite union[1].

Pourvu d'une si bonne compagnie, le duc prit route à travers la Franconie, la Souabe et la Bavière, franchit les Alpes du Tyrol, et, passant par la Lombardie et la Toscane, alla rejoindre l'Empereur en Apulie. La réunion eut lieu dans la ville de Troja, vers la fin d'août 1227. L'Empereur y avait rassemblé une puissante armée : près de soixante mille hommes y campaient sous la bannière de la croix. Mais une épidémie s'était déjà déclarée au sein de ces troupes et retardait leur embarquement. Cependant tout y

[1] Cette histoire, déjà qualifiée dans une chronique du quinzième siècle, de *historiam nominatissimam comitis de Gleichen*, a été l'objet de nombreuses discussions entre les savants et historiens allemands des deux derniers siècles, qui ont tour à tour combattu ou affirmé la réalité de ce double mariage. On peut en voir l'énumération dans Justi, p. 92-94. Le tombeau de ce comte, couché entre ses deux femmes, se voit dans la cathédrale d'Erfurth. Les traditions de la chevalerie française attribuent le même trait à Gilles de Trazegnies.

était disposé. Le landgrave eut une conférence secrète avec l'Empereur dans l'île de Saint-André, pour y traiter en détail de la conduite de l'expédition ; car, malgré sa jeunesse, aucun prince n'inspirait plus de confiance à son suzerain comme à ses inférieurs. Aussitôt après cette conférence, les deux princes s'embarquèrent à Brindes, ayant recommandé à Dieu leur trajet par des prières solennelles et d'autres cérémonies religieuses. Mais, dès que le duc Louis eut mis le pied sur son navire, il se sentit saisi d'une fièvre froide. Au bout de trois jours, l'Empereur lui-même, ne pouvant supporter la mer, fit relâcher à Otrante[1], où était l'impératrice[2]. Le duc l'y suivit, quoiqu'une grande partie de ses hommes eussent continué leur route vers la Palestine. Il rendit visite à l'impératrice avec le respect accoutumé ; mais sa fièvre redoubla de violence, et il put à peine regagner son vaisseau, où il fut obligé de s'aliter. Le mal fit des progrès rapides, et bientôt il fallut renoncer à tout espoir de guérison[3]. Le duc fut le premier à reconnaître la gravité de son état, dicta aussitôt son

[1] Il y tomba aussi malade, ou feignit de l'être, et licencia son armée : ce qui lui valut l'excommunication du pape Grégoire IX.

[2] Yolande de Brienne, qui mourut peu après.

[3] Plusieurs historiens disent que l'Empereur fut véhémentement soupçonné d'avoir fait empoisonner le landgrave ; mais on a peine à admettre un pareil soupçon, qui paraît tout à fait sans fondement, d'après l'alliance intime et confidentielle qui existait entre tous deux.

testament, et fit appeler le patriarche de Jérusalem pour qu'il lui apportât les derniers sacrements. Ce prélat vint accompagné de l'évêque de Sainte-Croix, et lui administra l'extrême-onction. Puis, s'étant confessé avec humilité et une grande contrition de ses péchés, le prince fit assembler autour de son lit ses chevaliers, et reçut en leur présence le pain des forts avec la plus fervente dévotion et l'expression de la foi la plus vive[1].

Il ne se trouve ni dans le récit de son aumônier, qui assistait à ses derniers instants, ni dans aucun des historiens qui les ont racontés depuis, un seul mot qui puisse nous faire croire que ce saint et pieux chevalier ait éprouvé un seul regret en quittant la vie. Ni sa jeunesse, dont il emportait la fleur dans sa tombe, ni sa patrie, dont il mourait éloigné, ni le pouvoir, dont il avait si noblement et pleinement usé, ni ses proches, ni ses enfants, qu'il avait eu à peine le temps de connaître, ni même cette Élisabeth, qu'il avait si fidèlement, si tendrement, si uniquement aimée, nul de tous ses biens ne paraît avoir enchaîné, même pour un instant, son âme avide du ciel. Au contraire, nous dit-on, il avait hâte de mourir ; et le bonheur d'avoir trouvé le trépas sous la bannière du Christ, à son service, à sa solde, pour

[1] Rothe, p. 1717. — A cette époque on recevait toujours l'extrême-onction avant le saint Viatique.

ainsi dire, après avoir sacrifié tout pour cela, le dominait exclusivement, et ne laissait de place dans son cœur à aucun souvenir, à aucun regret de la terre. Comme il n'avait vécu que pour Dieu et en Dieu, il lui sembla tout simple de mourir au premier moment voulu par Dieu, et au poste qui lui était assigné. Comme un docile et fidèle soldat, il reçut sans murmure le signal qui le rappelait avant la fin du combat. Celui qui avait versé tant de pleurs en quittant, pour un temps seulement, sa famille chérie; celui qui s'était arraché avec tant d'angoisse des bras d'une épouse qu'il pouvait espérer de bientôt revoir, n'a plus, en ce moment de complète et irréparable séparation, ni un soupir, ni une larme à lui donner. C'est qu'il avait bien pu gémir et pleurer d'être loin d'elle sur la terre; mais, à la porte du ciel, cette chère image ne pouvait se présenter à lui qu'au sein des joies futures de l'éternité bienheureuse.

Il se borna à charger ses chevaliers d'aller annoncer sa mort à sa famille et à son Élisabeth, en lui portant la bague qu'il lui avait montrée, et certaines paroles qui ne nous ont pas été conservées. Il supplia aussi, au nom de Dieu et de Notre-Dame, tous ses hommes qu'il voyait là, de penser à lui s'ils survivaient à leur sainte entreprise, de rapporter ses os en Thuringe, et de les enterrer à Reynhartsbrunn, où il avait choisi sa sépulture; comme aussi de ne jamais l'oublier dans leurs prières. Quelque temps

avant d'expirer, il vit une foule de colombes blanches qui remplissaient la chambre et voltigeaient autour de son lit. « Voyez! voyez! » dit-il, « ces colombes plus blanches que la neige. » Les assistants crurent qu'il délirait; un moment après, il dit: « Il faut que je m'envole avec toutes ces belles colombes. » En disant ces mots, il s'endormit dans le Seigneur, quittant ce pèlerinage mortel pour rentrer dans l'éternelle patrie, et prendre place parmi les chevaliers de Dieu[1], le troisième jour après la Nativité de la sainte Vierge[2], ayant à peine accompli sa vingt-septième année.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son aumônier Berthold vit les colombes dont il avait parlé qui s'envolaient vers l'orient; il les suivit longtemps du regard, et ne s'étonna pas de ce que l'Esprit-Saint, qui était descendu sur le Fils de Dieu sous la forme d'une colombe, eût envoyé des anges sous ce blanc vêtement, pour aller chercher et conduire au soleil de la justice éternelle cette jeune âme qui avait

[1] « Videtisne columbas has super nivem candidas ? » Ipsum fantasiis decipi putaverunt. Et ille post paululum iterum dixit eis : « Oportet me cum columbis istis splendidissimis evolare. » Quo dicto, in pace obdormiens, vir christianissimus pro Christi nomine exsul et peregrinus, Christi cruce signatus a peregrinatione vitæ præsentis rediens ad patriam, ad Dominum emigravit. Theod., l. c. — Dans les Heures françaises du moyen âge, on appelle souvent les anges *chevaliers*, *amis de Dieu*.

[2] 11 septembre 1227.

conservé dans son pèlerinage mortel l'innocence et la candeur de la colombe[1]. Son visage, déjà si beau pendant sa vie, parut puiser une beauté nouvelle au sein de la mort; et l'on ne pouvait contempler sans admiration l'expression de foi satisfaite, de douce paix, de joie ineffable, qui se peignait sur ses joues pâles, avec cette placidité du trépas dont le charme est si profond et si pur[2].

Ce fut une affreuse douleur pour ceux qui l'avaient suivi si loin, de le voir mourir entre leurs bras dans tout l'éclat de la jeunesse et de la valeur, et de se trouver sans chef dans une expédition si périlleuse. Elle fut encore plus vive pour ceux d'entre ses vassaux et frères d'armes qui l'avaient devancé, qui n'avaient pas eu le triste bonheur de veiller à ses derniers instants et de recevoir son dernier soupir, et à qui l'on alla annoncer en pleine mer la perte qu'ils avaient faite. Leurs cris de douleur et leurs longs gémissements fendirent les airs et retentirent sur les flots : « Las! cher seigneur, »

[1] Vidit easdem columbas ad orientem evolare, quas diuturno intuito sequebatur. Spiritus Sanctus, qui a, etc... ipse in candidissimis columbis angelicos spiritus misit, qui columbinum innocentis viri spiritum deducerent, etc. Theod. ex Berth., l. c. — On connaît la belle légende de saint Polycarpe, qui fut brûlé vif; son sang étouffa les flammes, et de ses cendres on vit sortir une colombe blanche qui s'envola vers le ciel. On vit de même une colombe sortir du bûcher de Jeanne d'Arc.

[2] Berth. Mss.

disaient-ils, « las ! bon chevalier, comment nous avez-vous laissés ainsi exilés sur une terre étrangère ! Comment vous avons-nous perdu, vous la lumière de nos yeux, le chef de notre pèlerinage, l'espoir de notre retour ! Malheur à nous[1] ! »

Ils revinrent aussitôt sur leurs pas. De concert avec ceux qui étaient restés à terre, ils firent tous le serment solennel d'exécuter les dernières volontés de leur bien-aimé prince, s'ils échappaient eux-mêmes aux dangers de la croisade. En attendant, ils célébrèrent avec solennité ses obsèques, et ensevelirent soigneusement son corps ; puis ils se remirent en route pour accomplir leur vœu.

[1] Factus est ploratus et ululatus multus, ut mare concussum tremere videbatur a vocibus plangentium clamore miserabili. « O heu ! inquiunt, domine, heu ! inclyte, quomodo a te in terra aliena exsules derelicti sumus ! Quomodo te amisimus, lumen oculorum nostrorum, ducem peregrinationis nostræ, spem reversionis nostræ ? Væ nobis ! » Theod., l. c.

CHAPITRE XVII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APPRIT LA MORT DE SON MARI ;
ET DE SA GRANDE ANGOISSE ET TRIBULATION.

> Quo mihi avulsus es ? quo mihi raptus a manibus, homo unanimis, homo secundum cor meum ? Amavimus nos in vita : quomodo in morte sumus separati ?... Omnino opus mortis, horrendum divortium. Quis enim tam suavi vinculo mutui nostri non pepercisset amoris, nisi totius suavitatis inimica mors ?
>
> S. BERNARD, in Cant. serm. 26.
>
> Flebat igitur irremediabilibus lacrymis.
>
> TOB., X, 4.

Les seigneurs que le duc Louis avait chargés en mourant d'aller annoncer sa mort en Thuringe avaient un long et difficile voyage à accomplir, et la funèbre nouvelle qu'ils avaient à rapporter dans leur patrie n'était pas de nature à leur faire accélérer leur marche. Ils n'arrivèrent en Thuringe que l'hiver déjà commencé. La jeune duchesse avait

pendant cet intervalle donné le jour à son quatrième enfant, Gertrude, et ne put voir les messagers lorsqu'ils arrivèrent. Ce fut donc à la duchesse mère et aux jeunes princes Conrad et Henri qu'ils apprirent la perte si cruelle et si inattendue qui les avait frappés. Au milieu de la consternation générale que cette nouvelle répandit dans la famille et le peuple de l'illustre défunt, des hommes pieux et prudents s'occupèrent de l'effet qu'elle pourrait produire sur la jeune mère, veuve sans le savoir. Sophie elle-même retrouva un cœur de mère pour celle que son fils avait tant aimée : elle donna les ordres les plus sévères pour que personne ne laissât soupçonner à sa belle-fille le malheur qui l'avait frappée, et prit toutes les précautions nécessaires pour que ces ordres fussent fidèlement exécutés. Cependant le temps nécessaire s'étant écoulé depuis ses couches, il fallut bien apprendre à cette tendre et fidèle épouse le malheur dont Dieu l'avait frappée ; et ce fut la duchesse Sophie qui se chargea de cette douloureuse mission[1]. Accompagnée de plu-

[1] Selon une autre version, appuyée sur plusieurs chroniques, ce fut la pierre de la bague que le duc lui avait laissée qui, en sautant hors de l'anneau à l'heure même où Louis expirait, fit concevoir à Elisabeth la première notion de son malheur. — On montre encore, chez le prince de Solms, au château de Braunfels, près Wetzlar, un anneau ayant appartenu à notre sainte, et qui renferme un grenat rompu par le milieu. C'est cette pierre qui, d'après la tradition locale, se serait brisée au moment de la mort de son mari.

sieurs nobles et discrètes dames, elle alla trouver sa belle-fille dans son appartement. Elisabeth les reçut avec respect et affection, et les fit asseoir autour du lit de repos sur lequel elle était couchée, sans se douter le moins du monde de l'objet de leur visite. Quand elles eurent toutes pris place, la duchesse Sophie lui dit : « Prenez courage, ma fille bien-aimée, et ne vous laissez pas troubler par ce qui est arrivé à votre mari, mon fils, par la volonté de Dieu, à qui, comme vous le savez, il s'était entièrement abandonné. » Élisabeth, voyant le calme de sa belle-mère, qui lui disait ces mots sans pleurer, ne soupçonna pas toute l'étendue de son malheur ; et, s'imaginant que son mari avait été fait prisonnier, elle répondit : « Si mon frère est captif, avec l'aide de Dieu et de nos amis, il sera bientôt racheté. Mon père, j'en suis sûre, viendra à notre secours, et je serai bientôt consolée. » Mais la duchesse Sophie reprit aussitôt : « O ma bien chère fille ! soyez patiente, et prenez cette bague qu'il vous a envoyée; car, pour notre malheur, il est mort. — Ah ! madame ! » s'écria la jeune duchesse, « que dites-vous ? — Il est mort, » répéta la mère. A ces mots Élisabeth devint pâle, puis toute rouge; laissant tomber ses bras sur ses genoux et joignant ses mains avec violence, elle dit d'une voix étouffée : « Ah ! Seigneur mon Dieu ! Seigneur mon Dieu ! voilà que le monde entier est mort pour moi, le monde et tout ce qu'il renferme de doux. » Puis, se

levant éperdue, elle se mit à courir de toutes ses forces à travers les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort, mort, mort ! » Elle ne s'arrêta que dans le réfectoire, où elle trouva devant elle un mur, contre lequel elle resta collée et baignée de larmes. Elle était comme folle [1]. La duchesse Sophie et les autres dames la suivirent, la détachèrent de la muraille qu'elle tenait embrassée, la firent asseoir, et essayèrent de la consoler. Mais aussitôt elle commença à pleurer et à sangloter avec violence, en prononçant des paroles entrecoupées : « Maintenant, » répétait-elle sans cesse, « maintenant j'ai tout perdu : ô mon bien-aimé frère ! ô l'ami de mon cœur ! ô mon bon et pieux mari ! tu es donc mort et tu m'as laissée dans la misère ! Comment vivrai-je sans toi ? Ah ! pauvre veuve abandonnée, malheureuse femme que je suis ! Que celui-là qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins me console ! O mon Dieu, consolez-moi ! ô mon Jésus, fortifiez-moi dans ma faiblesse ! »

Cependant ses femmes vinrent la prendre, et voulurent la conduire dans son appartement ; elle se laissa entraîner en chancelant ; mais, arrivée dans sa

[1] Repente surgens cum fletu celeri gressu longitudinem palatii cum impetu pertransiit. Extra se namque posita mente usquequaque percurrisset, nisi paries obstitisset, cui adhæserat. Theod... Unde ging snellis gehins obir das muez huez hene, und ted also ab sy nicht mer redelichkeit hette und sprach : *Gestorbin, gestorbin, gestorbin !* Roth, p. 1718.

chambre, elle tomba la face contre terre sur le parquet. Quant on l'eût relevée, elle recommença ses pleurs et ses lamentations. A son tour la duchesse Sophie s'abandonna à sa douleur de mère, et mêla ses larmes à celles de sa belle-fille, comme firent aussi les nobles dames et demoiselles qui assistaient à ce triste spectacle. A leur exemple, toute la maison ducale, toute la population de ce château de Wartbourg où Louis avait passé presque toute sa courte vie, se livra sans réserve à la douleur qu'avaient retenue jusqu'alors les ménagements dus à l'état de la pauvre veuve. Le spectacle de la profonde angoisse de celle-ci ajoutait encore à l'impression produite par l'irréparable perte du souverain bien-aimé[1]. Pendant huit jours, ce ne furent, dans cette résidence, que larmes, gémissements et hurlements de douleur. Mais ni cette abondante sympathie, ni aucun autre adoucissement ne pouvaient calmer l'affliction d'Élisabeth : en vain cherchait-elle un remède à son désespoir. Et cependant il y avait auprès d'elle, dit son pieux historien, un consolateur tout-puissant[2], l'Esprit-Saint, le père des veuves, des orphelins, des cœurs

[1] Flucbant oculi omnium et madebant lacrymis super interitu viri tam amabilis, et compassione relictæ uxoris tam miserabilis. Theod., l. c.

[2] Aderat tamen qui pupillum suscipit et viduarum consolator internus, Spiritus sanctus... Theod., l. c.

brisés, qui mesurait ses épreuves à sa force, et qui songeait à la combler de ses grâces, en mettant le sceau à sa douleur.

En effet, voilà cette chère Sainte que nous avons vue dotée, dans une union vraiment chrétienne, du plus riche bonheur de cette vie, la voilà veuve à vingt ans : voilà l'épouse aimante et tant aimée, condamnée désormais à l'épreuve souveraine de la solitude du cœur. Ce n'était point assez pour le divin Seigneur de son âme, de l'avoir initiée dès l'enfance aux traverses de la vie, à la calomnie et aux persécutions des méchants ; elle y avait conservé intacte sa tendre confiance en lui. Ce n'était pas assez de l'avoir tentée par l'éclat des grandeurs royales, par les hommages flatteurs d'une brillante chevalerie, par les joies intimes et la pure félicité de sa vie conjugale : au milieu de tout ce bonheur, elle avait toujours placé au premier rang dans son cœur la pensée du ciel ; dans sa vie, le soulagement des misères de ses frères délaissés et souffrants. Tout cela ne suffit point encore aux exigences de l'amour divin : il faut, de plus, qu'avant d'entrer en partage des joies célestes, celle qui a soulagé tant de misères devienne à son tour la plus misérable, la plus délaissée des créatures : avant de voir s'ouvrir le trésor de la vie éternelle, il faut qu'elle meure chaque jour mille fois au monde et à tous les biens de la vie mondaine. Désormais, jusqu'au dernier jour de son

existence, des orages sans fin vont assaillir cette frêle plante; et, par une faveur merveilleuse, mais facilement intelligible aux amis de Dieu, au lieu de se briser ou de se ployer affaissée contre terre, la voilà qui se redresse, s'épanouit de toutes parts, pour recevoir la rosée du ciel et refleurir avec un éclat sans pareil. Si la perte d'un si tendre époux, si la ruine subite d'une union si sainte, a pu plonger pour un jour dans l'abîme du désespoir ce cœur prédestiné, bientôt de nouvelles et plus cruelles épreuves vont lui rendre toute sa force, tout son calme et son invincible ardeur. Si elle a succombé un instant, percée d'outre en outre par la blessure d'un amour mortel, bientôt relevée, elle enveloppera tout son cœur d'une chaîne d'amour céleste, qu'elle attachera au trône du Très-Haut, et que rien ne pourra rompre ni relâcher. A mesure qu'elle approchera de la fin de sa carrière, l'exaltation de la victoire remplacera en quelque sorte chez elle le tranquille courage de ses luttes précédentes; elle aura le pressentiment et l'instinct du triomphe.

CHAPITRE XVIII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH
FUT CHASSÉE DE SON CHATEAU AVEC SES PETITS ENFANTS,
ET RÉDUITE A UNE EXTRÊME MISÈRE ;
ET DE LA GRANDE INGRATITUDE ET CRUAUTÉ DES HOMMES
ENVERS ELLE.

Vidi lacrymas innocentium, et neminem consolatorem.

Eccl., IV.

Paupercula,tempestate convulsa, absque ulla consolatione...

ISAÏE, II.

Egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus.

Hebr., XI, 37, 38.

En commençant cette seconde partie de la vie d'Élisabeth avec sa vingtième année, nous ne pouvons nous défendre d'avertir le petit nombre de lecteurs qui nous auront suivi jusqu'ici qu'ils vont voir disparaître désormais le peu d'attrait purement humain,

de semblant romanesque qu'ils ont peut-être trouvé dans ce qui précède. Ce ne sera plus une jeune et naïve épouse cherchant à confondre dans l'innocente tendresse de son âme, le culte de son Père céleste avec les plus douces affections de la terre; ce sera une pénitente livrée à toute la grandeur de la vie ascétique, s'élançant hors des voies ouvertes à la piété commune des fidèles, déracinant de sa vie et brisant dans son cœur tout ce qui avait pu s'y placer à côté de Dieu; ce sera la veuve chrétienne élevée à sa plus haute puissance, de plus en plus dépouillée d'elle-même et arrivée enfin à un degré d'abnégation et de mortification spirituelle qui répugne profondément à l'intelligence comme au cœur, tels que la nature humaine nous les a donnés, et qui exige, pour être goûté et compris, à la fois toute la force et tout l'abandon d'une foi sans mélange.

La compassion dont nous avons vu la jeune veuve entourée pendant les premiers moments de son deuil ne devait être ni longue ni efficace. Peu de temps s'écoula avant que la persécution et l'ingratitude vinssent ajouter toutes leur amertume à la douleur qui remplissait son cœur. Tandis que, livrée tout entière à cette douleur, elle restait étrangère aux soins du gouvernement qui lui était dévolu par la mort de son mari et par la minorité de son fils encore enfant, d'anciennes inimitiés se réveillèrent contre elle, et profitèrent de cette occasion favorable pour accabler

celle qui venait d'être frappée d'en haut, et pour envenimer la blessure que Dieu lui avait infligée [1]. Le duc Louis avait, comme on l'a vu, deux frères puînés, Henri et Conrad; ces jeunes princes s'étaient laissé entourer d'hommes étrangers à tout sentiment de justice et d'honneur. Ces conseillers iniques s'attachèrent surtout à séduire le landgrave Henri, dit Raspon, et à l'engager, au nom de ses propres intérêts, dans une lâche conspiration contre sa belle-sœur. Ils lui représentèrent que, conformément à l'antique loi du pays de Thuringe, la principauté tout entière devait rester indivise entre les mains de l'aîné des princes de la famille souveraine, qui seul devait se marier; que si les puînés voulaient prendre femme, ils pouvaient tout au plus obtenir en apanage quelques domaines, et descendaient au rang de comtes, en restant toujours vassaux de leur aîné; que, par conséquent, il était de la plus haute importance pour lui, Henri, de s'emparer immédiatement de l'autorité souveraine et des droits de l'aîné de la maison, en mettant de côté le fils du duc Louis, Hermann, et de se marier lui-même, pour que le pays restât à sa lignée. Ils n'osèrent, à ce qu'il paraît, lui conseiller d'attenter à la vie de l'héritier légitime; mais ils le pressèrent d'expulser la veuve de son frère avec tous ses enfants, y compris le petit Hermann,

[1] Percussam a Deo persecuti sunt, et super dolorem vulneris ejus addentes... Theod., IV, 7, ex Psalm.

non-seulement de la résidence souveraine de la Wartbourg, mais aussi d'Eisenach, et de toutes les autres possessions souveraines. Si par hasard, ajoutaient-ils, cet enfant vivait, il serait trop heureux, arrivé à l'âge d'homme, de recevoir de son oncle un ou deux châteaux pour tout apanage. En attendant, il fallait se hâter de l'éloigner, et pour cela chasser sa mère, la prodigue et bigote Élisabeth.

Le duc Henri eut le malheur de se laisser gagner par ces lâches conseils. La justice et l'honneur, dit le vieux poëte, s'enfuirent de son cœur, et il déclara la guerre à la veuve et à l'orphelin qu'il avait juré de protéger. Son jeune frère Conrad se laissa convaincre comme lui : et, munis de leur double consentement, des courtisans félons coururent auprès de la duchesse Élisabeth, pour lui signifier la volonté de leur nouveau maître. Ils la trouvèrent auprès de sa belle-mère Sophie, qu'une douleur commune avait rapprochée d'elle. Ils commencèrent par l'accabler d'injures, lui reprochèrent d'avoir ruiné le pays, prodigué et épuisé les trésors de l'État, trompé et déshonoré son mari ; et lui annoncèrent que, pour châtiment de ses crimes, elle était dépouillée de toutes ses possessions, et que le duc Henri, désormais souverain, lui ordonnait de sortir à l'instant même du château. Élisabeth, étonnée de ces insultes et de ce message, essaya de fléchir ses grossiers ennemis, et les supplia humblement de lui accorder un délai.

La duchesse Sophie, révoltée de tant de brutalité, prit sa belle-fille entre ses bras, et s'écria; « Elle restera avec moi ; personne ne me l'arrachera. Où sont mes fils? je veux leur parler. » Mais les émissaires lui répondirent : « Non, il faut qu'elle sorte d'ici à l'instant; » et se mirent en devoir de séparer de force les deux princesses. Voyant que toute résistance était vaine, la duchesse Sophie voulut du moins accompagner la pauvre Élisabeth jusqu'à la porte extérieure du château. On refusa même à la souveraine détrônée la faculté d'emporter quoi que ce fût avec elle ; mais elle trouva dans la cour ses petits enfants et deux de ses filles d'honneur qui devaient être expulsées en même temps, et qui nous ont conservé le récit de cette scène douloureuse. Arrivées à la porte du château, la duchesse Sophie embrassa de nouveau Élisabeth en versant d'abondantes larmes, et ne pouvait se décider à la détacher de son sein. La vue des enfants du fils qu'elle avait perdu, de ces orphelins condamnés à partager le sort de leur innocente mère, redoublait l'affliction et l'indignation de leur aïeule. Elle demanda de nouveau, et avec les plus vives instances, à voir ses fils Henri et Conrad, persuadée qu'ils ne résisteraient pas à ses supplications. Mais on lui répondit qu'ils n'étaient pas là ; et, en effet, ils s'étaient cachés pendant l'exécution de leurs ordres, et n'avaient pas osé affronter les pleurs et les prières de leur mère, ni le spectacle des maux

auxquels ils condamnaient leur belle-sœur. Enfin, après avoir longtemps mêlé ses larmes à celles d'Élisabeth, qu'elle tenait toujours embrassée, Sophie, chez qui, dit un narrateur, la douleur de la mort de son fils s'était tout entière renouvelée et augmentée de la honte qu'elle ressentait de la félonie des enfants qui lui restaient, Sophie se résigna à laisser partir sa belle-fille, en s'abandonnant aux transports de la plus violente affliction. Les portes du château où la jeune duchesse avait régné pendant tant d'années se refermèrent derrière elle. Dans cette cour, dont à la vérité les plus nobles chevaliers étaient partis pour reconquérir le tombeau du Christ, il ne se trouva personne pour remplir le premier devoir de la chevalerie et offrir asile ou secours à la veuve et aux orphelins. La fille des rois descendit seule et à pied, en pleurant, le sentier rude et escarpé qui menait à la ville. Elle portait elle-même entre ses bras l'enfant dont elle venait d'accoucher : les trois autres étaient conduits par ses filles d'honneur, qui la suivaient [1].

C'était en plein hiver [2], et le froid était très-rigoureux. Arrivée au bas de la montagne de Wartbourg,

[1] Les vieilles peintures de Marburg la représentent ainsi. Cependant M. Stædtler remarque avec raison que, d'après les *Dicta* IV, *Ancill.*, ses enfants paraissent ne lui avoir été apportés que le lendemain matin, du château à l'église où elle s'était réfugiée.

[2] Au commencement de l'année 1228.

et étant entrée dans cette ville d'Eisenach qu'elle avait comme inondée de sa charité, elle y trouva des cœurs non moins impitoyables. En effet le duc Henri avait fait proclamer dans la ville que quiconque accueillerait la duchesse Élisabeth ou ses enfants encourrait son très-grand déplaisir; et, par une ingratitude plus révoltante encore que l'ingratitude de cet ordre, tous les habitants d'Eisenach y obéirent : le désir de complaire au nouveau maître, peut-être aussi cette conscience des bienfaits reçus qui pèse si lourdement sur les âmes viles, l'emporta chez eux sur toutes les lois de l'humanité, de la piété, de la justice. En vain l'infortunée princesse alla-t-elle, toujours entourée de ses quatre petits enfants, frapper en pleurant à toutes les portes, à celles surtout des gens qui lui avaient auparavant témoigné le plus d'affection; elle ne fut admise nulle part. Enfin elle s'en vint à une misérable taverne, d'où l'hôtellier ne put ou ne voulut pas la chasser ; car elle déclara que cet endroit était commun à tout le monde, et qu'elle voulait y rester : « On m'a pris tout ce que j'avais, » disait-elle toujours en pleurant, « je n'ai plus qu'à prier Dieu [1] ! » L'hôtellier lui assigna pour asile pendant la nuit, à elle et aux siens,

[1] Hom m'a tollu quanque j'avoie,
Dit la bonne dame en plorant.
De ce vais-je Dieu aorant.
RUTEBEUF, f. 34.

une masure qui renfermait ses ustensiles de ménage, et où étaient logés ses pourceaux. Il les fit sortir pour donner place à la duchesse de Thuringe, à la princesse royale de Hongrie. Mais, comme si ce dernier degré d'humiliation avait ramené subitement le calme dans son âme, à peine se trouva-t-elle seule dans ce réduit impur, que ses pleurs séchèrent et qu'une joie surnaturelle descendit en elle et la pénétra tout entière. Elle resta dans cette disposition jusqu'à minuit : à cette heure elle entendit la cloche qui sonnait matines au couvent des franciscains, qu'elle avait elle-même fondé du vivant de son mari. Elle se rendit sur-le-champ à leur église; et, après avoir assisté à l'office, elle les pria de chanter le *Te Deum* pour rendre grâces à Dieu des grandes tribulations qu'il lui envoyait [1]. Son ardente piété, sa soumission absolue à la volonté divine, la sainte joie de l'âme chrétienne que son Père céleste daigne éprouver, son ancien amour de la pauvreté évangélique, reprirent alors sur elle tout leur empire, pour ne le reperdre jamais. Prosternée au pied des autels, pendant qu'au milieu des ténèbres de cette

[1] Mansit cum magna jucunditate spiritus... Media vero nocte surgens, ad matutinas fratrum minorum..., rogans eos ut hymnum decantarent angelicum : Te Deum laudamus, in tribulationibus suis glorians, et gratias agens Deo. Theod., l. c. — Ce couvent était situé au lieu où l'on voit aujourd'hui, sur la grande place d'Eisenach, l'ancien palais des ducs, la tour des cloches, et le jardin de Charlottenbourg.

triste nuit ce chant d'allégresse si incompréhensible au monde montait vers le ciel, elle édifiait ses fidèles suivantes par la ferveur et l'humilité des élans de son âme vers Dieu. Elle le remerciait à haute voix de ce qu'elle était maintenant pauvre et dépouillée de tout, comme il l'était lui-même dans la crèche de Bethléem : « Seigneur, » disait-elle, « il faut que votre volonté soit faite ! Hier j'étais duchesse, avec de grands et riches châteaux ; aujourd'hui me voilà mendiante, et personne ne veut me donner asile. Seigneur, si je vous avais mieux servi pendant que j'étais souveraine, si j'avais fait plus d'aumônes pour l'amour de vous, c'est maintenant que je m'en féliciterais : malheureusement il n'en a pas été ainsi ! » Mais bientôt la vue de ses pauvres enfants tourmentés par la faim et le froid éveillait de nouvelles douleurs dans son tendre cœur : « J'ai mérité de les voir souffrir ainsi, je m'en repens amèrement !... Mes enfants sont nés princes et princesses, et les voilà affamés, et n'ayant pas même de la paille pour se coucher ! J'en ai le cœur percé d'angoisse, à cause d'eux ; quant à moi, vous savez, ô mon Dieu ! que je suis indigne d'avoir été élue par vous à la grâce de la pauvreté ! »

Elle resta assise dans cette église, entourée des siens pendant tout le reste de la nuit et une partie du jour suivant : cependant l'intensité du froid et la faim dont se plaignaient ses enfants l'obligèrent d'en

sortir, et d'aller de nouveau mendier un gîte et quelques aliments. Elle erra longtemps en vain dans cette ville où tant d'hommes avaient été nourris, soignés, guéris, enrichis par elle; enfin un prêtre, très-pauvre lui-même, eut pitié de cette sainte et royale misère ; et, bravant la colère du landgrave Henri, il offrit à la veuve et aux enfants de son défunt souverain de partager son humble logis. Élisabeth accepta avec reconnaissance cette charité; il leur prépara des lits avec de la paille, et les traita selon sa pauvreté; mais, afin d'obtenir quelque chétive nourriture pour ses enfants et elle-même, elle fut obligée de mettre en gage des bijoux qu'elle avait sans doute sur elle au moment de son expulsion de la Wartbourg. Cependant ses persécuteurs, ayant appris qu'elle avait trouvé un asile, et persévérant dans leur acharnement, lui intimèrent l'ordre d'aller loger chez un des seigneurs de la cour qui lui avait témoigné le plus d'inimitié, et qui possédait à Eisenach une vaste habitation avec de grandes dépendances. Cet homme ne rougit pas d'assigner à la duchesse un réduit étroit, où il la renferma avec toute sa famille, en la traitant avec une grossièreté révoltante, et en lui refusant toute nourriture et même de quoi se chauffer : sa femme et ses serviteurs imitaient son exemple [1]. Élisabeth passa la nuit dans cet in-

[1] Quidam æmulus ejus habitationem habens in qua multæ struc-

digne lieu, toujours désolée par le spectacle des souffrances de ses enfants, que la faim et le froid rigoureux tourmentaient [1]. Le lendemain matin, elle ne voulut pas rester dans ce gîte si inhospitalier; en s'en allant elle dit : « Je vous remercie, ô murailles qui m'avez protégée pendant cette nuit, autant que vous le pouviez, contre la pluie et le vent! Je voudrais, du fond de mon cœur, remercier vos maîtres, mais en vérité je ne sais pas de quoi. »

Elle alla regagner l'ignoble asile qu'elle avait trouvé dans la taverne où elle était entrée la première nuit : c'était le seul que ses ennemis ne lui enviassent point. Elle passait du reste la plus grande partie du jour et même des nuits dans les églises. « De là du moins, » disait-elle, personne n'osera me chasser, car elles sont à Dieu, et Dieu seul y est mon hôte. » Mais la misère à laquelle elle était réduite devait entraîner pour elle un sacrifice nouveau, et plus dur que tous les autres pour son cœur : elle qui avait recueilli et nourri tant d'orphe-

turæ et habitacula plurima... Quo cum jussa intrasset, in arcto loco compulsa est cum tota sua familia... Cui hospes et hospita ejusque familia... hostilitatis multa gravamina intulerunt. Theod., l. c.

1 A merveile faisoit froit.
De ses enfants ot grant anuis,
Car moult froit eurent a cele nuit
Ains ne mangèrent ne ne burent
Tout come en cele maison furent.
Le moine ROBERT. *Mss.*

lins, tant de pauvres enfants abandonnés, qui s'était plu à répandre sur eux encore plus que sur tous les autres indigents les trésors de sa miséricorde, qui avait été pour eux une mère si tendre, elle devait maintenant se voir forcée de se séparer de ses propres enfants, pour ne pas les condamner à subir avec elle dans leur jeune âge le dénûment et la misère ; il lui fallut se priver elle-même de sa dernière consolation humaine [1]. Des personnes sûres, dont l'histoire ne nous dit pas le nom, ayant appris le sort où elle était réduite, lui offrirent de se charger de ses enfants, et elle dut accepter cette offre, sous peine de les voir chaque jour exposés à manquer des aliments qu'elle n'avait pas le moyen de leur assurer. Mais ce qui la décida surtout à cette séparation, dit un historien contemporain, ce fut la crainte d'être amenée à pécher contre l'amour de Dieu, par la vue des souffrances de ces êtres si ardemment aimés; car, ajoute-t-il, elle aimait ses enfants à l'excès. Ils lui furent donc enlevés, et cachés séparément dans des lieux éloignés. Rassurée sur leur sort, elle n'en devint que plus résignée au sien. Ayant mis en gage tout ce qu'elle avait d'objets précieux, elle chercha à gagner le prix de sa frugale

[1] O stupenda et inscrutabilis Dei compensatio ! Quæ solebat pauperum parvulos ut mater nutrire et tanquam nutrix reficere, nunc pressa inopia, parvulos uteri sui... compulsa est a se propter alimoniam elongare. Theod., l. c.

nourriture en filant. Quoique tombée elle-même dans une si profonde misère, elle ne pouvait s'habituer à ne pas soulager les misères d'autrui, et retranchait quelque chose de ses chétifs repas pour en faire une aumône aux pauvres qu'elle rencontrait.

Une si héroïque patience, une douceur si inébranlable, semblent avoir calmé la fureur de ses puissants persécuteurs, mais ne suffisent pas pour ouvrir à la pitié ou à la reconnaissance les cœurs des habitants d'Eisenach. Aucun trait de compassion ou de sympathie de leur part ne se fait jour à travers les récits si détaillés qui nous sont restés de ces circonstances touchantes. Ils paraissent au contraire avoir montré combien il est vrai que l'ingratitude, comme toutes les autres basses inclinations de l'âme humaine, ne sait imposer silence aux souvenirs et aux remords qu'en renchérissant sur ses premiers torts par de nouveanx excès. Il y avait entre autres dans ce temps-là, à Eisenach, une vieille mendiante, affligée de plusieurs infirmités graves, qui avait été pendant longtemps l'objet de la générosité et des soins empressés et minutieux de la duchesse, devenue aujourd'hui mendiante à son tour. Un jour que celle-ci traversait un ruisseau bourbeux qui coule encore dans une des rues d'Eisenach [1], et

[1] Ce ruisseau s'appelle, dans les anciens historiens, *rivus Coriarorum*, et sert encore aujourd'hui aux corroyeurs et aux teinturiers sous le nom de Lobersbach.

sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider aux passants à le franchir [1], elle y rencontra cette même vieille, qui, s'avançant en même temps qu'elle sur ces pierres, ne voulut pas lui céder le pas, et, heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber tout de son long dans cette eau infecte. Puis, ajoutant la dérision à cette brutale ingratitude, la vieille lui cria : « Te voilà bien ! Tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais : te voilà pauvre et couchée dans la boue ; ce n'est pas moi qui te ramasserai. » Élisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et se mit à rire aux éclats de sa propre chute, en disant : « Voilà pour l'or et les pierreries que je portais autrefois ; » puis elle alla, dit son historien, pleine de résignation et d'une joie sans mélange, laver ses vêtements souillés dans une eau voisine, et son âme patiente dans le sang de l'Agneau [2].

Arrivé à cet endroit de son histoire, un naïf et dévot religieux que nous avons déjà cité s'écrie avec une tendre compassion : « O ma pauvre chère sainte

[1] Pro luti profunditate lapides erant transeuntibus collocati... vetula impegit proterva in mansuetam. Corruit ergo in lutum Dei famula omnino cum vestibus omnibus inquinata. Theod., l. c.

[2] Lavit cum gaudio vestes suas sordidas in flumine, et animam vero patientem in Agni sanguine. Theod., l. c. Ancien manuscrit cité par Justi, p. 81. Cet incident, conservé soigneusement par la tradition populaire, paraît avoir frappé même la postérité protestante. En effet, dans le seizième ou dix-septième siècle on érigea une co-

Élisabeth ! je souffre bien plus de ta misère que tu n'en as toi-même souffert ; et je m'indigne avec une juste colère contre ces hommes ingrats et impitoyables, bien autrement que tu n'en as été indignée. Oh ! si j'avais seulement été là, comme je t'aurais accueillie, toi et les tiens, du fond de mon cœur ! avec quel amour je t'aurais soignée et j'aurais pourvu à tous tes besoins ! Qu'au moins ma bonne volonté te soit agréable ; et, lorsque viendra ce jour redoutable où je paraîtrai seul et abandonné du monde entier devant Dieu, daigne venir au-devant de moi, et m'accueillir dans les tabernacles éternels ! »

lonne à la place même où la Sainte était tombée dans le ruisseau, avec deux longues et ridicules inscriptions dans le goût classique, où l'on compare la pauvre Sainte aux Grâces !

Tres inter divas Charitas, nymphasque sorores,
Eh ! quartum tenet hoc Elisabetha locum,
Etc., etc.

Cette colonne existait encore en 1733. Paullini, *Ann. Isenac.*, p. 39. Falckenstein, *Chr. Thur.*, t. II, p. 693.

CHAPITRE XIX

COMMENT LE TRÈS-MISÉRICORDIEUX JÉSUS
CONSOLA LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH DANS SA MISÈRE
ET SON ABANDON,
ET COMMENT LA TRÈS-DOUCE ET TRÈS-CLÉMENTE VIERGE MARIE
VINT L'INSTRUIRE ET LA FORTIFIER.

Ego, ego ipse consolabor vos...
Is., LI, 12.

Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.
Apocal., VIII, 17.

Au milieu de tant de tribulations, Élisabeth n'oublia pas un seul instant que c'était la main de Dieu qui les lui envoyait, et jamais son cœur ne s'ouvrit au murmure ni à la plainte. Tout au contraire, uniquement livrée à la prière et à toutes les pieuses pratiques que l'Église offre avec une si maternelle générosité aux âmes affligées, elle y cherchait sans

cesse le Seigneur, et ne tarda pas à le trouver. Il vint à elle avec toute la tendresse d'un père, prêt à transformer les épreuves qu'elle avait si noblement acceptées en ineffables consolations. Celui qui a promis à ses élus *qu'il essuierait chacune de leurs larmes,* ne pouvait oublier son humble servante, prosternée devant lui sous le poids de toutes les douleurs qui peuvent accabler une âme mortelle. Non-seulement il essuya ses larmes, mais il lui ouvrit les yeux, et lui permit de plonger d'avance ses regards dans les régions de lumière éternelle où sa place était marquée.

Pendant qu'elle priait nuit et jour au pied des autels, des visions bienheureuses, de fréquentes révélations de la gloire et de la miséricorde céleste, vinrent récréer et rafraîchir son âme. Ysentrude, la plus chérie de ses filles d'honneur, qui ne la quittait jamais, et qui avait voulu partager sa misère après avoir partagé sa splendeur, a raconté aux juges ecclésiastiques tous les souvenirs qu'elle avait conservés de ces merveilleuses consolations. Souvent elle remarquait que sa maîtresse entrait dans une sorte d'extase dont elle ne savait pas d'abord se rendre compte. Un jour surtout, pendant le carême, la duchesse, étant allée assister à la messe et s'étant agenouillée dans l'église, se renversa tout à coup contre le mur, et resta longtemps comme absorbée et élevée au-dessus de la vie temporelle, dans une contemplation profonde, les yeux immobiles et fixés sur

l'autel jusqu'après la communion. Lorsqu'elle revint à elle, sa figure portait l'empreinte d'un bonheur extrême. Ysentrude, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements, profita de la première occasion pour la supplier de lui révéler la vision que sans doute elle avait eue. Élisabeth, toute joyeuse, lui répondit : « Je n'ai pas le droit de raconter aux hommes ce que Dieu a daigné me révéler ; mais je ne veux pas te cacher que mon esprit a été abreuvé de la plus douce joie, et que le Seigneur m'a permis de voir par les yeux de l'âme d'admirables secrets. »

Après la dernière bénédiction, rentrée dans son chétif domicile, elle prit une légère collation, et, se sentant accablée de faiblesse et de lassitude, elle se coucha sur un banc en face de sa fenêtre, et appuya sa tête sur le sein de sa chère et fidèle Ysentrude. Celle-ci crut que la duchesse était malade et qu'elle voulait dormir ; mais, en restant ainsi couchée, elle tenait les yeux ouverts, et regardait fixement le ciel à travers les fenêtres ouvertes de son réduit [1]. Bien-

[1] Cum ad illud suum humile de ecclesia rediisset hospitium, permodicum valde sumsit cibum. Post cibum debilis valde erat, erumpente sudore, in sinum Ysentrudis, tanquam ad quiescendum, se rapit. Ibid. — Oculos defixos habebat versus fenestras apertas. *Dict. IV Anc.*

Vor muedigkeit legte sy sich nieder
Und ruegte auf einer banck
Ir mayt forchte sich sy wurd krank
Sy lag und zach zu deme fenster aus.

Vita Rhyt., § XXXIX.

tôt Ysentrude vit son visage s'animer; une sérénité céleste, une joie profonde et extrême, s'y peignaient, un doux et tendre sourire animait ses lèvres [1]. Mais peu après ses yeux se fermèrent, et il en coula des ruisseaux de larmes [2]; puis ils se rouvrirent; la joie et le sourire reparurent [3] pour faire de nouveau place aux pleurs; et elle resta ainsi jusqu'à l'heure des complies, toujours la tête appuyée sur le cœur de son amie, et plongée dans ces alternatives de joie et de tristesse, où cependant la joie semblait l'emporter de beaucoup [4]. Vers la fin de cette extase silencieuse, elle s'écria, avec un accent d'ineffable tendresse [5] : « Oui, certes, Seigneur, si tu veux être avec moi, je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi. » Un instant après elle revint à elle, et Ysentrude la conjura de lui dire pourquoi elle avait ainsi ri et pleuré tour à tour, et ce que signifiaient les paroles qu'elle avait prononcées. Élisabeth, tou-

[1] Serenata facie, magnaque hilaritate circumfusa, dulcis in ejus ore risus apparuit et jucundus. Theod., l. c.

[2] Clausit oculos, fluebantque, tanquam rivi, ex ipsis lacrymæ infinitæ. Ibid.

[3] Interveniente morula apertis oculis lætus apparuit vultus ut prius et in ore risus. Ibid.

[4] Fletum clausis oculis et risum ipsis apertis alternando usque ad horam Completorii. Ibid. Sed multo plus immorans jucunditati. *Dict. IV Ancill.*, l. c.

[5] In hæc affectuosa verba prorupit... Theod., l. c. — Ita, Domine, si tu vis esse mecum, et ego volo esse tecum, et nunquam volo a te separari. *Dict. IV Ancill.*, l. c.

jours pleine d'humilité, chercha encore à taire les grâces qu'elle avait reçues de Dieu. Enfin, cédant aux prières de celle qui l'aimait avec un si fidèle dévouement et qui lui était depuis longtemps si chère : « J'ai vu, » dit-elle, « le ciel entr'ouvert, et mon Seigneur, le très-miséricordieux Jésus, a daigné s'abaisser vers moi et me consoler des tribulations dont je suis accablée [1]. Il m'a parlé avec une extrême douceur ; il m'a appelée sa sœur et son amie. Il m'a fait voir sa très-chère mère Marie, et aussi son bien-aimé apôtre saint Jean, qu'il avait avec lui. A la vue de mon divin Sauveur, j'ai dû montrer ma joie et mon sourire : quelquefois il détournait son visage de moi comme pour se retirer, et alors je pleurais de ce que mes mérites étaient trop faibles pour me permettre de le voir longtemps [2]. Mais lui, ayant eu pitié de moi, tourna encore une fois ses regards célestes sur moi, et me dit : *Élisabeth, si tu veux être à moi, je veux bien être à toi et n'être jamais séparé de toi.* Et aussitôt je lui ai répondu : Oui, oui, Seigneur, je veux être à toi et n'être ja-

[1] Dilectæ dilectricis precibus respondit : « Vidi cœlum apertum, et Dominum meum Jesum dulcissimum inclinantem se ad me, et consolantem me de variis angustiis meis et tribulationibus... » Theod.

[2] « J'ay vu le chiel ouvers, et Jhesu Christ qui s'inclinoit débonnairement : sy estoie joyeuse de sa vision, et plorois de sa départie ; et me dist : Si tu veulx estre avoecques moy, se seray avoec toy. — Et je respondis si comme vous oystes. » *Ann. de Haynaut*, liv. XLVI, ch. XXXVI.

mais séparée de toi, ni en heur ni en malheur [1]. » Et dès lors ces paroles divines se gravèrent dans son cœur en traits de flamme, et l'éclairèrent d'une splendeur céleste. Dans ce pacte sacré, dans cette intime et affectueuse union avec Jésus, le Dieu de la paix, le père des pauvres et des malheureux, elle put voir comme la fin de son veuvage et comme de nouvelles et indissolubles fiançailles avec un époux immortel [2].

Ce ne fut pas du reste la seule fois que ce divin époux lui manifesta d'une manière sensible sa tendre et vigilante sollicitude. Un jour qu'elle avait été en butte de la part de ses persécuteurs à un affront dont la nature nous est restée inconnue, mais tellement cruel que son âme, ordinairement si patiente, en fut bouleversée[3], elle chercha un refuge dans l'oraison : elle se mit à pleurer avec instance, et en pleurant beaucoup pour tous ceux qui l'avaient insultée, en suppliant le Seigneur de leur conférer un bienfait pour chacune des injures qu'elle en avait

[1] Qui misertus mei iterum vultum suum serenissimum ad me convertit, dicens : Elisabeth, si tu vis esse mecum... Ita Domine... et ego volo esse tecum... Theod., l. c. — Cornelius à Lapide cite cette vision de sainte Élisabeth dans son Commentaire sur les Actes des Apôtres, c. VII, p. 151, ed. 1648.

[2] O felix et firma pactio et fida desponsatio! Theod., l. c. — C'étai ainsi que Dien l'initiait à cet état de l'âme que les mystiques appellent la vie d'union.

[3] Die quadam fuerat facta sibi magna verecundia de qua multum turbata ivit ad orationem. Mss. Bollandist. Bruxell.

reçues[1]. Comme elle se fatiguait à force de prier ainsi, elle entendit une voix qui lui disait : « Jamais tu n'as fait de prières qui me fussent aussi agréables que celles-ci ; elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. C'est pourquoi je pardonne à tous les péchés que tu as jamais commis de ta vie. » Et la voix lui fit alors l'énumération de tous ces péchés, en lui disant : « Je te pardonne tel et tel péché[2]. » Élisabeth, étonnée, s'écria : « Qui êtes-vous qui me parlez ainsi? » A quoi la même voix répondit : « Je suis celui aux pieds de qui Marie-Madeleine est venue s'agenouiller dans la maison de Simon le lépreux[3]. » Plus tard, comme elle se désolait de ce qu'elle n'avait pas auprès d'elle son confesseur habituel, le Seigneur lui désigna pour confesseur le saint qu'elle avait spécialement préféré dans son enfance, et qu'elle avait toujours si vivement chéri, saint Jean l'Évangéliste. L'apôtre de l'amour apparut : elle se confessa à lui avec une mémoire plus fidèle, disait-elle, et une confusion plus grande de ses fautes,

[1] Instantissime cum lacrymis rogare cœpit... Ut pro qualibet injuria unum gaudium rependere Deus dignaretur. Ibid.

[2] Nunquam ullas orationes fecisti sic mihi gratas sicut istæ fuerunt... Penetraverunt istæ ad intima cordis mei. Quapropter ego parco omnibus peccatis tuis quæ dixisti vel fecisti toto tempore vitæ tuæ. Et dinumerans omnia peccata sua, dicebat : Ego parco tali peccato tuo, etc. Ibid.

Ego sum ad cujus pedes venit Maria Magdalena in domo Simonis leprosi. Ibid.

qu'elle n'en avait jamais éprouvée aux pieds d'un prêtre : il lui imposa une pénitence, et lui adressa des exhortations si tendres et si efficaces, que ses maux physiques lui en parurent soulagés, aussi bien que les plaies de son âme [1].

Il lui fut encore permis de pénétrer par de vives et fréquentes contemplations jusque dans les moindres détails de la passion douloureuse du Sauveur. Une fois, par exemple, qu'elle priait avec ferveur, elle vit intérieurement s'ouvrir devant elle une main resplendissante de blancheur et de lumière, mais extrêmement amaigrie, ayant les doigts très-longs et déliés, et au milieu de la paume une cicatrice profonde [2] : elle reconnut à ce dernier signe que c'était la main du Christ, et s'étonna de ce qu'elle était si maigre et si décharnée. La voix qu'elle connaissait lui répondit aussitôt : « C'est parce que j'étais épuisé la nuit par les veilles et les prières, et le jour par mes courses à travers les villes et les campagnes pour prêcher le royaume de Dieu. » Elle vit encore le sang épais et trouble qui était sorti du

[1] Cum esset desolata eo maxime quod confessoris copiam non haberet, summus pater dedit sibi beatum Johannem Evangelistam in confessorem... Miro modo omnium peccatorum suorum recordabatur et coram ipso magis verecundabatur quam coram aliquo de mundo... Ibid.

[2] Vidit mentalibus oculis ante se manum candidissimam et splendidissimam, sed macilentam : habebatque digitos longos et in palma magni lateris vulneris cicatricem. Ibid.

flanc transpercé de Jésus crucifié[1], et s'étonna de ce qu'il n'était pas plus liquide ni plus pur : la même voix lui répliqua que c'était là l'effet du brisement de tous les membres divins, et des affreuses douleurs que le Fils de Dieu avait endurées par la suspension de son corps sur la croix.

Toutes ces merveilleuses visions excitaient dans le tendre cœur d'Élisabeth une douleur excessive de ses péchés, dont l'expiation avait coûté tant de supplices à la victime souveraine. Comme elle versait un jour à ce sujet d'abondantes larmes, son divin Consolateur lui apparut, et lui dit : « Ne te tourmente plus, très-chère fille, car tous tes péchés te sont remis; moi, j'en ai été puni dans tous les membres et dans toutes les parties de l'être par où tu as pu offenser ton Créateur. Sache que tu es pure de tout péché[2]. — Si je suis sanctifiée, répondit Élisabeth, pourquoi ne puis-je cesser de vous offenser? — Je ne t'ai pas sanctifiée, lui fut-il répondu, au point de ne pouvoir plus pécher; mais je t'ai donné la grâce de m'aimer tellement, que tu aimes mieux mourir que de pécher [3]. »

[1] Vidit de Christi latere sanguinem largiter exire spissum et turbidum supra modum; de quo cum plurimum miraretur audivit, etc. Ibid.

[2] Die quadam dum peccata sua amarissime fleret, apparuit ei consolator Jesus... Noli, carissima filia, amplius angustiari, quia omnia peccata sunt tibi dimissa. Ego enim in omnibus membris et locis et partibus fui afflictus in quibus offendisti Creatorem tuum. Ibid.

[3] Si, inquit, ita sanctificata sum, quare non possum cessare vos

Cependant l'âme si délicate et si humble d'Élisabeth, loin de puiser dans ces insignes faveurs de son Dieu une confiance excessive, semble au contraire n'y avoir vu qu'un motif de plus pour se mépriser elle-même, pour se défier de ses forces, pour exagérer à ses propres yeux son indignité. Pendant qu'elle foulait aux pieds les épreuves extérieures et les persécutions si cruelles dont elle venait d'être l'objet, elle trouvait en elle-même, dans les scrupules et les terreurs de son humilité, une source abondante d'amertume. Mais le Dieu à qui elle avait fait don exclusif de sa vie et de son cœur veillait toujours sur ce trésor ; et, comme s'il avait voulu lui faire goûter successivement toutes les consolations qui sont l'apanage de ses enfants de prédilection, comme s'il avait voulu l'amener et l'unir à lui par les liens les plus doux et les plus puissants à la fois, il chargea Celle que nous nommons chaque jour la santé des malades, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, de guérir cette jeune âme toute languissante, malade et désolée d'un excès d'amour, et que cet excès même entraînait dans des fautes contre l'espérance et la foi. La Reine du ciel devint désormais l'intermédiaire de toutes les grâces et de toutes les lumières que son divin Fils voulut répandre sur l'é-

offendere?... Non te sanctificavi quod peccare non posses, sed ratione gratiæ quam tibi dedi, qua me tam diligis ut mori magis eligas quam peccare.

pouse qu'il s'était réservée depuis le berceau. Marie eut pour notre Élisabeth la même condescendance que pour sainte Brigitte et plusieurs autres saintes illustres dans la mémoire des chrétiens ; elle lui apparut maintes fois pour l'instruire, l'éclairer, la fortifier dans les voies où Dieu l'appelait à marcher. Celle que l'Église nomme toujours *mère, souveraine, guide et maîtresse de tous les hommes*[1], ne dédaignait pas de guider chaque pas de cette jeune et humble amie de son Fils. La tradition détaillée de ces entretiens sacrés, recueillie d'après les récits d'Élisabeth elle-même, a été conservée à la postérité catholique dans les annales de l'ordre de Saint-François, et surtout dans les inappréciables documents rassemblés par les savants jésuites de Belgique, à l'effet d'achever leur collection des Actes des Saints [2]. Grâce

[1] Patrocinio Virginis sanctissimæ implorato, quæ omnium mater est, domina, dux et magistra... Bref de Grégoire XVI à M. l'évêque de Rennes, du 5 octobre 1833.

[2] Les travaux imprimés des Bollandistes s'arrêtent, comme on sait, au 15 octobre ; mais ils avaient préparé et coordonné une foule d'extraits et de documents sur l'histoire des saints de tous les autres jours, jusqu'à la fin de l'année. Cette collection se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Ceux relatifs à sainte Élisabeth, recueillis par les Pères qui voyageaient *ad hoc* dans divers couvents d'Allemagne à la fin du dix-septième siècle, occupent les deux tiers d'un volume in-folio de pièces diverses consacrées aux saints du 19 novembre. Les passages que nous allons citer s'y trouvent sous la rubrique suivante : *Revelationes beatæ Mariæ factæ Élisabeth, filiæ regis Hungariæ.* Une note, qu'il nous a été impossible de déchiffrer, indique le nom du couvent où ce manuscrit a été trouvé :

à ces précieux monuments, il nous est permis d'admirer de loin la douce familiarité et la sollicitude maternelle avec laquelle Marie s'associait à toutes les émotions, à toutes les crises qui agitaient le cœur trop tendre et trop scrupuleux d'Élisabeth, et comment elle lui servait d'auxiliaire dans ces luttes intérieures, si fréquentes chez toutes les âmes prédestinées. Aussi ne craindrons-nous pas de reproduire, tout en les abrégeant, ces récits touchants, avec la confiance et la pieuse admiration qu'ils doivent exciter dans tout cœur vraiment catholique.

Rien ne saurait surpasser la douce condescendance qui présida à l'origine de ces célestes communications. Un jour que la veuve affligée cherchait interieurement son bien-aimé avec ferveur et anxiété, sans pouvoir le trouver, sa pensée vint s'arrêter sur les causes de la fuite de Jésus en Égypte, et elle conçut un vif désir d'en être instruite par quelque saint moine. Tout à coup la très-sainte Vierge lui apparut, et lui dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta maîtresse ; si tu veux être ma servante, moi je serai

mais la comparaison des écritures nous porte à croire qu'il a été copié et envoyé par le P. Wilman, qui a transmis plusieurs autres pièces du même volume, de Wetzlar et des environs, où il se trouvait en 1696. — M. Stædtler, dans sa traductiou allemande de notre *Histoire*, a reproduit ces révélations dans toute leur étendue : il croit qu'elles ont été rédigées par Marianus Florentinus, chroniqueur franciscain, mort en 1523, et cité à cette occasion par Wadding, *Ann. Minorum*.

ta dame. » Élisabeth, n'osant se croire digne de tant d'honneur, dit: « Mais qui êtes-vous, qui me demandez pour élève et pour servante? » Marie répondit aussitôt: « Je suis la Mère du Dieu vivant, et je te dis qu'il n'y a point de moine qui puisse mieux t'instruire là-dessus que moi. » A ces mots, Élisabeth joignit les mains et les étendit vers la Mère des miséricordes, qui les prit entre les siennes et lui dit: « Si tu veux être ma fille, moi je veux être ta mère; et, quand tu seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre les mains de mon Fils. Évite toutes les discussions, et ferme l'oreille à toutes les injures qu'on dit de toi. Souviens-toi enfin que mon Fils s'est enfui en Égypte pour échapper aux embûches d'Hérode [1]. »

Cependant une si éclatante faveur ne suffit point pour tranquilliser complétement Élisabeth; sa défiance d'elle-même ne fit qu'augmenter; mais la mère qui l'avait si généreusement adoptée ne devait plus l'abandonner. Le jour de sainte Agathe (5 février [2]), comme elle pleurait amèrement sa désobéissance aux instructions de sa divine maîtresse, cette douce

[1] Illa manus junxit et perrexit quas inter suas recepit Beata Virgo... « Si vis esse filia, ego volo esse tua mater; et quando eris bene instructa... ego te mittam in manus Filii mei. Fuge contentiones... Recordare quod Filius meus, « etc. Ibid.

[2] Probablement de l'année 1228.

consolatrice se trouva tout à coup à ses côtés, et lui dit : « O ma fille ! pourquoi cette violente affliction ? je ne t'ai pas choisie pour ma fille afin de te faire tant de mal. Ne te désespère pas, parce que tu n'as pas pleinement observé mes préceptes ; je savais bien d'avance que tu y manquerais. Dis une fois la Salutation que l'ange m'a adressée, et cette offense te sera entièrement remise[1]. »

Quelques jours plus tard, à la fête de sainte Scholastique (10 février), Élisabeth pleurait encore, en sanglotant avec violence ; son infatigable consolatrice vint à elle, accompagnée cette fois de saint Jean l'Évangéliste, l'ami spécial et le patron d'enfance de notre Élisabeth. « Tu m'as choisie, lui dit Marie, pour maîtresse et pour mère, et tu t'es donnée toi-même à moi ; mais je veux que ce choix de ta part soit publiquement confirmé, et c'est pourquoi j'ai amené avec moi mon bien-aimé Jean. Élisabeth joignit alors de nouveau les mains, et les mit entre celles de la Reine du ciel, comme une vassale entre celles de sa suzeraine, et lui dit : Faites de moi, Madame, tout ce qu'il vous plaira, comme votre servante. » Puis elle confirma cette donation qu'elle

[1] In festo sanctæ Agathæ dum amarissime fleret... adfuit sibi vigilanti dulcissima consolatrix, et dixit : « O filia mea, quare te vehementer affligis ? Non enim te elegi in filiam, ut te offendam ne desperes... Ego enim bene sciebam quod in ipsis offenderes. Sed dic semel meam Salutationem, » etc. Mss. Bolland. Bruxell.

avait faite d'elle-même par serment, et saint Jean en dressa l'acte.

Une nuit, pendant qu'Élisabeth récitait la Salutation angélique, celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut, et lui dit entre autres choses : « Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple... Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même, et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour absolu de Dieu, par lequel la plénitude de la grâce descend dans l'âme; mais, après y être descendue, elle n'y reste pas, et s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc qui sait bien conserver cette grâce d'en haut doit savoir coordonner cet amour et cette haine dans son cœur[1]. Je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit et j'allais me prosterner devant l'autel, où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vivrait cette vierge très-sainte qui devait enfanter son Fils, afin que je pusse

[1] Ego volo te docere omnes orationes quas ego faciebam dum starem in templo... Ab isto enim amore descendit omnis gratiæ plenitudo. Postquam autem descendit, non perseverat in anima, sed fluit ut aqua, nisi inimicos suos, id est, vitia et peccata habuerit odio, etc. Ibid.

consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. » Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « O très-douce Dame ! n'étiez-vous donc pas déjà pleine de grâce et de vertus ? » Mais la sainte Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misérable que tu te crois toi-même ; c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce[1]. »

« Le Seigneur, » ajouta la très-sainte Vierge, « faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux, et qui ensuite en joue pendant qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit, et tous mes sens[2]. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent emportée jusque dans le sein de Dieu par les anges ; et là je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne me ressouvenais plus d'avoir jamais vu le jour dans ce monde. J'étais en outre si familière avec Dieu et les anges, qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glorieuse[3]. Puis, quand il plaisait à Dieu

[1] O dulcissima Domina, non eratis vos gratia et virtutibus plena ?... Pro firmo scias quod ita me reputabam ream et vilissimam, sicut et tu... Ibid.

[2] De me faciebat Dominus sicut citharista de cithara multarum cordarum, qui, etc..., et postea cantat cum ipsa. Sic Deus meam animam, etc..., ad suum beneplacitum concordaverat.

[3] Sic ipsius sapientia ordinata, ad sinum Dei Patris portabar ab angelis, et ibi recipiebam tantam consolationem et gaudium, etc... Tan-

le Père, les anges me reportaient au lieu où je m'étais mise en prière. Lorsque je me retrouvais sur la terre et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un tel amour de Dieu, que j'embrassais la terre, les pierres, les arbres et toutes les choses créées, par affection pour leur créateur. Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le temple; je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures, par amour pour leur Père suprême, et ceci m'arrivait sans cesse[1]. Tu devrais faire de même. Mais toi, tu discutes toujours, en disant : *Pourquoi m'arrive-t-il de telles faveurs, quand je suis indigne de les recevoir ?* Et puis tu tombes dans une sorte de désespoir, et tu ne crois pas aux bienfaits de Dieu. Aie soin de ne plus parler ainsi, car cela déplaît beaucoup à Dieu ; il peut donner, comme un bon maître, ses bienfaits à qui il veut, et, comme un sage père, il sait bien à qui ils conviennent. Enfin, » lui dit en terminant la divine institutrice, « je suis venue à toi par une grâce spéciale ; je te suis donnée pour cette nuit, interroge-moi en toute sécurité, je répon-

tam insuper familiaritatem habebam cum Deo et angelis suis quod videbatur mihi semper stetisse in illa curia gloriosa.

[1] Reversa in terram... ex hac recordatione divini amoris ignita incendio, terram et lapides, ligna et creaturas amplexabar et osculabam illius amore qui ipsas creaverat, et videbatur mihi esse ancilla omnium dominarum quæ erant in templo, et optabam subjici omnibus creaturis propter amorem supremi Patris. Ibid. — Les mêmes expressions à peu près dans Wadding, l. c.

drai à tout. » Élisabeth n'osa d'abord pas user de cette faculté; mais, Marie l'ayant une seconde fois exhortée à l'interroger, elle hasarda cette question : « Dites-moi donc, Madame, pourquoi vous aviez un si violent désir de voir la vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu ? » Alors la sainte Vierge lui raconta comment, en cherchant à se consoler de l'absence des grâces surnaturelles dont elle venait de parler, elle avait été conduite par la lecture des prophètes à cette idée; comment elle avait résolu de consacrer à Dieu sa virginité, afin d'être plus digne de servir cette vierge prédestinée; comment enfin Dieu lui avait révélé que cette vierge n'était autre qu'elle-même.

Quelque temps après, comme Élisabeth priait avec ferveur, sa tendre mère lui apparut de nouveau, et lui dit : « Ma fille, tu crois que j'ai eu toutes ces grâces sans peine, mais il n'en est pas ainsi. En vérité, je te dis que je n'ai pas reçu de Dieu une seule de ces grâces sans beaucoup de peines, sans une prière continuelle, un ardent désir, une profonde dévotion, beaucoup de larmes et d'épreuves [1]. Sois certaine qu'aucune grâce ne descend dans l'âme que par l'oraison et la mortification du corps. Lorsque nous avons donné à Dieu ce que nous pouvons par nous-mêmes, quelque peu que ce soit, il vient lui-même

[1] Filia, tu credis quod omnem gratiam habuerim sine labore; sed non est ita. Imo dico tibi, etc. Mss. Bolland. Brux.

dans notre âme en portant avec lui ces dons suprêmes qui font en quelque sorte défaillir l'âme, et lui ôtent la mémoire de tout ce qu'elle a pu faire d'agréable à Dieu. Elle devient alors plus vile et plus méprisable à ses propres yeux que jamais[1]. Et que doit faire l'âme alors? Rendre dévotement grâce à Dieu de ses faveurs. Quand Dieu voit que l'âme s'humilie et le remercie, il lui fait des promesses si hautes, qu'elles dépassent infiniment tous les vœux secrets de l'âme[2]. C'est ainsi qu'il a agi envers moi quand il m'a envoyé son archange Gabriel. Qu'ai-je fait alors? je me suis agenouillée, et en joignant les mains j'ai dit : *Voici la servante du Seigneur ! qu'il me soit fait selon sa parole*. Alors Dieu me donna son Fils et les sept dons du Saint-Esprit : et sais-tu pourquoi ? parce que j'avais cru en lui et m'étais humiliée devant lui[3]. Je te dis ces choses, ma fille, parce que je veux que tu te corriges de ton défaut de foi et d'espérance. Lorsque le Seigneur t'aura fait une promesse, dis comme moi : *Voici la servante,* etc., et reste dans la ferme foi et l'attente de cette promesse, jusqu'à ce

[1] Postquam dederimus Deo quod per nos possumus, licet sint parva, ipse venit in animam, secum ferens illa altissima dona, etc. Ibid.

[2] Et quid debet facere anima? Quando videt Deus quod anima se ipsam humiliat, etc. Tunc facit tales et tantas promissiones, etc. Ibid.

[3] Ita faciebat mihi... Ego vero quid feci? genuflexi, et junctis manibus dixi... Tum donavit mihi, etc... Et scis quare fecit? Quia sibi credidi, et me ipsam humiliavi. Ibid.

qu'elle soit accomplie : et si elle ne s'accomplit pas, dis-toi que tu as commis quelque faute contre Dieu, par où tu as cessé de mériter ce qu'il t'a promis[1]. »

Pendant la vigile de Noël, Élisabeth suppliait le Seigneur de lui donner la grâce de l'aimer de tout son cœur : la sainte Vierge lui apparut encore, et lui demanda : « Qui est-ce qui aime Dieu? Toi, l'aimes-tu? » L'humble Élisabeth n'osa pas l'affirmer, et ne voulait pas le nier. Pendant qu'elle hésitait à répondre, Marie continua : » Veux-tu que je te dise qui l'a aimé? le bienheureux Barthélemi l'a aimé, le bienheureux Jean et le bienheureux Laurent l'ont aimé; veux-tu, comme eux, te laisser écorcher et brûler vive[2]? »

Élisabeth se taisait encore, et Marie reprit : « En vérité je te dis, si tu consens à être dépouillée de tout ce qui t'est cher, précieux ou aimable, et même de ta propre volonté, moi j'obtiendrai pour toi le même mérite qu'eut Barthélemi lorsqu'on le dépouilla de sa peau. Si tu supportes patiemment les injures, tu auras le même mérite que Laurent quand il fut brulé; si tu ne réponds rien aux reproches et aux injures, tu auras le même mérite que Jean lorsqu'on voulut

[1] Hæc, filia, ideo tibi dico, quia de modica fide et spe quam habes volo quod te emendes... dicas : Aliquod contra Dominum feci, etc. Ibid.

[2] Quis est qui Deum diligit? Diligis tu eum? Vis ut ego dicam tibi quis eum diligit? Dilexit eum beatus... Visne tu dimittere te decoriari et exuri?

l'empoisonner : et dans tout cela je serai là pour t'aider et te fortifier[1]. »

Un jour qu'Élisabeth pensait à toutes ces prières que la sainte Vierge lui disait avoir faites dans le temple, et qu'elle se demandait pourquoi cette âme immaculée avait sollicité des grâces qui ne lui manquaient pas, Marie vint elle-même lui répondre avec une infinie douceur et une extrême familiarité : « J'ai fait, » dit-elle, « comme l'homme qui veut faire une belle fontaine. Il va au pied d'une montagne, et il examine soigneusement d'où s'élancent les sources d'eau ; il creuse jusqu'à ce qu'il les ait trouvées, et puis il les dirige vers le lieu où il veut élever sa fontaine. Il orne et purifie ce lieu pour que l'eau y reste pure et claire ; il entoure sa fontaine d'un mur ; il y construit une colonne, et tout autour des canaux par où l'onde puisse s'échapper à larges flots pour la consolation de tous. J'en ai agi de même ; j'ai été à la montagne, quand je me suis mise à étudier la loi. J'ai trouvé la source, quand la lecture et la prière m'ont révélé que la source de tout bien est d'aimer Dieu du fond du cœur. J'ai préparé l'emplacement, quand j'ai conçu le désir d'aimer tout ce qu'il aimait. J'ai voulu que l'eau fût claire et pure, quand j'ai ré-

[1] In veritate dico tibi quod si tu dimiseris tibi conferri quicquid, etc... Ego acquiram tibi meritum quod habuit B. Bartholomæus pro decoriatione sua... Et ad omnia ista tecum ero abjuvans et confortans te. Ibid.

solu de fuir et de haïr le péché. Je l'ai entourée de murs, lorsque j'ai inséparablement uni l'humilité, la patience et la mansuétude par le feu de la charité, et que je les ai conservées ainsi unies jusqu'à ma mort. J'ai élevé la colonne et construit les canaux d'écoulement, quand je me suis posée comme le refuge universel; car je suis toujours prête à verser les consolations et les grâces d'en haut à grands flots sur tous ceux qui m'invoquent pour eux-mêmes ou pour d'autres[1]. Je t'ai révélé, » dit-elle en terminant, « très-chère fille, toutes les prières que je faisais, afin que tu apprennes par mon exemple à demander à Dieu avec confiance et humilité tout ce qui te manque. Sais-tu pourquoi les vertus ne sont pas également réparties entre les hommes? Parce que les uns ne savent pas les demander avec autant d'humilité, ni les conserver avec autant de soin que d'autres : c'est pourquoi Dieu veut que celui qui en est dépourvu soit aidé par celui qui les possède. Et moi, je veux que tu puisses prier avec ferveur et dévotion pour ton salut et pour celui des autres[2]. »

[1] Sic ego faciebam. Tunc ego ivi ad montem quando studui discere legem. Tunc venam inveni quando, etc... Tunc muros erexi undique quando virtutem humilitatis, patientiæ, benignitatis et mansuetudinis calore charitatis ignitas et conjunctas usque ad vitæ exitum inseparabiliter conservavi... Parata sum omnibus pro se vel pro aliis postulantibus subsidium et solatium impertiri gratissime.

[2] Propterea, charissima filia, orationes quas ego faciebam tibi revelavi... Scis quare virtutes non sunt æquanimiter datæ? Quia nescit

Ces deux entretiens terminés, Élisabeth vit un jour un superbe tombeau couvert de fleurs, d'où sortit sa divine consolatrice pour s'élever au ciel au milieu d'anges innombrables qui la conduisaient entre les bras de son Fils ; un ange vint lui expliquer cette vision de l'Assomption[1], qui devait être à la fois une faveur d'en haut pour la soutenir dans ses malheurs actuels, et un doux présage de la gloire que Dieu lui réservait, comme à Marie, si elle restait jusqu'à la fin fidèle et docile à sa volonté.

L'humble servante du Christ, en racontant toutes ces merveilles, disait qu'elle les avait vues et entendues avec une évidence intime et si claire de leur réalité, qu'elle aimerait mieux mourir que de nier leur existence.

C'est ainsi que Dieu commençait déjà à payer de retour sa fidèle servante. Il se donne lui-même pour époux à la veuve solitaire ; à la jeune femme découragée et troublée il donne pour maîtresse et pour mère Celle qui est à la fois la mère des douleurs et des miséricordes ; à l'âme qu'il a dépouillée de tous les biens de la terre, il ouvre dès ici-bas les impérissables trésors du ciel.

una persona, etc... Dico tibi quia volo te pro tua et aliorum salute orare sollicite et devote.

[1] Supplément au manuscrit de Théodoric, à Cassel.

CHAPITRE XX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REFUSA DE SE MARIER UNE SECONDE FOIS, ET COMMENT ELLE CONSACRA SA ROBE DE NOCES A JÉSUS, L'ÉPOUX DE SON AME.

Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia.

Cant. VI, 2.

La vraie veuve est en l'Église une petite violette de mars, qui répand une suavité non pareille par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection ;... elle vient des lieux frais et non cultivés, ne voulant être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraîcheur de son cœur contre toutes les chaleurs que lui pourrait apporter le désir des biens, des honneurs, ou même des amours.

S. FRANÇOIS DE SALES, *Introd.*, III, 2.

La triste position à laquelle avait été réduite une princesse d'une naissance illustre, et alliée aux plus puissantes maisons du Saint-Empire, ne pouvait manquer d'exciter la compassion et l'intervention de

ses parents dès qu'elle leur serait connue. La duchesse Sophie, après avoir fait de vains efforts auprès de ses fils pour adoucir le sort de la pauvre Élisabeth, fit annoncer en secret ses malheurs à sa tante Mathilde, abbesse de Kitzingen, sœur de la reine de Hongrie, sa mère. Cette pieuse princesse, pénétrée de douleur par ce récit, envoya sur-le-champ deux messagers affidés avec des voitures, pour chercher sa nièce ainsi que ses enfants, et les conduire à l'abbaye. Élisabeth, heureuse surtout de pouvoir se réunir à ses enfants qu'elle aimait si ardemment, accepta l'offre de sa tante, que ses persécuteurs n'osèrent sans doute pas contrecarrer, et se rendit, à travers les vastes forêts et les montagnes qui séparent la Thuringe de la Franconie, à Kitzingen sur le Mein. L'abbesse la reçut avec une bonté maternelle et d'abondantes larmes ; elle lui assigna un logement convenable à son rang, et chercha à lui faire oublier les cruelles douleurs d'âme et de corps qu'elle avait eues à subir. Mais la jeune duchesse ne trouvait pas de plus douce consolation que celle d'adopter autant que possible les habitudes de la vie monastique, et témoignait souvent le regret de ce que le soin de ses enfants l'empêchait de s'astreindre à la règle comme une simple religieuse. Cependant Egbert [1], prince-

[1] Ce prélat mourut en 1235 ou 1237 : on voit sa tombe à la cathédrale de Bamberg ; il est représenté sur sa pierre sépulcrale, en haut-

évêque de Bamberg, frère de l'abbesse Mathilde, de la duchesse Hedwige de Pologne et de la reine Gertrude, et par conséquent oncle maternel d'Élisabeth, ayant appris ses malheurs et son arrivée à Kitzingen, crut que son séjour prolongé dans ce monastère, avec sa famille, ne convenait ni à sa position ni aux habitudes d'une maison religieuse, et l'invita à venir dans ses États. La docile princesse lui obéit, peut-être à regret, et en laissant aux soins de sa tante sa seconde fille Sophie, à peine âgée de deux ans, laquelle prit ensuite le voile dans l'abbaye qui avait été le berceau de son enfance. Le prélat fit à sa nièce un accueil qui dut la convaincre et de son affection pour elle, et du respect que lui inspiraient de si grands malheurs. Il lui proposa de la faire conduire en Hongrie, auprès du roi son père; mais elle refusa, probablement à cause du triste souvenir de la mort de sa mère Gertrude. Il lui assigna alors pour résidence le château de Bottenstein[1], en lui donnant une maison montée selon son rang, et dont elle devait disposer à son gré[2]. Elle s'y rendit avec ses enfants

relief, *de profil*, et la main levée pour bénir. Cette disposition de profil est assez rare dans les tombeaux du moyen âge.

[1] Ou *Pottenstein*, château et bourg de l'évêché de Bamberg, sur la Putlach, entre Forchheim et Bayreuth, dans une contrée fort montagneuse. Il y en a une vue dans Merian, *Topographia Franconiæ*, p. 30, et une gravure moderne de *Lang*. V. aussi *Handbook for Southern Germany*.

[2] Elle était composée de deux demoiselles d'honneur, deux gen-

et ses fidèles suivantes, Ysentrude et Guta, qui avaient noblement partagé avec elle toutes ses épreuves; et dans ce tranquille asile elles reprirent nuit et jour leurs exercices de piété. Mais l'évêque, voyant que la duchesse était encore toute jeune, puisqu'elle n'avait que vingt ans, et en outre d'une beauté remarquable, se souvenant d'ailleurs du précepte de saint Paul, conçut le projet de la faire remarier. Selon plusieurs auteurs, il espérait la faire épouser à l'empereur Frédéric II, qui venait de perdre sa seconde femme, Yolande de Jérusalem. L'Empereur lui-même, d'après un récit contemporain, nourrissait un vif désir d'épouser Élisabeth. L'évêque se rendit auprès d'elle pour lui communiquer ce dessein : il lui dit qu'il voulait la marier à un seigneur bien autrement illustre et puissant que son défunt époux. Elle lui répondit, avec une grande douceur, qu'elle préférait rester seule pendant le reste de sa vie, et servir Dieu seul. Le prélat lui soutint qu'elle était encore trop jeune pour embrasser un tel genre de vie : il lui rappela les persécutions qu'elle avait eues à souffrir, et lui fit entrevoir la possibilité de leur renouvellement quand il viendrait à mourir ; car, bien qu'il eût résolu de lui léguer Bottenstein et ses dépendances, une fois dans la tombe, il ne pourrait plus

tilshommes, deux femmes de chambre, et deux autres serviteurs. Élisabeth s'était opposée à ce que sa maison fût plus nombreuse. Rothe, p. 1720. *Vita Rhyt.*, § XXIX.

la protéger contre les attaques des méchants. Mais Élisabeth ne se laissa pas ébranler; un poëte français nous a conservé sa réponse : « Sire, » lui dit la belle et pieuse princesse, « j'ai eu pour seigneur un mari qui m'a tendrement aimée, qui a toujours été mon loyal ami; j'ai eu part à ses honneurs et à sa puissance; j'ai eu beaucoup de bijoux, de richesses et de joies de ce monde; j'ai eu tout cela; mais j'ai toujours pensé ce que vous-même savez bien, que la joie du monde ne vaut rien. C'est pourquoi je veux quitter le siècle, et payer à Dieu ce que je lui dois, les dettes de mon âme. Vous savez bien que toutes les aises mondaines ne produisent que douleurs et tourments, et la mort de l'âme. Sire, il me tarde beaucoup d'être en la compagnie de Notre-Seigneur; je ne lui demande plus qu'une chose sur la terre : j'ai deux enfants de mon seigneur[1], qui seront riches et puissants : je serais bien joyeuse et bien reconnaissante envers Dieu, s'il m'aimait assez pour les amener à lui[2]. » Il ne paraît pas que la duchesse lui

[1] Elle parlait de ceux qui n'étaient pas destinés à la vie monastique, de son fils Hermann et de sa fille aînée Sophie.

[2]
La bone dame sainte et bele...
Ains li a dit en grand doucher :
Sire, iou ai eu signor
Ki estoit mes loiaux amis;
Et ses honors et grans delits
Ai eu, et mainte richece,
Maint bel ioel, mainte liece.
Tout çou en iou, mais je pensai
Autre chose que vous dirai :

ait objecté alors le vœu de continence perpétuelle qu'elle avait fait du vivant de son mari, pour le cas où elle lui survivrait; mais elle s'entretenait souvent avec ses filles d'honneur, qui avaient fait ce vœu en même temps qu'elle, et qui craignaient que l'évêque n'employât sa puissance pour le leur faire violer; elle cherchait à leur faire prendre courage, et leur garantissait sa propre persévérance à tout prix. « J'ai juré, » disait-elle, « à Dieu et à mon seigneur mari, quand il était en vie, que jamais je n'appartiendrais à aucun autre homme. Le Dieu qui lit dans les cœurs et qui y découvre les plus secrètes pensées, sait que j'ai fait ce vœu avec un cœur simple et pur, et une entière bonne foi. Je me confie en sa miséricorde; il est impossible qu'il ne défende pas ma chasteté contre tous les projets des hommes, et même toutes leurs violences. Ce n'est pas un vœu

Vous meismes le savez bien,
Joie del monde ne valt rien...
Par çou voel le siecle laissier,
Et ce que doi a Dieu paier.
C'est lame que li doins daoite...
Sire, moult longuement me tarde
Que soie en la compaignie
Notre signor accompaignie.

De mon signor ai ij enfans;
Chascun sera riche et puissans
Je seraie lie et joyeuse
Et envers Dieu très-gracieuse,
S'il m'avoit faite tel amor
Qu'ils fuissent à mon creator.

Le moine ROBERT, *Mss.* 1862.

sous condition, et dans le cas seulement où cela plairait à mes parents et à mes amis, mais un vœu spontané, libre et absolu, de me consacrer tout entière, après la mort de mon bien-aimé, à la gloire de mon Créateur. Si l'on ose, au mépris de la liberté du mariage, me livrer à un homme quelconque, je protesterai devant l'autel; et si je ne trouve pas d'autre moyen d'échapper, je me couperai secrètement le nez, afin de devenir un objet d'horreur à tous les hommes[1]. » Cependant elle n'en était pas moins inquiète, et la volonté bien arrêtée de l'évêque lui annonçait qu'elle aurait de rudes combats à soutenir pour rester fidèle à Dieu et à sa conscience. Une grande tristesse s'empara d'elle : elle eut recours au Consolateur suprême, et, agenouillée à ses pieds, baignée de larmes, elle le supplia de veiller à la conservation du trésor qu'elle lui avait consacré[2]. Elle s'adressa aussi à la Reine des vierges, qui lui avait été donnée pour mère. Tous deux ne dédaignèrent pas de la rassurer, et de ramener la paix dans son

[1] Inspector cordium et absconditorum cognitor Deus novit votum... de puro corde et simplici et fide non ficta processisse... Neque enim conditionatum... sed spontaneum, absolutum ac liberum edidi votum servandæ post mortem dilecti mei integerrimæ castitatis ad gloriam conditoris. Verum etsi contra libertatem matrimonii... occulte nasum proprium meis truncarem manibus, ut sic me omnis abhorreret homo turpiter maculatam. Theod. loc. cit.

[2] Pavens et tremens periculum confugit ad Dominum, et ipsius custodiæ castitatem suam lacrymosis orationibus commendabat. Ibid.

cœur. Elle se trouva bientôt tranquillisée, et animée d'une confiance sans bornes dans la protection céleste [1].

C'est sans doute à cette époque de la vie d'Élisabeth qu'il faut rapporter le récit que des traditions locales ont conservé jusqu'à nos jours de quelques voyages qu'elle entreprit, soit pour échapper aux importunités de son oncle, soit dans un but de dévotion et de pieuse curiosité. Ce mobile suffisait, à une époque où les intérêts matériels ne dominaient pas encore l'humanité, pour mettre en mouvement, malgré la difficulté des communications, plus d'hommes peut-être que n'en remuent la cupidité ou l'ennui des voyageurs modernes. Les pauvres, les infirmes, les femmes même, ne résistaient pas à l'envie de prier dans un sanctuaire célèbre, de vénérer les restes d'un saint spécialement chéri, de recueillir pour leurs vieux jours les doux souvenirs de quelque pèlerinage fait sous la protection de Dieu et des saints anges. Élisabeth alla deux fois ainsi à Erfurt, ville célèbre par le nombre et la beauté de ses monuments religieux, et située au centre des domaines de son époux, quoique appartenant à l'archevêché

[1] Cele qui tant le pot ameir
Rendit grace a Dieu lou peire
Et a la soie douce meire
De ce qu'ainsi la conseillie
De terreir cest aparillie.

RUTEBEUF, fol. 35.

de Mayence. Elle y choisit pour séjour un couvent de filles repenties[1], et passa plusieurs jours dans une retraite absolue. En partant, elle leur laissa le simple verre dont elle s'était servie à ses modestes repas, et que l'on y vénère encore aujourd'hui comme un souvenir de sa bonté et de son humilité[2].

Elle alla aussi vers cette époque visiter le château de ses ancêtres maternels, à Andechs, situé sur une éminence voisine des Alpes qui séparent la Bavière du Tyrol. Ce château ancien et fameux venait d'être transformé par le margrave Henri d'Istrie, autre oncle d'Élisabeth, en un monastère de bénédictins[3], illustré depuis par la possession de quelques-unes des plus précieuses reliques de la chrétienté et par les nombreux miracles qui s'y rattachent. Élisabeth vint s'associer par sa présence à la pieuse fondation qui devait à jamais honorer sa famille. Du haut de la sainte montagne elle put contempler cette belle Bavière, riche alors de la double beauté de la nature et de la religion, toute parsemée de monastères célèbres[4], les uns cachés au sein des forêts antiques, les autres se mirant dans l'onde

[1] Dites les *Dames blanches*, aujourd'hui remplacées par les Ursulines. On y montre une chambrette qui donne sur l'église, et qu'on croit avoir été occupée par elle.

[2] Le jour de la fête de notre sainte, on y fait boire toutes les jeunes élèves de la communauté. (Juin 1834.)

[3] Selon d'autres, de chanoines réguliers de Saint-Augustin.

[4] Tels sont Diessen, sur les bords de l'Ammersee, fondée par sainte

pure et calme des lacs de cette contrée; tous foyers de la civilisation chrétienne du pays, et qui devaient pendant bien des siècles encore offrir un inviolable sanctuaire à la science, un asile doux et sûr aux âmes avides de repos et de prière, et une hospitalité sans bornes aux nombreux pèlerins qui suivaient cette grande route des royaumes du Nord aux tombeaux des apôtres. Que de fois aussi les regards de notre Élisabeth durent s'arrêter sur cette majestueuse chaîne des monts du Tyrol, derrière laquelle tout cœur catholique devine en tressaillant Rome et l'Italie! Elle venait accroître, à son insu, la vénération dont ces beaux lieux ont été entourés. Au pied du mont elle fit naître, par ses prières, une source si abondante, qu'elle ne tarit jamais, même dans les années de la plus grande sécheresse, et en outre douée de plusieurs qualités salutaires. La pieuse princesse apportait encore avec elle, à ce lieu qui allait passer de la protection de sa famille à celle du Dieu tout-puissant, un doux et touchant souvenir de sa vie conjugale, qu'elle venait offrir dans sa simplicité au nouvel époux de son âme. C'était sa robe de noces, la robe qu'elle avait portée le jour de son mariage avec son bien-aimé Louis. Elle la déposa sur l'autel, et donna en même temps aux religieux

Mathilde, de la maison de Méran; Wessobrunn, célèbre par les manuscrits qu'on a trouvés dans sa bibliothèque; Steingaden, Polting, Rottenbuch, etc.

une petite croix d'argent contenant des reliques des instruments de la Passion, sa *pax* ou le reliquaire qu'elle avait toujours porté sur elle, et plusieurs autres objets qui lui étaient chers.

Peu d'années s'écouleront, et le nom de cette jeune veuve qu'on avait vue venir en humble pèlerine faire son offrande à ce sanctuaire naissant remplira le monde chrétien de sa gloire, et la main du vicaire de Dieu l'inscrira dans le ciel. Faut-il s'étonner si dès lors les présents de cette sainte, qui appartenait à tant de titres à ces lieux sacrés, devinrent d'inappréciables reliques; et si même aujourd'hui, malgré les orages et les ténèbres des temps, le peuple simple et fidèle vient encore les vénérer et les baiser avec un respectueux amour[1] ?

[1] Le monastère d'Andechs, lors de la sécularisation de tous les biens religieux par le roi Maximilien de Bavière, en 1806, fut vendu à un juif! Cependant l'église et le trésor des reliques ont été conservés : la robe de noces de sainte Élisabeth y sert d'enveloppe à trois hosties miraculeuses. Aux principales fêtes de l'année, de nombreux pèlerins s'y rendent; les villages voisins y viennent processionnellement en chantant des litanies. Andechs est à huit lieues environ de Munich, près du beau lac de Staremberg : de la hauteur où est située l'église, la vue embrasse toute la chaîne des Alpes du Tyrol. Peu d'endroits en Allemagne sont plus dignes de la visite du voyageur catholique. Ceux qui pourraient s'y rendre sont priés de s'y souvenir devant Dieu de l'auteur de ce livre.

CHAPITRE XXI

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REÇUT LES OSSEMENTS DE SON ÉPOUX BIEN-AIMÉ,
ET COMMENT ILS FURENT ENTERRÉS A REYNHARTSBRUNN.

Benedicti vos Domino, qui fecistis misericordiam hanc cum domino vestro Saül, et sepelistis eum.

II *Reg.*, II, 5.

Requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit...

Is. LVIII, 11.

A peine Élisabeth fut-elle de retour à Bottenstein, qu'un messager de l'évêque vint l'appeler auprès de lui à Bamberg, afin d'y recevoir les restes de son mari, que les chevaliers thuringiens, de retour de la croisade, allaient y apporter. En effet, les compagnons du duc Louis, comme nous l'avons vu, l'avaient enseveli à Otrante, et s'étaient ensuite mis en route pour la Syrie, afin de remplir leur vœu. Plusieurs

d'entre eux, qui purent pénétrer jusqu'à Jérusalem, y firent des dons et des prières à son intention[1], comme il les en avait suppliés sur son lit de mort. En revenant de leur pèlerinage, ils repassèrent par Otrante, afin d'en apporter avec eux les dépouilles de leur souverain. Ils les déterrèrent, et trouvèrent que ses ossements étaient blancs comme de la neige, ce qui était à cette époque un signe que l'époux avait gardé une fidélité inviolable à son épouse[2]. Après avoir déposé ces restes précieux dans un riche cercueil, ils en chargèrent un cheval, et se mirent en route pour leur pays. Ils faisaient précéder le cercueil d'une grande croix d'argent ornée de pierreries comme une marque de leur propre piété et de leur attachement envers leur maître. Dans toutes les villes où ils s'arrêtaient pour passer la nuit, ils déposaient le cercueil dans une église ; ils le faisaient veiller par des religieux ou par des personnes pieuses qui chantaient les vigiles des morts et d'autres oraisons pendant toute la nuit. Ils ne repartaient le lendemain matin qu'après avoir fait célébrer une messe et y avoir fait leur offrande. Pour peu que l'Église

[1] Des historiens vont jusqu'à dire qu'on y célébra sa fête, parce que sa sainteté s'était déjà révélée par de nombreux miracles. Kesa, Chron. Manusc. citat. apud Wadding, *Ann. Min.*, II, 166. — *Script. rer. Hungar*, I, 149.

[2] On fit bouillir son corps pour séparer les os de la chair. Cette coutume fut interdite dans la suite par Boniface VIII, sauf le cas où le décès aurait lieu chez les infidèles. Signius, *de Reliquiis*, c. XXXVIII.

fût cathédrale ou conventuelle, ils lui laissaient la draperie de pourpre qui recouvrait le cercueil, afin que le produit en fût appliqué à l'intention de l'âme du défunt. De mémoire d'homme on n'avait vu des obsèques plus solennelles.

Ils traversèrent ainsi toute l'Italie et l'Allemagne méridionale. Arrivés à quelque distance de Bamberg, ils firent prévenir de leur approche l'évêque, qui envoya aussitôt chercher la duchesse à Bottenstein. Il ordonna en même temps à tous les seigneurs et aux dignitaires de sa cour de se disposer à l'accueillir avec une bienveillante sympathie, et à l'entourer pendant la triste cérémonie du lendemain, de peur que ses forces ne l'abandonnassent. Lui-même se rendit alors au-devant du corps, accompagné de tout son clergé, des religieux des divers monastères de la ville, des enfants des écoles, et suivi d'une foule immense de peuple, dont la voix se mêlait aux chants funèbres des prêtres et au son de toutes les cloches de la cité épiscopale. Plusieurs comtes et seigneurs des environs s'étaient joints au cortége, qui rentra dans la ville, et conduisit le corps jusqu'à la célèbre cathédrale où reposaient les corps sacrés de l'empereur saint Henri et de sainte Cunégonde[1]. On célébra pendant toute la nuit l'office des morts.

[1] Cette cathédrale existe encore, et a été récemment rendue à toute sa primitive beauté par le zèle du roi Louis de Bavière, qui en a fait enlever tous les autels, ornements, etc., de style classique, et les a

Le lendemain, Élisabeth, toujours accompagnée de sa fidèle Ysentrude et de Guta, fut conduite auprès de ces dépouilles chéries : on ouvrit le cercueil, et on lui permit de contempler les restes de son époux. Ce qu'il y eut alors, dit un pieux narrateur de cette scène, ce qu'il y eut alors de douleur et d'amour dans son cœur, celui-là seul peut le savoir, qui lit dans les cœurs de tous les enfants des hommes. Toute l'affliction des premiers moments où elle apprit son malheur se renouvela dans son âme ; elle se précipita sur ces ossements et les baisa avec transport ; ses larmes furent si abondantes, son agitation si cruelle, que l'évêque et les seigneurs qui assistaient à ce douloureux spectacle crurent devoir la calmer et essayer de l'en détourner. Mais elle se souvint de Dieu, et aussitôt toute sa force lui revint : « Je vous rends grâces, Seigneur, dit-elle, de ce que vous avez daigné écouter votre servante, et exaucer le désir immense que j'avais de contempler les restes de mon bien-aimé, qui était aussi le vôtre. Je vous rends grâces d'avoir ainsi miséricordieusement consolé mon âme affligée et désolée. Il s'était offert lui-même, et moi aussi, je vous l'avais offert, pour la défense de votre terre sainte ; et je ne reviens pas sur ce sacrifice, bien que

fait remplacer, là où il y avait nécessité, par les œuvres de la nouvelle école catholique. Il en résulte que l'Europe ne renferme pas un monument plus pur et plus complet de l'architecture romane, ou, selon les Allemands, byzantine.

je l'aie aimé de toutes les forces de mon cœur. Vous savez, ô mon Dieu ! combien j'ai aimé cet époux qui vous aimait tant ; vous savez que j'aurais mille fois préféré à toutes les joies du monde sa présence qui m'était si délicieuse, si votre bonté me l'avait accordée : vous savez que j'aurais voulu vivre toute ma vie avec lui dans la misère, lui pauvre et moi pauvresse, et mendier avec lui de porte en porte à travers le monde entier, seulement pour avoir le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez permis, ô mon Dieu ! Maintenant je l'abandonne, et je m'abandonne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre volonté, ô mon Dieu[1] ! »

[1] Sire, je te rends graces de ce que j'ay esté à recevoir les os de mon doulz homme, et tu as daignié conforter cette chetive. Sire, tu sces que je aymoie moult cestui qui t'aymoit. Jean Lefèvre, l. XLVI, c. xxv. — Gratias tibi ago, Domine, quod ancillæ tuæ, ingens quod habui desiderium in aspectu ossium dilecti mei *viri dilecti tui*, adimplere... Ipsum tibi a semetipso et a me in subsidium terræ tuæ sanctæ oblatum non invideo, licet eum dilexerim ex corde. Tu scis, Deus, quod *ipsum te amantem multum amaverim*, quod ejus desiderabilem præsentiam, mihi gratissimam, omnibus hujus mundi deliciis et gaudiis anteferrem, si ipsum mihi tua benignitas concessisset. Optaremque omni tempore vitæ meæ cum eo vivere tali conditione, *ut cum eo ipso paupere per totum mundum ostiatim paupercula mendicarem*, dummodo ejus frui contubernio de tuo beneplacito licuisset. Nunc vero ipsum et me tuæ voluntatis dispositioni committo. Nec enim, etiam si possem, eum ad vitam revocare minimo mei capitis capillo, præter tuum beneplacitum vellem. Theod., l. c. — Les passages en

Ce fut là le dernier cri de la nature vaincue, le dernier soupir des affections de la terre expirantes dans ce cœur de vingt ans, sous le joug de l'amour du ciel.

Ayant dit ces paroles, elle essuya le torrent de larmes qui l'avaient inondée, et sortit en silence de l'église. Elle alla s'asseoir dans un petit cloître planté d'herbe, attenant à la cathédrale, et fit prier les seigneurs thuringiens qui avaient ramené le corps de son mari de venir l'y trouver. A leur approche, elle se leva humblement pour leur faire honneur, et les pria de prendre place à côté d'elle, parce qu'elle ne se sentait pas assez forte pour rester debout. Elle leur parla ensuite longuement et avec une grande douceur ; elle les supplia, au nom de Dieu et de Jésus-Christ, de vouloir bien être les protecteurs de ses pauvres enfants et leur servir de tuteurs ; elle leur raconta le cruel et indigne traitement dont ils avaient été ainsi qu'elle-même l'objet de la part des landgraves Henri et Conrad, et la misère qu'il leur avait fallu endurer à Eisenach. L'évêque vint à son tour confirmer le récit de sa nièce, et s'entretint en détail avec les chevaliers des moyens de réparer les torts faits à la veuve et aux orphelins de leur souverain. Une vive

italique sont complétés par le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Plut. XXVII, Cod. 1, nº 18. — Ces paroles se trouvent aussi presque textuellement dans la déposition des quatre demoiselles d'honneur et autres sources.

indignation se manifesta parmi les pèlerins lorsqu'ils eurent appris les injures de la jeune duchesse. Ils déclarèrent qu'ils la reconnaissaient toujours pour leur dame et maîtresse, et qu'ils la défendraient envers et contre tous. Ils avaient à leur tête le noble et fidèle sire de Varilla, le fils de celui qui, seize ans auparavant, avait été chercher, dans le palais des rois de Hongrie, la princesse qui était alors devant lui comme une veuve opprimée et trahie ; il se rappela sans doute le serment que son père avait prêté au roi André de veiller sur sa fille. Ses frères d'armes et lui engagèrent le prélat à leur confier cette noble et malheureuse famille, qu'ils ramèneraient en Thuringe en même temps que les dépouilles mortelles du duc Louis ; ils jurèrent qu'ils lui feraient rendre bonne et entière justice. Rassuré par leurs promesses et leur renommée de preux chevaliers, que leur récente croisade n'avait pu qu'accroître, l'évêque de Bamberg consentit sous cette condition à leur confier celle dont ils se constituaient les défenseurs ; il ne paraît pas qu'il les ait entretenus de son projet d'un second mariage pour elle. Après avoir célébré lui-même en l'honneur du défunt une messe pontificale à laquelle toute la ville voulut assister, et avoir généreusement défrayé toutes les dépenses de ses hôtes pendant leur séjour à Bamberg, il leur donna congé ainsi qu'à la duchesse et à ses enfants. Le triste cortége se remit en route, et se dirigea vers l'abbaye

de Reynhartsbrunn, où le pieux Louis avait voulu être enseveli[1].

Cependant le bruit de l'arrivée des restes du souverain bien-aimé s'était répandu en Thuringe, et avait profondément remué toute la contrée. Ce ne furent pas seulement la duchesse Sophie, mère de Louis, et ses frères Henri et Conrad, qui s'empressèrent d'aller à Reynhartsbrunn pour les recevoir : ce furent tous les comtes et seigneurs, toute la noblesse du pays : ce fut surtout le pauvre peuple, que ce prince avait tant chéri et si énergiquement protégé. Une immense multitude, composée de riches et de pauvres, de bourgeois et de paysans, d'hommes et de femmes, se rassembla à Reynhartsbrunn pour rendre les derniers devoirs à celui qu'ils avaient vu partir si peu de temps auparavant pour aller chercher, en l'honneur de Dieu, sous un ciel étranger, la mort qu'il avait trop tôt trouvée. D'autres motifs contribuaient à grossir cette foule : le désir bien naturel de revoir les croisés qui avaient échappé aux dangers de la route y conduisait tous ceux qui avaient parmi eux des parents ou des amis; enfin, l'intérêt qu'on ne refusait pas partout, comme à Eisenach, à la duchesse Élisabeth; les récits de ses malheurs et de son exil, qui avaient couru le pays ; le désir de savoir quel se-

[1] Ils partirent le matin, après avoir assisté à une messe de l'aurore Rothe, 1731.

rait le sort de cette femme si jeune et sans défense, y amenaient beaucoup d'âmes pieuses et compatissantes. Plusieurs évêques et abbés y étaient aussi venus pour honorer le noble champion de l'Église et du saint Sépulcre. Ces mêmes moines, dont il avait pris congé avec une si tendre affection et des pressentiments trop bien réalisés, avaient maintenant le triste devoir de lui rendre ces sacrés honneurs que l'Église réserve à ses enfants dociles. Ils allèrent au-devant de son corps, suivis par un nombreux clergé séculier et par tout le peuple, en chantant des psaumes et des cantiques que les larmes interrompaient souvent. Les obsèques furent célébrées dans l'église de l'abbaye, en présence des deux duchesses et des deux jeunes landgraves : devant les restes de Louis, une douleur commune et également sincère les réunit. Toute la magnificence des cérémonies ecclésiastiques fut déployée, et se prolongea pendant plusieurs jours. Les regrets et les pleurs du peuple y furent comme une pompe nouvelle, et la plus belle de toutes. De généreuses offrandes à l'église [1], d'abondantes aumônes distribuées aux pauvres, furent un dernier hommage rendu à celui qui avait tant aimé les pauvres et tant respecté l'Église. Ses ossements, renfermés dans une châsse, furent placés dans une tombe de pierre,

[1] Le landgrave Henri donna dix arpents de terre situés à Luthersborn aux religieux pour prix de ce service funèbre. Justi, *Vorzeit* de 1823, p. 286.

exhaussés de manière à rester exposés, par la suite, aux regards des fidèles. Ils furent l'objet de nombreux pèlerinages. L'amour du peuple et la reconnaissance des religieux lui valurent le surnom de Louis le *Saint*, sous lequel il est connu dans l'histoire, et que justifiaient un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu à son tombeau et par son invocation [1]. Il en résulta qu'il fut pendant près de trois siècles l'objet d'un culte populaire, qui n'a cependant jamais été confirmé par l'autorité ecclésiastique. Mais en 1525, les paysans, soulevés par les doctrines des réformateurs protestants, pillèrent l'abbaye de Reynhartsbrunn, violèrent tous les tombeaux, arrachèrent notamment les ossements du duc Louis de son cercueil, et se firent un jeu de se jeter ses restes sacrés à la tête les uns des autres. Aujourd'hui le voyageur catholique peut encore voir la pierre brisée de son sépulcre, adossée à une église qui n'est plus catholique. En contemplant ce dernier monument d'une si noble mémoire, on ne pourra refuser un souvenir d'émotion et d'admiration à celui qui, si l'Église ne l'a pas compté parmi les saints, a du moins été le digne époux d'une sainte.

[1] A la vie manuscrite de ce prince, par son chapelain Berthold, qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, on a joint une longue liste des miracles que la tradition lui attribuait, et dont les derniers sont du quinzième siècle. Il y a même des hymnes et des prières en son honneur. On en trouvera deux à la fin de notre Appendice, nº VIII.

CHAPITRE XXII

COMMENT LES CHEVALIERS DE THURINGE FIRENT REPENTIR LE DUC HENRI DE SA FÉLONIE ET RENDRE JUSTICE A LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Aperi os tuum muto, et causis omnium filiorum qui pertranseunt : aperi os tuum, decerne quod justum est, et judica inopem et pauperem.
Prov., XXXI, 8, 9.

Aussitôt la cérémonie des obsèques terminée, le sire de Varilla rappela aux chevaliers croisés qui entouraient la duchesse Élisabeth l'engagement qu'ils avaient pris envers l'évêque de Bamberg à l'égard de sa nièce. Ils se retirèrent à part pour en délibérer : « Il faut maintenant, » dit le sire Rodolphe, « tenir la foi que nous avons jurée à notre noble prince et à notre dame Élisabeth, qui a déjà enduré tant de misères ; autrement, je crains bien qu'elle ne nous vaille le feu

éternel de l'enfer. » Tous comprirent ce langage; car dans ce temps-là les plus braves guerriers n'avaient pas honte de se laisser guider par la pensée d'une autre vie dans l'accomplissement des devoirs de leur vie d'ici-bas. Ils résolurent donc d'une commune voix qu'ils adresseraient sur-le-champ de vigoureuses remontrances au landgrave Henri et à son frère, et chargèrent spécialement de cette difficile mission quatre chevaliers, dont les noms, dit l'historien, méritent d'être conservés avec une gloire immortelle. C'était d'abord le sire de Varilla, grand échanson, qui devait porter la parole au nom de tous, comme le plus éloquent et le plus attaché à la duchesse par ses antécédents; et, avec lui, Ludolphe de Berstetten, Hartwig de Herba et Gaulthier de Varilla, parent de Rodolphe[1]. Précédés par eux, tous les chevaliers se rendirent auprès des jeunes princes, qu'ils trouvèrent avec leur mère, et qu'ils entourèrent. Le sire de Varilla, se tournant vers le duc Henri, lui adressa les paroles suivantes, qui ont été soigneusement et à juste titre enregistrées dans les chroniques du pays[2] :

[1] M. Stædtler croit que ce Gaultier n'était autre que le père de Rodolphe, et celui-là même qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie. Il établit que ces deux chevaliers appartenaient à la famille Schenk de Vargel.

[2] Il est impossible de regarder ce discours comme une de ces compositions imaginaires dont les écrivains antiques, et, à leur instar, ceux de la Renaissance, ornaient leurs récits. Il se trouve presque

« Monseigneur, mes amis et vos vassaux qui sont ici présents, m'ont prié de vous parler en leur nom. Nous avons appris en Franconie, et ici, en Thuringe, des choses tellement blâmables sur votre compte, que nous en avons été consternés, et que nous avons dû rougir de ce que, dans notre pays et chez nos princes, il se soit trouvé tant d'impiété, tant d'infidélité, et un tel oubli de l'honneur. Eh! jeune prince, qu'avez-vous donc fait, et qui vous a donné de tels conseils? Quoi! vous avez chassé ignominieusement de vos châteaux et de vos villes, comme une femme perdue, l'épouse de votre frère, la pauvre veuve désolée, la fille d'un roi illustre, que vous auriez dû au contraire honorer et consoler! Au mépris de votre propre renommée, vous l'avez livrée à la misère, et laissée errer comme une mendiante. Pendant que votre frère va donner sa vie pour l'amour de Dieu, ses petits orphelins, que vous deviez défendre et nourrir avec l'affection et le dévouement d'un fidèle tuteur, sont cruellement repoussés loin de vous, et vous les

textuellement le même dans trois narrations tout à fait différentes entre elles : celle de Théodoric de Thuringe, celle de Rothe, dans la Chronique de Thuringe, p. 1733, et celle de la *Vita Rhythmica*. La version la plus étendue, et qui est aussi la plus remarquable, comme faisant partie d'une histoire générale du pays, et non pas seulement d'une biographie de la Sainte, est celle de Rothe. C'est celle-ci que nous avons littéralement reproduite, en la complétant par les deux autres. C'est celle aussi qu'a adoptée M. de Raumer dans son excellente *Histoire des Hohenstaufen*, t. III, p. 581, où il en proclame l'authenticité d'une manière victorieuse.

forcez de se séparer même de leur mère, pour ne pas mourir de faim avec elle! Est-ce là votre piété fraternelle? est-ce là ce que vous a appris votre frère, ce vertueux prince qui n'aurait pas voulu en agir ainsi avec le dernier de ses sujets? Non, un grossier paysan ne serait pas aussi félon envers un de ses pareils; et vous, prince vous l'avez été envers votre frère, pendant qu'il était allé mourir pour l'amour de Dieu! Comment nous fierons-nous désormais à votre fidélité et à votre honneur? Vous savez cependant que, comme chevalier, vous êtes tenu de protéger les veuves et les orphelins; et c'est vous-même qui outragez les orphelins et la veuve de votre frère! Je vous le dis tout bonnement, cela crie vengeance à Dieu. »

La duchesse Sophie, en entendant les reproches trop bien mérités qu'on adressait à son fils, fondi en pleurs. Le jeune duc, troublé et honteux, baissa la tête sans répondre. Le grand échanson reprit aussitôt: » Monseigneur, qu'aviez-vous à craindre d'une pauvre femme malade, abandonnée et désespérée, seule, sans amis et sans alliés dans ce pays? Que vous aurait fait cette sainte et vertueuse dame, quand même elle serait restée maîtresse de tous vos châteaux? Que va-t-on dire maintenant de nous dans les autres pays? Fi! quelle honte! je rougis d'y penser. Sachez que vous avez offensé Dieu, vous avez déshonoré tout le pays de Thuringe, vous avez terni

votre propre renommée et celle de votre noble maison; et je crains, en vérité, que la colère de Dieu ne s'appesantisse sur le pays, à moins que vous ne fassiez pénitence devant lui, que vous ne vous réconciliez avec cette pieuse dame, et que vous ne restituiez aux fils de votre frère tout ce que vous leur avez enlevé[1]. »

Tous les assistants s'étonnaient de l'extrême hardiesse des paroles du noble chevalier; mais Dieu sut s'en servir pour toucher un cœur depuis longtemps inaccessible aux inspirations de la justice et de la piété. Le jeune prince, qui était resté muet jusque-là, fondit en larmes et pleura longtemps sans répondre; puis il dit : « Je me repens sincèrement de ce que j'ai fait; je n'écouterai plus jamais ceux qui m'ont conseillé d'agir ainsi : rendez-moi votre confiance et votre amitié; je ferai volontiers tout ce que ma sœur Élisabeth exigera de moi; je vous donne plein pouvoir de disposer pour cela de ma vie et de mes biens. » Le sire de Varilla lui répondit : « C'est bien! c'est le seul moyen d'échapper à la colère de Dieu. » Cependant Henri ne put s'empêcher d'ajou-

[1] Nous avons donné au long cette harangue, afin de montrer quelle était la liberté de la noblesse chrétienne dans ces siècles que les historiographes de la monarchie absolue et de la démocratie ont appelés la *barbarie féodale*. Ils étaient certes bien en arrière de cette belle époque monarchique où le maréchal de Villeroy montrait à Louis XV enfant le peuple assemblé sous ses fenêtres, en lui disant : *Mon maître, tout cela est à vous.*

ter à voix basse : « Si ma sœur Élisabeth avait à elle toute la terre d'Allemagne, il ne lui en resterait rien; car elle la donnerait tout entière pour l'amour de Dieu. » Mais Varilla alla aussitôt, avec ses compagnons d'armes, raconter à la duchesse Élisabeth le résultat de ses remontrances, et lui annoncer que son beau-frère voulait se réconcilier avec elle et lui rendre justice à tout prix. Lorsqu'ils commencèrent à parler des conditions qu'il fallait imposer au duc Henri, elle s'écria : « Je ne veux ni de ses châteaux, ni de ses villes, ni de ses terres, ni de rien de ce qui peut m'embarrasser et me distraire; mais je serai très-reconnaissante envers mon beau-frère s'il veut bien me donner, sur ce qui m'est dû de ma dot, de quoi pourvoir aux dépenses que je veux faire pour le salut de mon bien-aimé qui est mort, et pour le mien [1]. » Les chevaliers allèrent alors chercher le duc Henri, et l'amenèrent auprès d'Elisabeth. Il vint, accompagné de sa mère et de son frère Conrad. En la voyant, il la supplia de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait, et lui dit qu'il en avait de grands remords, et qu'il lui en ferait bonne et fidèle compensation. Sophie et Conrad joignirent leurs

[1] Castra, civitates et oppida quibus implicari et distrahi oportet nolo. Verum pro his, quæ mihi jure debentur, respectu dotis, peto exhiberi de gratia fratris mei, quibus uti, habere et expendere ad votum libere mihi liceat pro salute dilecti mei defuncti, et propria. Theod., V. 9.

prières aux siennes. Pour toute réponse, Élisabeth se jeta dans les bras de son beau-frère, et se mit à pleurer. Les deux frères et la duchesse Sophie mêlèrent leurs larmes aux siennes, et les vaillants guerriers ne purent non plus retenir les leurs à la vue de ce spectacle touchant, et au souvenir du doux et gracieux prince qui avait été le lien commun de toute cette famille, et qu'ils avaient perdu sans retour.

Les droits de ses enfants furent également assurés, et notamment celui du jeune landgrave Hermann, son premier-né, héritier légitime des duchés de Thuringe et de Hesse, dont la régence devait rester de droit, pendant sa minorité, entre les mains de l'aîné de ses oncles, le landgrave Henri. Tous ces arrangements étant conclus, les chevaliers croisés se séparèrent pour retourner dans leurs châteaux; et Élisabeth, ainsi que ses enfants, se mit en route, accompagnée de la duchesse Sophie, sa belle-mère, et des jeunes ducs, pour rentrer à la Wartbourg, dont elle avait été si indignement chassée [1].

L'évêque de Bamberg et les croisés thuringiens n'avaient pas été les seuls à prendre en main la cause de la jeune et sainte veuve. Un des princes les plus courageux et les plus renommés de l'Allemagne méridionale, Conrad de Bussuang, abbé du célèbre

[1] On était à la fin de 1228 ou au commencement de 1229.

monastère de Saint-Gall, contribua de tous ses efforts à faire rétablir Élisabeth dans ses droits. Les annales de cet abbaye souveraine rapportent que le prince-abbé agit de la sorte, en vertu d'un pacte conclu entre elle et lui, et par lequel il lui avait promis d'être son avocat sur la terre, à la condition qu'elle serait son avocate auprès de Dieu.

CHAPITRE XXIII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH RENONÇA
A LA VIE DU SIÈCLE,
ET, S'ÉTANT RETIRÉE A MARBOURG,
Y PRIT L'HABIT DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS.

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ : ut videam voluptatem Domini... Quoniam abscondit me in tabernaculo suo..·
Ps. XXVI, 4, 5.

Pro Francisci chordula,
Mantello, tunicula,
Purpuram deposuit.
ANCIENNE PROSE DE S. ELISABETH.
Missel franciscain.

Le duc Henri fut fidèle à sa parole ; et, pendant tout le temps qu'Élisabeth resta près de lui, il chercha par une conduite pleine d'affection et d'égards, à lui faire oublier les injures qu'il lui avait auparavant infligées. Il lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang, et lui laissa pleine liberté pour tous ses exercices de piété et ses œuvres de cha-

rité. Elle les reprit avec son ancienne ardeur. C'est à cette époque qu'on rapporte la fondation de l'hospice de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha, dont elle s'était déjà occupée du vivant de son mari, et qu'elle accomplit lors de son retour dans ses États[1]. Comme autrefois, son amour pour les pauvres remplissait dans sa vie toute la place que n'occupaient pas déjà la prière et la contemplation. Affranchie par son veuvage de l'obligation de paraître dans les fêtes et les cérémonies publiques, elle évitait également toutes les occasions de se trouver dans les assemblées des seigneurs et dans les réjouissances de la cour, qu'elle savait être trop souvent le fruit de l'oppression et des durs labeurs des malheureux. Elle préférait au faste des puissants du siècle l'humiliation du pauvre peuple de Dieu, et cherchait à s'associer à lui autant que possible par une pauvreté volontaire. Le spectacle d'une vie pareille offrait aux âmes mondaines une leçon trop sévère pour ne pas rallumer bientôt l'animosité des courtisans et de ces indignes chevaliers qui avaient déjà rempli de tant d'amertume son enfance et les premiers temps de son veuvage. Pour se venger de son mépris pour les richesses et les plaisirs, qu'ils èstimaient au-dessus de tout, ils affectaient de la mépriser elle-même. Ils dédaignaient de lui rendre visite ou de lui parler ; et,

[1] Cet hospice était situé sur la place du *Briel*, à Gotha.

si par hasard ils la rencontraient, c'était pour eux une occasion de l'insulter, en l'appelant, à haute voix, *sotte* et *folle*. Elle souffrait avec tant de bonheur ces outrages, son visage peignait si bien le calme et l'heureuse résignation de son âme, qu'ils s'avisèrent de lui reprocher d'avoir oublié déjà la mort de son mari, et de se livrer à une joie inconvenante. Les malheureux ! dit un auteur du temps, ils ignoraient qu'elle possédait cette joie qui n'est pas donnée aux impies. La duchesse Sophie paraît elle-même s'être laissé entraîner par ces calomnies, et avoir manifesté à sa belle-fille sa surprise et son indignation ; mais Élisabeth ne s'en émut pas, car le Seigneur, qui seul était tout pour elle, lisait dans son cœur.

D'un autre côté, les âmes pieuses et vraiment sages dont elle était connue appréciaient et admiraient son humilité. Elle obtint en outre, à cette époque, l'encouragement le plus doux pour une âme chrétienne, la protection la plus puissante pour une femme méconnue. Du haut de ce Saint-Siége qui était alors le refuge assuré des faibles et des persécutés, une parole de père et d'ami vint la soutenir et l'honorer. Ce même cardinal Ugolin, que nous avons vu servir d'intermédiaire entre notre princesse et François d'Assise, devenu pape sous le nom de Grégoire IX, ayant appris ses malheurs et sa fidélité inébranlable dans les voies de Dieu, lui adressa plusieurs lettres, où il lui prodiguait toutes

les consolations apostoliques. Il l'exhortait, par l'exemple des saints et les promesses de la vie éternelle, à persévérer dans la continence et la patience ; il lui enjoignait de mettre toute sa confiance en lui, parce qu'il ne l'abandonnerait jamais tant qu'il vivrait ; qu'au contraire il la regarderait toujours comme sa fille, et prenait dès lors sa personne et ses biens sous sa protection spéciale [1]. Il lui accorda en même temps le privilége d'une église et d'un cimetière pour son hôpital de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha [2]. Enfin, ce père tendre et vigilant ordonna à maître Conrad de Marbourg, qui était toujours investi des pouvoirs apostoliques en Allemagne, et qui venait de rentrer alors en Thuringe, de se charger absolument, et plus spécialement encore qu'il ne l'avait fait, de la direction spirituelle de la duchesse Élisabeth, et en même temps de sa défense contre ceux qui tenteraient de la persécuter.

Soit que ces exhortations du père commun des fidèles eussent donné à son courage une exaltation nouvelle, soit qu'elle ne fît qu'obéir à l'influence merveilleuse de la grâce divine dans son cœur, elle

[1] Verum in tribulationibus suis post Deum consolatorem habuit dominum papam, Gregorium nonum, qui paterne ac benigne scriptis atque epistolis suis eam confortabat. Dict. IV Ancill., p. 2022. Se non deserturum eam, quoad viveret, sed ut filiam, cum omnibus quæ possideret, suæ defensioni vindicatam habiturum. Wadding, Ann. Minor., t. II, p. 288. Theod., l. c.

[2] La bulle se trouve dans Sagittarius. Hist. Gothan., p. 234.

conçut bientôt la pensée et le violent désir d'une vie plus parfaite et plus rapprochée de Dieu. Bien qu'elle se fût assurément détachée autant que possible des pompes et des jouissances de son rang, cela ne suffisait pas encore à son ardeur; son âme avait encore trop de points de contact avec le monde, et ce monde lui faisait mal. Après avoir longuement réfléchi sur tous les genres de vie qu'on pouvait mener pour se rendre agréable à Dieu, après avoir hésité entre les diverses règles monastiques qui existaient à cette époque, et la vie solitaire de recluse, le souvenir et l'exemple du glorieux séraphin d'Assise, dont elle était déjà fille comme pénitente du Tiers-Ordre, l'emporta dans son cœur; elle sentait le même courage, le même amour de Dieu et de la pauvreté que lui; et elle se décida à embrasser sa règle dans toute sa rigidité primitive, et à aller comme lui et ses fervents disciples, après avoir fait l'abandon de tous ses biens, mendier de porte en porte ce qu'il lui fallait pour vivre. Elle fit part de sa décision à maître Conrad, et lui demanda humblement son consentement. Mais ce prudent directeur repoussa cette pensée avec indignation, et lui fit une réprimande sévère, persuadé que son sexe et sa faiblesse lui interdisaient un tel genre de vie. Elle insista avec la plus grande vivacité, et en versant des larmes abondantes; et comme il résistait toujours, elle le quitta en s'écriant: « Eh bien, vous verrez; je ferai quel-

que chose que vous ne pourrez pas me défendre. »

Voyant donc qu'elle ne pouvait vaincre la résistance de Conrad pour le moment, elle eut recours à d'autres voies pour satisfaire l'ardeur du zèle qui la dévorait. Le régent Henri, quelque opinion qu'il pût nourrir en lui-même sur les habitudes et les idées de sa belle-sœur, ne lui en témoignait pas moins extérieurement le respect et l'affection qu'il lui avait promis devant les cendres de son frère, et lui rendait en toute occasion des honneurs auxquels l'humble princesse se dérobait de son mieux. Comptant sur ces bonnes dispositions et après avoir passé environ une année au sein de sa famille, Élisabeth supplia le duc Henri de lui assigner une résidence où elle pût être entièrement livrée à elle-même et à son Dieu, et où rien ne pût la distraire de ses œuvres de piété et de charité. Henri, après avoir pris l'avis de sa mère et de son frère, lui céda en toute propriété la ville de Marbourg, en Hesse, avec toutes ses dépendances et les divers revenus qui s'y rattachaient, à titre de douaire. Penétrée de reconnaissance, elle remercia tendrement son beau-frère et sa belle-mère, en leur disant qu'ils faisaient beaucoup plus pour elle qu'elle ne méritait, et que cela était plus que suffisant pour tous ses besoins. Mais le landgrave lui promit en outre qu'il lui enverrait cinq cents marcs d'argent pour ses frais de premier établissement. Maître Conrad ne paraît pas avoir approuvé cet arrangement,

puisqu'il écrivit au pape que c'était malgré lui que la duchesse l'avait suivi dans sa patrie[1]. Mais il ne s'y opposa pas absolument ; et elle profita de son prochain départ pour quitter la Thuringe et pour aller se fixer avec son père spirituel dans cette ville que son nom devait désormais entourer d'une si douce et si pure renommée.

A son arrivée à Marbourg, et après qu'elle y eut nommé, en se conformant aux avis de maître Conrad, les officiers et baillis qui devaient administrer en son nom, le peuple de la ville se montra si empressé de rendre honneur à sa jeune souveraine, que son humilité en fut grandement blessée, et qu'elle se retira aussitôt dans un petit village, à une lieue de la ville, appelé Wehrda, sur les bords charmants de la Lahn, rivière qui coule à Marbourg[2]. En y entrant, elle choisit au hasard une chaumière abandonnée et en ruine pour lui servir d'habitation, afin de n'être à charge à aucun des pauvres habitants du village ; car toute sa tendre sollicitude s'était déjà éveillée à l'égard de ses nouveaux sujets. Pour se mettre à l'abri,

[1] Me licet invitum secuta est Marburch. Ep. Conr. ad Pap. Toutefois les dépositions des quatre suivantes disent que ce fut d'après l'ordre de Conrad qu'elle se rendit à Marbourg.

[2] Ce village existe encore, et le souvenir de sainte Elisabeth est encore à présent conservé par ses habitants protestants. Ils montrent une maison bâtie sur le site de la chaumière qu'elle habita, et qui était en 1834 occupée par un paysan nommé Schutz, et entourée d'un jardin de roses. Ce village offre un des plus beaux points de vue de la délicieuse campagne des environs de Marbourg.

il lui fallut se blottir sous la voûte d'un escalier ou d'une cheminée, en bouchant avec des branches d'arbres garnies de leur feuillage les ouvertures par où le vent et le soleil venaient l'incommoder. Elle y préparait elle-même quelques chétifs aliments, comme elle pouvait, en rendant grâces à Dieu. Ce misérable réduit ne la protégeait ni contre la chaleur ni contre le froid ; la fumée surtout y incommodait gravement ses yeux. Mais elle souffrait avec joie toutes ces mortifications, en pensant à Dieu [1]. Pendant ce temps, elle se faisait construire à Marbourg, auprès du couvent des Frères Mineurs, une maisonnette de bois et de terre glaise, comme une cabane de pauvre, afin de montrer ainsi à tous les yeux que ce n'était point une riche princesse qui venait s'établir dans sa capitale, mais bien une simple et patiente veuve qui venait y servir le Seigneur en toute humilité. Dès que ce palais de l'abjection chrétienne fut achevé, elle alla s'y installer avec ses enfants et ses fidèles suivantes.

Cependant il lui fallait toujours une rupture encore plus éclatante et plus complète avec le monde, un lien plus intime et plus manifeste à la fois avec

[1] Sub gradu cujusdam caminatæ... Umbraculum ad solis objectum de frondosis lignis casæ appodiatis faciens... Cibos quales habere poterat, ibidem parabat cum sua familiola... In omnibus gratias agens... solis ardorem ventorumque turbinosum insultum fumique molestiam, oculis ejus gravissimam in arcto loco miserabiliter quidem sed tamen cum gaudio sustinuit. Dict. IV. Ancill. 2021.

Dieu. Comme son confesseur s'obstinait à lui refuser la permission d'embrasser la règle franciscaine dans toute son étendue, et de mendier son pain comme les religieuses de Sainte-Claire, elle voulut du moins se rapprocher autant que possible de cette vie qui lui semblait le type de la perfection évangélique. On a vu que, du vivant même de son mari, elle avait été agrégée au Tiers-Ordre de Saint-François. Elle résolut dès lors de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel ; et, bien que jusqu'alors cette branche de la famille franciscaine n'eût point été regardée comme formant un ordre régulier et à proprement dire monastique, elle voulut faire profession publique, comme les religieuses cloîtrées, et renouveler solennellement les vœux de chasteté, d'obéissance et d'absolue pauvreté qu'elle avait tant de fois faits dans son cœur [1]. Elle pouvait ainsi s'associer,

[1] Hélyot, Hist. des Ordres religieux, t. VII, c. xxxviii, p. 290. Élisabeth fut ainsi la première religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François qui fît des vœux solennels. Du reste, cet ordre ne prit que plus tard un caractère tout à fait monastique, par l'adoption générale des trois vœux et de la clôture. On est peu d'accord sur la date exacte de cette transformation : elle est discutée dans Hélyot, c. xxx du t. VII. Mais les religieuses du Tiers-Ordre ont toujours pris sainte Élisabeth pour leur patronne spéciale, et plusieurs de leurs congrégations ont porté son nom, notamment en France avant la Révolution, et encore aujourd'hui celles qui se consacrent au service des malades en Allemagne et en Bohême. Les religieuses hospitalières connues en France sous le nom de *Sœurs grises* étaient toutes du Tiers-Ordre de Saint-Francois. Hélyot, VII, 301. Il existe encore aujourd'hui à Lyon un monastère de filles de Sainte-Élisabeth, qui a traversé tous les orages

selon la mesure de ses forces, à cette abnégation totale des biens terrestres qui a mérité pendant tant de siècles à l'ordre séraphique l'éclatante protection de Dieu et la tendre admiration de l'univers chrétien. Maître Conrad approuva ce dessein, après lui avoir fait entendre que son vœu de pauvreté ne devait pas la priver, comme elle le voulait, de la libre disposition des biens qui provenaient de sa dot ou des terres que Henri lui avait cédées ; mais qu'au contraire elle devait les consacrer elle-même, graduellement, au soulagement des pauvres, ainsi qu'au payement de certaines dettes que son mari avait laissées [1].

Elle n'en devait pas moins y renoncer en esprit, ainsi qu'à tous les autres biens et à toutes les autres affections du monde, même les plus légitimes. Pour remporter ce triomphe non-seulement sur le monde, mais sur elle-même, la pieuse Élisabeth savait qu'il lui fallait plus que sa propre volonté, plus que l'exemple de son protecteur saint François, ou des autres âmes saintes qui avaient marché dans cette voie avant elle ; elle savait qu'il lui fallait avant tout la grâce d'en haut, et elle la demanda à Dieu, avec

du temps, et où de nombreuses et ferventes religieuses s'appliquent à mener la vie cachée et inconnue dont leur auguste patronne leur a donné le modèle.

[1] Cum possessionibus etiam renuntiare vellet, retraxit eam pius et prudens magister, volens ut de his, quæ ratione dotis habere poterat, et mariti solverentur debita, et egenis eleemosyna largiretur. Theod., VI, 1. — Wadding, II, p. 208. — *Vita Rhyt.*, § XXXII.

une ferveur inaccoutumée, pendant plusieurs jours avant sa prise d'habit. Elle racontait à son amie Ysentrude qu'elle suppliait sans cesse le Seigneur de lui accorder trois dons : d'abord le mépris complet de toutes les choses temporelles; puis le courage de dédaigner les injures et les calomnies des hommes : enfin, et surtout, la diminution de l'amour excessif qu'elle portait à ses enfants. Après avoir longtemps prié dans cette intention, elle vint un jour, resplendissant d'une joie qui n'était plus de cette terre, trouver ses compagnes et leur dit : « Le Seigneur a exaucé ma prière; voici que toutes les richesses et tous les biens du monde, que j'aimais jadis, ne sont plus que comme de la boue à mes yeux. Quant aux calomnies des hommes, aux mensonges des méchants, au mépris que j'inspire, je m'en sens toute fière et heureuse. Mes petits enfants bien-aimés, les enfants de mon sein, que j'aimais tant, que j'embrassais avec une si grande tendresse, eh bien, ces chers enfants eux-mêmes ne sont plus que des étrangers pour moi; j'en prends Dieu à témoin. C'est à lui que je les offre, que je les confie : qu'il en fasse sa sainte volonté en tout. Je n'aime plus rien, plus aucune créature; je n'aime plus que mon créateur[1]. »

Enflammée de cet héroïque amour, Élisabeth se

[1] Ipsos etiam uteri mei dilectissimos parvulos, quos tenerrimo amplexu affectabam, jam velut alienos intueor, Deo teste ; ipsi eos obtuli et commisi, ipse de eis ordinet, et impleat suæ beneplacitum volun-

crut assez bien disposée pour faire ses vœux et prendre l'habit consacré par ses glorieux modèles, saint François et sainte Claire. « Si je pouvais, » disait-elle, « trouver un habit plus pauvre que celui de Claire, je le prendrais, pour me consoler de ce que je ne puis entrer tout à fait dans son saint ordre; mais je n'en connais pas. » Elle choisit pour cette cérémonie la chapelle qu'elle avait donnée aux Frères Mineurs, et le jour du vendredi saint[1]. C'était le jour où Jésus, dépouillé de tout pour l'amour de nous, fut attaché nu sur la croix, et où les autels, nus et dépouillés comme lui, rappellent aux fidèles la mémoire du sacrifice suprême; c'était aussi le jour où Élisabeth voulait, à son tour, se dépouiller de tout et briser les derniers liens qui l'attachaient à la terre, afin de s'élancer plus légère, à la suite de l'Époux de son âme, dans le chemin de la pauvreté et de la charité. Ainsi donc en ce jour sacré elle vint, en présence de ses enfants, de ses amies et de plusieurs religieux franciscains, poser ses saintes mains sur la pierre nue de l'autel, et jurer de renoncer à sa propre volonté, à ses parents, à ses enfants, à ses alliés, à toutes les pompes et à toutes les joies de ce monde. Pendant que maître Conrad célébrait la messe, le frère Burckhard, gardien des Frères Mineurs de la province de Hesse, qui la regardait

tatis... Nullam creaturam, sed solum omnium diligo Creatorem. Ibid.

[1] Probablement de l'année 1230; selon d'autres, 1229.

comme sa fille et son amie spirituelle, lui coupa les cheveux, la revêtit de la tunique grise et la ceignit du cordon, qui était la marque distinctive de l'ordre de Saint-François. Elle conserva ce costume, allant en outre toujours nu-pieds jusqu'à sa mort[1]. A dater de ce moment, comme pour effacer toutes les marques de sa grandeur passée, elle fit substituer, sur le sceau dont elle se servait, la figure d'un Franciscain déchaussé aux armoiries de sa famille et de son époux.

Guta, sa demoiselle d'honneur, qui avait été sa fidèle et inséparable compagne depuis l'enfance, ne voulut point commencer maintenant à mener une vie différente de celle de sa chère maîtresse : elle prit en même temps l'habit du Tiers-Ordre, et renouvela solennellement le vœu de chasteté qu'elle avait fait quelques années auparavant, du vivant du duc Louis. Cette douce communauté de vie et d'intention assurait au moins à Élisabeth une consolation qu'elle se serait peut-être refusée, si elle en avait eu la conscience, et qui devait d'ailleurs ne lui être que trop tôt enlevée. Mais il lui fallut dès lors

[1] Cod. Heidelb., p. 23. Ce narrateur contemporain ajoute que le roi de Hongrie Étienne, neveu de sainte Élisabeth, étant venu visiter un couvent à Strigonie, et ayant vu dans l'église un tableau où la sainte était représentée sans corde autour des reins, et avec des souliers, ordonna sur-le-champ de la faire repeindre avec une corde et sans souliers. Nous verrons plus tard la grande influence que l'exemple d'Élisabeth exerça sur plusieurs princes et princesses de sa maison.

éloigner d'elle ses enfants, qu'elle se reprochait d'aimer avec tant de passion. Son fils Hermann, le premier-né, héritier des États de son père, et déjà âgé de six à sept ans, fut conduit au château de Creuzburg pour y rester sous bonne et sûre garde, jusqu'au moment où il pourrait prendre les rênes du gouvernement que son oncle tenait en attendant. Il est probable que le même lieu servit de résidence à sa fille aînée Sophie, déjà fiancée au jeune duc de Brabant. Sa seconde fille Sophie retourna à l'abbaye de Kitzingen, où elle devait prendre le voile, et où elle passa le reste de ses jours. La plus jeune de toutes, Gertrude, à peine âgée de deux ans, née depuis la mort de son père, fut envoyée au couvent des religieuses Prémontrées d'Altenberg, près de Wetzlar. Tout le monde s'étonna de ce que cette jeune princesse était placée dans une maison si pauvre et qui venait à peine d'être fondée, et l'on en fit de vifs reproches à Élisabeth; mais elle répondit que cela avait été convenu entre son mari et elle au moment de leurs adieux, et avant même la naissance de l'enfant : « C'est le ciel, » disait-elle, « qui nous a inspiré de choisir ce monastère; car il veut que ma fille contribue à l'avancement spirituel et temporel de cette sainte maison [1]. »

[1] Chronique manuscrite d'Altenberg, chez le prince de Solms à Braunfels, citée par Justi Vorzeit de 1823, p. 271. La prophétie de la sainte fut vérifiée ; car Gertrude, après avoir donné l'exemple de

Voilà donc son sacrifice accompli, son divorce avec la vie consommé, par un de ces efforts qui vont même au delà des prescriptions du devoir chrétien. Il ne lui reste plus rien à abdiquer, tout est mort pour elle dans le monde, et à vingt-deux ans elle peut dire, comme l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [1].

C'est aussi là que le monde, et les princes de ce monde, qui l'avaient toujours poursuivie de leur haine, l'attendaient pour redoubler leurs attaques et leurs outrages. Ce ne fut plus qu'une voix chez les grands et les sages de ce temps-là pour insulter à cette épouse du Christ, et pour proclamer hautement sa folie [2] ; et ils ne se trompaient pas, car elle avait compris et embrassé dans toute son étendue la folie de la Croix.

toutes les vertus monastiques dans sa jeunesse, fut élue abbesse à vingt et un ans, et gouverna pendant cinquante ans avec une sagesse qui porta cette maison à un haut degré de prospérité. Elle y mourut en 1297. — L'abbaye d'Altenberg, située sur une hauteur qui domine la rive septentrionale de la Lahn, à une lieue de l'ancienne ville impériale de Wetzlar, sécularisée lors de la grande confiscation de 1803, sert aujourd'hui de résidence au prince de Solms-Braunfels. Ses bâtiments très-vastes, avec une grande église, sont conservés en entier : ils doivent dater de la fin du dix-septième siècle. Un très-beau parc de haute futaie les entoure. La tombe de l'abbesse Gertrude existe encore dans l'église, et en fort bon état.

[1] Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus. Gal., II, 20.

[2] A magnatibus terræ contumelias, blasphemias et magnum contemptum sustinebat... Frequenter multorum detractionibus, odiis, pressuris, invidiis et calumniis subjacebat. Dict. IV Ancill., p. 2028.

Ce qui se disait alors à la cour de Thuringe aura sans doute été bien souvent répété par beaucoup de ceux qui ont connu son histoire, et qui, tout en goûtant quelques frais et poétiques détails de ses premières années, auront été rebutés à cette crise décisive de sa vie. Quoi! se sera-t-on dit, si jeune encore, ayant tant de devoirs à remplir, tant de bonheur légitime à goûter, aller choisir une existence si extraordinaire! s'imposer des douleurs si superflues! se dérober aux soins de ses enfants, à toutes les obligations de la vie! Et tant d'autres raisonnements futiles, dont est si riche cette sagesse profane, qui ne sait que calomnier tout ce qui est au-dessus de son égoïsme ou de sa faiblesse.

Chrétiens! telles ne seront pas nos pensées à la vue du triomphe de notre héroïne chrétienne. Parce que nous sommes trop faibles pour l'imiter et la suivre, nous ne serons pas assez aveugles pour ne pas l'admirer. Nous nous inclinerons avec un tendre respect devant ces secrets de l'amour divin, devant cette obéissance absolue aux solennelles paroles du Sauveur : *Celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même encore son âme, celui-là ne saurait être mon disciple.*

Que le monde l'insulte et la méprise, il ne faut pas s'en étonner; car, comme le Christ, elle a vaincu le monde. Dans cette guerre qu'il déclare dès le ber-

ceau à l'âme rachetée par le sang d'un Dieu, elle a noblement combattu. De sa jeune main elle a ramassé sans crainte le gant qu'il lui avait jeté. Elle a engagé la lutte, non pas retirée loin de lui et à l'abri de ses coups, mais vivant au milieu de ses attaques et de ses innombrables piéges. A un âge où les yeux de l'âme, à peine entr'ouverts, rendent excusables tant de fautes, elle a déjà confondu toutes ses fausses hontes, tous ses préjugés, tous ses mensonges. Elle a dénié ses droits sur elle, désobéi à ses lois, bravé ses calomnies, méprisé ses mépris. Elle l'a vaincu partout et toujours; vaincu dans l'éclat des richesses et la pompe des cours, comme dans l'amertume de la faim et de la misère ; vaincu dans les plus douces et les plus légitimes affections du cœur, comme dans ses plus dures épreuves, dans l'abandon, la solitude, la mort. Ni le lien conjugal, ni le sein maternel, ni la réputation, ce dernier bien terrestre, elle n'a rien épargné en elle. Et si maintenant elle se retire loin de son ennemi, c'est que, victorieuse, elle a fini son combat. Descendue tout enfant dans le champ de bataille, elle ne le quitte qu'après avoir terrassé et immolé son adversaire. Maintenant qu'elle a foulé aux pieds le serpent confondu, qu'il lui soit donc permis de déposer les armes et d'aller attendre, au sein des mystérieuses joies de la pauvreté et de l'obéissance, le jour du triomphe éternel !

CHAPITRE XXIV

DE LA GRANDE PAUVRETÉ OU VÉCUT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH ET COMMENT ELLE REDOUBLA D'HUMILITÉ ET DE MISÉRICORDE ENVERS TOUS LES HOMMES.

Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.
PROV., XXXI, 19, 20.

Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.
S. MATTH., V. 40.

Elegi abjectus esse.
PS. LXXXIII, 11.

Élisabeth, restée seule avec son Dieu[1], voulut que la pauvreté volontaire qu'elle s'était imposée fût aussi réelle et aussi complète que possible ; elle voulut que tout dans vie fût d'accord avec la hutte de

[1] Paupercula Elisabeth sola Deo soli derelicta. Theod., VI, 7.

bois et de terre qu'elle avait choisie pour demeure. Elle consacra donc tous les revenus, sans exception, dont maître Conrad l'avait forcée de garder la propriété nominale, au soulagement des pauvres et à des institutions charitables. N'ayant pu obtenir de son confesseur la permission de mendier son pain, elle résolut de gagner sa vie par le travail de ses mains. Pour cela elle ne pouvait que filer ; encore ne savait-elle pas filer le lin, mais seulement la laine. Elle se faisait envoyer, du monastère d'Altenberg, la laine qu'elle mettait en œuvre, et qu'elle renvoyait toute filée aux religieuses : celles-ci lui remboursaient en argent la valeur de son travail, et souvent sans une équité parfaite. Elle, au contraire, mettait un scrupule extrême à l'accomplissement de son travail. Un jour qu'elle avait reçu d'avance le payement d'une certaine quantité de laine qu'elle devait filer, maître Conrad lui fit dire de venir avec lui de Marbourg à Eisenach : voyant qu'elle ne pouvait achever entièrement sa tâche, elle renvoya au couvent le peu de laine qui lui restait à filer, avec un denier de Cologne, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir gagné plus qu'elle n'avait mérité. Elle travaillait du reste avec tant d'ardeur, que même lorsque son extrême faiblesse et ses fréquentes maladies l'obligeaient de rester au lit, elle ne cessait pas d'y filer. Ses compagnes lui arrachaient la quenouille des mains, afin qu'elle pût se ménager ; mais alors,

pour ne pas rester oisive, elle épluchait et préparait la laine pour la prochaine fois. Elle déduisait du faible produit de ses fatigues de quoi faire quelques humbles offrandes à l'église; et avec le reste elle pourvoyait à sa chétive nourriture. Rien de plus grossier, de plus insipide que ses aliments. Si on lui offrait quelque mets savoureux ou délicat, elle s'empressait de le porter aux pauvres de son hospice, sans en goûter jamais. Cependant elle ne méprisait pas les conseils de la prudence chrétienne à ce sujet et demandait à son médecin de lui indiquer exactement la limite possible de son abstinence, de peur qu'en l'exagérant elle ne s'attirât des infirmités illégitimes, qui la rendraient incapable de bien servir Dieu, et dont il lui demanderait un compte sévère : elle était d'ailleurs très-souvent malade. Elle ne mangeait le plus souvent que des légumes les plus ordinaires, cuits dans l'eau pure et sans sel. Elle les préparait elle-même tant bien que mal. Pendant qu'elle était ainsi livrée aux travaux de son petit ménage, elle ne cessait d'élever son âme et même ses yeux vers Dieu, dans la prière ou la méditation; et souvent, quand elle restait seule auprès du feu où cuisaient ses modestes aliments, ou quand elle s'en rapprochait pour se réchauffer, elle se laissait tellement absorber par la contemplation, que des étincelles ou des charbons tombaient sur ses pauvres vêtements et les brûlaient sans qu'elle s'en aperçût,

quoique ses compagnes, en rentrant, fussent suffoquées par l'odeur de l'étoffe brûlée.

Ses vêtements répondaient du reste à sa nourriture: elle portait une robe de gros drap non teint, dont les paysans et les pauvres seuls se servaient. Cette robe, toute déchirée, surtout aux manches, était rapiécée avec des morceaux de différentes couleurs, et serrée autour de sa taille par une grosse corde. Son manteau, de la même étoffe que sa robe, étant devenu trop court, elle le rallongea avec une pièce d'une autre couleur. Elle ramassait partout où elle en trouvait des morceaux de drap de toutes sortes de couleurs, avec lesquels elle raccommodait, de ses propres mains, les déchirures et les brûlures de ses habits, en travaillant de son mieux; mais elle ne savait pas bien coudre[1]. Elle ne craignait pas de sortir dans ce costume; ce qui enracinait d'autant plus l'opinion que les hommes profanes avaient conçue de sa folie, mais ce qui la faisait regarder par quelques âmes pieuses comme une seconde sainte Claire. Elle se dépouillait même sans cesse de ces grossiers vêtements pour les donner aux pauvres, et restait à peine couverte; ce qui l'obligeait, dans les grands

[1] Panniculos viles et abjectos cujusque coloris et undecunque collectos... Propriis manibus, ut poterat, jacturam incendii laris coquinæ restaurabat, veteresque scissuras... acu imperita... Ibid. — Confirmé par le témoignage de frère Gérard, provincial des Franciscains, qui allait souvent la voir, et qui déposa de tous ces faits. Wadding, 1229, nº 7.

froids de l'hiver, à demeurer près de son petit foyer; ou bien elle se cachait dans son lit entre deux matelas, sans toutefois s'en couvrir, et disait : « Me voici couchée comme dans mon cercueil. » Et cette nouvelle tribulation était pour elle une source de joie nouvelle.

Au milieu de toutes ces privations, elle ne perdait rien de l'aménité de son caractère, ni de l'affabilité de la bonté extrême et universelle qui l'avaient toujours distinguée. Depuis sa plus tendre enfance elle avait toujours préféré la société des pauvres et des humbles à toute autre; et maintenant, retirée dans sa pieuse solitude, elle témoignait, non-seulement aux demoiselles d'honneur qui avaient voulu s'y associer, mais encore aux servantes que maître Conrad lui avait assignées, une tendre et douce cordialité. Elle ne voulut jamais qu'aucune d'elles, de quelque basse extraction qu'elle pût être, lui donnât aucun titre d'honneur, ou l'appelât autrement que par son nom de baptême, *Élisabeth* tout court, et en la tutoyant, comme si elle eût été leur égale ou leur inférieure. Elle cherchait à les servir elle-même, plutôt qu'à en être servie. Cette fille de roi se plaisait à laver et à nettoyer, au lieu d'elles, la vaisselle et les ustensiles de son ménage. Afin de pouvoir se livrer en toute liberté à cette œuvre servile aux yeux des hommes, mais ennoblie aux yeux de Dieu par une humilité sublime, elle trouvait moyen d'éloigner ses servantes,

en les chargeant de quelque commission au dehors. Quand elles rentraient, elles trouvaient que leur maîtresse avait fait tout leur ouvrage. Après avoir préparé son repas avec elles, comme nous l'avons vu, elle les faisait manger à table à côté d'elle, et souvent dans sa propre assiette. L'une d'elles, nommée Irmengarde, qui a raconté tous ces détails aux juges ecclésiastiques, confondue par tant d'humilité de la part d'une princesse naguère si puissante, lui dit un jour : « Il est vrai, madame, que vous vous donnez de très-grands mérites par votre conduite envers nous; mais vous oubliez le danger que vous nous faites courir, celui de nous gonfler d'orgueil en nous faisant manger avec vous et nous asseoir à vos côtés. » A quoi la duchesse répondit : « Ah ! puisqu'il en est ainsi, il faut que tu viennes t'asseoir sur mes genoux. » Et aussitôt elle la prit entre ses bras et la fit asseoir comme elle l'avait dit.

Sa patience et sa charité étaient à toute épreuve : rien ne pouvait l'irriter, ni lui arracher une marque de mécontentement. Elle parlait souvent et longuement avec ses compagnes; la céleste douceur et la gaieté de son cœur débordaient dans ces entretiens intimes, qui n'en étaient pas moins profitables au salut de celles qui l'écoutaient. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on prononçât devant elle des paroles vaines et légères, ou bien empreintes de colère et d'impatience; elle les interrompait toujours : « Eh

bien, disait-elle, où est donc le Seigneur maintenant? » Et elle reprenait les coupables avec une autorité pleine de grâce et de douceur.

Au milieu de cette vie, en apparence si dure et si humiliante, mais si glorieuse devant Dieu et si féconde en ineffables jouissances pour celle qui s'était donnée à lui tout entière, Élisabeth ne pouvait oublier ce qui était à ses yeux, après le soin du salut de son âme, le premier et l'unique intérêt de sa vie terrestre, le soulagement de ses frères affligés et pauvres. Ayant tout brisé, tout sacrifié pour trouver plus sûrement Jésus dans le ciel, elle ne pouvait négliger ses membres souffrants et épars sur la terre. Il ne lui suffisait pas d'avoir abandonné aux pauvres la jouissance exclusive de son patrimoine, au point de ne s'être pas même réservé de quoi subvenir aux premières nécessités de sa propre vie, ce qui avait obligé son directeur à imposer un frein à sa prodigalité; il lui fallait encore, comme dans ses plus jeunes années, s'associer en tout aux maux des malheureux, panser elle-même les plaies de leur corps et de leur âme. A peine arrivée à Marbourg, son premier soin fut d'y faire construire un hôpital ; elle le consacra à la mémoire de saint François d'Assise, d'après l'injonction du pape Grégoire IX. Ce pontife, qui venait de canoniser l'homme séraphique, crut devoir, à l'occasion de la translation de son corps, envoyer à sa royale et intrépide imitatrice un présent encore

plus précieux que ce pauvre manteau qu'elle avait reçu naguère avec tant de reconnaissance : ce furent quelques gouttes du sang qui s'était échappé de son flanc, lorsqu'il reçut du ciel l'impression des divins stigmates. Élisabeth reçut ce don sacré avec le même esprit qui avait inspiré au pape de le lui accorder, comme un gage nouveau de son alliance et de son affection pour celui de tous les hommes qui avait su, jusqu'alors, suivre de plus près le Sauveur du monde. Elle ne crut pas pouvoir mieux honorer cette sainte relique qu'en la déposant dans l'asile des humaines misères auxquelles elle allait consacrer le reste de ses jours. Dès que cet hôpital fut achevé, elle y plaça le plus grand nombre possible de ses pauvres malades. Puis, chaque jour, accompagnée de ses deux fidèles amies et sœurs en religion, Guta et Ysentrude, elle y allait passer de longues heures à les panser, à les soigner, à leur administrer les remèdes prescrits, surtout à les consoler par les plus affectueuses exhortations, adaptées au genre de souffrance et à l'état spirituel de chaque malade. Ce n'était plus seulement à l'instinct charitable de son âme, au besoin impérieux de soulager les maux de ses frères, qu'elle paraissait obéir ; mais, comme si elle avait voulu chercher dans ces œuvres de miséricorde un dernier moyen d'immoler cette chair qu'elle avait déjà tant de fois vaincue, elle les transformait en mortifications et en austérités d'un genre nouveau et re-

doutable, et on ne peut savoir ce qui l'emportait le plus dans son cœur, ou de l'amour de son prochain, ou de la haine de ce corps de péché qui, seul, la séparait encore de son divin Sauveur. Elle n'était pas seulement la consolatrice des pauvres, elle devenait encore leur servante, et aucun service ne lui semblait trop rebutant, trop dur, trop vil ; car chacun d'eux était pour elle la vivante image de l'époux céleste de son âme. Ceux des malades qui étaient le plus faits pour inspirer le dégoût, qui éloignaient et révoltaient tout le monde, devenaient aussitôt l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse, et recevaient de ses royales mains les soins les plus rebutants. Elle les caressait avec une douce familiarité ; elle baisait leurs ulcères et leurs affreuses plaies. De mémoire d'homme, on n'avait vu remporter un si merveilleux triomphe sur toutes les répugnances des sens, ni unir à ce point l'ardeur et la persévérance dans la pratique du plus humble dévouement. Chacun restait stupéfait au spectacle d'une vie pareille, choisie de plein gré par une fille de roi, à peine âgée de vingt-deux ans, et dont l'histoire des saints elle-même n'offrait pas jusqu'alors d'exemple ; mais l'esprit d'en haut lui avait inspiré dans toute son énergie cette sainte violence à qui le ciel a été promis[1].

[1] Circa horridos et fœtidos et omnibus abominatos miseros inaudita a sæculis et stupenda ferebatur sancti Spiritus vehementia, et incredibili et miranda commanendi, contractandi, procurandique studiosissima diligentia... Nulla scriptura loquitur sanctorum quem-

De pareilles pratiques étaient loin de lui attirer une sympathie ou une approbation universelles, et il y avait même des personnes pieuses qui trouvaient qu'elle allait trop loin; mais elle savait trop bien se vaincre elle-même pour reculer devant l'opinion des hommes. Un jour, en allant à l'église, elle rencontra un pauvre mendiant qu'elle ramena chez elle, et dont elle voulut aussitôt laver les pieds et les mains. Cette fois, cependant, cette occupation lui inspira un tel dégoût, qu'elle en frissonna ; mais aussitôt, pour se dompter, elle se dit à elle-même : « Ah ! vilain sac, cela te dégoûte ; sache que c'est une boisson très-sainte. » Et, en disant ces mots, elle but l'eau dont elle venait de se servir, puis elle dit : « O mon Seigneur ! quand vous étiez sur votre sainte croix, vous avez bien bu le vinaigre et le fiel ; je ne suis pas digne d'une telle boisson ; aidez-moi à devenir meilleure. »

Les lépreux, qui étaient surtout un objet d'horreur pour la plupart des hommes, à cause de la contagion si facile de leur affreuse maladie, étaient par cette raison même ceux qu'elle chérissait et qu'elle soignait le plus. Elle les lavait et les baignait elle-même, découpait des rideaux et d'autres étoffes précieuses

quam tanta sedulitate tantaque familiaritate sordidissimorum infirmorum immunditias obsequiosis manibus contractasse, tamque indefesso corde omnibus misericordiæ operibus usque ad mortem insudasse. Theod., l. VII, c. v.

pour avoir de quoi les essuyer et les envelopper à la sortie du bain ; elle faisait elle-même leurs lits, les couchait et les couvrait de son mieux. « Oh ! que nous sommes heureuses, » disait-elle un jour à ses suivantes, « de pouvoir ainsi laver et vêtir Notre-Seigneur ! » A quoi l'une d'elles répondit : « Il se peut que vous, madame, vous vous trouviez bien avec ces gens ; mais je ne sais trop si cela convient autant à d'autres. » Cependant maître Conrad trouva que sa charité l'entraînait au delà des bornes de la prudence chrétienne, et lui interdit de toucher et de baiser les ulcères des lépreux et des autres malades, de peur qu'elle ne gagnât elle-même leur maladie ; mais cette précaution manqua son but, car le chagrin que lui firent éprouver cette défense et la contrainte imposée à la compassion impétueuse de son cœur fut tellement violent, qu'elle tomba gravement malade.

Ce n'était pas, du reste, aux seuls maux physiques de ses frères que cette ardente disciple du Christ bornait sa compassion et ses bienfaits : elle ne perdait jamais de vue la santé de leurs âmes et les remèdes spirituels. Elle mêlait aux tendres soins qu'elle leur rendait de pieuses et fréquentes exhortations ; elle veillait scrupuleusement à ce que les pauvres fissent baptiser leurs enfants le plus tôt possible, à ce que tous ses malades demandassent et reçussent les sacrements, non-seulement à leur dernière heure, mais dès leur entrée à l'hospice. Quoique son

exemple dût ajouter tant de force à ses paroles, elle trouvait souvent de la résistance dans ces âmes aigries par le malheur, ou attiédies par un long éloignement des secours offerts par l'Église. Elle savait alors unir l'énergie du zèle chrétien à sa douceur habituelle. Un jour, entre autres, un aveugle malade se présenta à l'hôpital, en demandant à y être reçu. Élisabeth se trouvait justement devant la porte avec maître Conrad; elle consentit avec joie à son admission, à condition qu'il commencerait par guérir sa maladie intérieure en s'approchant du tribunal de la pénitence. Mais l'aveugle, impatienté par son mal et par cette exhortation, se mit à jurer et à blasphémer, en traitant ces coutumes de superstitieuses. Élisabeth, indignée, le reprit avec tant de véhémence, qu'il en fut subitement touché de contrition, et que, s'étant agenouillé, il se confessa sur-le-champ à maître Conrad.

Elle était loin de renfermer sa charité dans l'enceinte de cet hôpital, qui était son séjour favori : elle allait avec ses suivantes visiter les huttes de tous les pauvres de Marbourg et des environs, et faisait porter en même temps de la viande, du pain, de la farine et d'autres objets, qu'elle distribuait elle-même aux malheureux. Elle pénétrait avec un touchant intérêt dans tous les détails de leurs tristes réduits, et examinait soigneusement leurs habits et leurs lits, afin de pouvoir subvenir à tout ce qui

leur manquait. Elle distribuait entre eux le produit de tous ses bijoux, de ses bagues, de ses voiles de soie, et de tous les ornements mondains qui lui étaient restés et qu'elle avait fait vendre secrètement. Là, aussi, elle se montrait empressée de leur rendre les services les plus intimes, de prévenir jusqu'à leurs moindres désirs. Un jour d'hiver, par une très-forte gelée, un pauvre malade eut la fantaisie d'avoir du poisson ; elle courut aussitôt à une fontaine voisine, en invoquant le secours de son pourvoyeur divin : « Seigneur Jésus-Christ, dit-elle, si vous le voulez bien, donnez-moi du poisson pour votre pauvre malade. » Ayant ensuite puisé de l'eau, elle y trouva un gros poisson qu'elle se hâta de rapporter à son patient.

Quand elle rencontrait dans ses courses bienfaisantes quelques pauvres dont la misère, la faiblesse ou les souffrances lui paraissaient dignes d'une compassion tout à fait spéciale, ou que leur dévotion rendait d'autant plus sacrés à ses yeux, elle les faisait venir non-seulement à son hôpital, mais à sa propre et chétive demeure, s'y consacrait entièrement à leur service, et les faisait manger à sa table. Conrad lui fit des remontrances à cet égard, mais elle lui répondit : « Oh! non, mon cher maître, laissez-les-moi : songez à mon ancienne vie passée dans l'orgueil du monde ; il faut guérir le mal par son contraire ; il me faut vivre maintenant avec les

humbles. Cette société me donne des grâces nombreuses. Laissez-moi donc en jouir. »

Elle prit entre autres chez elle un petit garçon, orphelin de père et de mère, paralytique de naissance, borgne, et, en outre, malade d'un flux de sang continuel. Ce pauvre être, abandonné et accablé de tant de misères, trouva en elle plus qu'une mère ; elle passait les nuits entières à le veiller et à lui rendre les services les plus rebutants, en le comblant de caresses et en le consolant par les plus tendres paroles. Il mourut, et elle le remplaça aussitôt par une jeune fille que la lèpre avait atteinte et défigurée de la manière la plus horrible, au point que dans l'hôpital personne n'osait l'approcher ni même la regarder de loin. Élisabeth, au contraire, dès qu'elle la vit, vint près d'elle avec une pieuse vénération, comme si c'était le Seigneur lui-même qui se fût montré à elle sous ce voile de douleurs, et on vit la princesse, s'agenouillant devant la lépreuse, dénouer ses souliers et se mettre en devoir de la déchausser malgré la résistance de l'enfant. Après quoi elle lava et pansa ses ulcères, lui donna tous les médicaments prescrits, lui coupa les ongles des pieds et des mains, et l'entoura de soins si affectueux et si bienfaisants, que bientôt l'état de cette infortunée s'améliora. Après l'avoir fait transporter chez elle, Élisabeth faisait elle-même son lit et passait à ses côtés de longues heures, pendant lesquelles elle

cherchait à la distraire en jouant avec elle, et à la consoler par des paroles pleines de tendresse. Cependant maître Conrad, ayant appris cette conduite de sa pénitente, éloigna d'elle la jeune lépreuse, de peur qu'elle ne fût atteinte de la contagion, et même lui imposa, pour cet excès de zèle, une pénitence tellement sévère qu'il crut devoir en témoigner plus tard son repentir au pape.

Mais Élisabeth, dont rien ne pouvait décourager l'infatigable ardeur, recueillit aussitôt après chez elle un jeune enfant atteint d'une maladie presque aussi révoltante que la lèpre, et qu'elle soignait et traitait avec une adresse et une expérience que la charité, cette science suprême, avait seule pu lui donner. Elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Toutefois les lépreux continuaient toujours à être l'objet de sa prédilection et en quelque sorte de son envie, puisque c'était, de toutes les misères humaines, celle qui pouvait le mieux détacher ses victimes de la vie. Frère Gérard, provincial des Franciscains d'Allemagne, qui était, après maître Conrad, le confident le plus intime de ses pieuses pensées, étant un jour venu lui rendre visite, elle se mit à parler longuement avec lui de la sainte pauvreté, et vers la fin de leur entretien, elle s'écria : « Ah ! mon père, ce que je voudrais avant tout et du fond de mon cœur, ce serait d'être traitée en tout comme une lépreuse ordinaire. Je voudrais qu'on fît pour moi comme on

fait pour ces pauvres gens, une petite hutte de paille et de foin, et que l'on y suspendit devant la porte un linge, pour avertir les passants, avec un tronc, afin qu'on pût y jeter quelque aumône [1]. » A ces mots, elle perdit connaissance et tomba dans une sorte d'extase, pendant laquelle le père provincial, qui la soulevait entre ses bras, lui entendit chanter des hymnes sacrées; après quoi elle revint à elle.

Qu'il nous soit permis, pour expliquer cette prodigieuse parole de notre Sainte, d'introduire ici, dans notre récit, quelques détails sur la manière dont la lèpre et les infortunés qui en étaient atteints furent envisagés pendant les siècles catholiques [2]. Dans ces temps de foi universelle, la religion pouvait lutter de front avec tous les maux de la société, dont elle était la souveraine absolue; et à cette triste misère suprême elle avait opposé tous les adoucissements que la foi et la piété savent enfanter dans les âmes chrétiennes. Ne pouvant anéantir les déplorables résultats matériels de ce mal, elle avait su au moins détruire la réprobation morale qui pouvait s'attacher

[1] C'était dans des huttes de cette sorte, comme on le verra plus loin, qu'on renfermait avec une certaine solennité religieuse les lépreux dont la guérison était reconnue impossible.

[2] Nous les devons, pour la plupart, à l'excellent ouvrage de M. Clément Brentano sur les *Sœurs de charité*, où l'on trouve une foule de renseignements précieux sur la charité catholique de toutes les époques.

à ses malheureuses victimes; elle les avait revêtues d'une sorte de consécration pieuse et les avait constituées comme les représentants et les pontifes de ce poids d'humaines douleurs que Jésus-Christ était venu soulever, et que tous les enfants de son Église ont pour premier devoir d'alléger chez leurs frères. La lèpre avait donc, à cette époque, quelque chose de sacré aux yeux de l'Église et des fidèles : c'était un don de Dieu [1], une distinction spéciale, une marque, pour ainsi dire, de l'attention divine. Les annales de Normandie racontent qu'un chevalier de très-illustre lignée, Raoul Fitz-Giroie, l'un des preux du temps de Guillaume le Conquérant, s'étant fait moine, demanda humblement à Dieu, comme une grâce particulière, d'être frappé d'une lèpre incurable, afin de racheter ainsi ses péchés, et qu'il fut exaucé. La main de Dieu, du Dieu toujours juste et miséricordieux, avait touché un chrétien, l'avait frappé d'une manière mystérieuse et inaccessible à la science humaine; dès lors il y avait quelque chose de vénérable dans son mal. La solitude, la réflexion, la retraite auprès de Dieu seul, devenaient une nécessité pour le lépreux; mais l'amour et les prières

[1] C'est l'expression dont on se sert dans les actes publics relatifs aux lépreux, jusqu'au milieu du seizième siècle. En 1541, maître Henri, organiste de Coblentz, pria le conseil de la ville d'accorder une place à l'hospice à son fils, *à qui Dieu tout-puissant a fait present de la lèpre.* » Somit dem Uszsotz von Gott dem almechtigen begabt. » Voyez d'autres exemples dans Brentano, p. 131, etc.

de ses frères le suivaient dans son isolement. L'Église avait su concilier la plus tendre sollicitude pour ces rejetons infortunés de son sein [1] avec les mesures exigées par le salut de tous, pour empêcher la contagion de s'étendre. Peut-être n'y a-t-il rien, dans sa liturgie, de plus touchant ni de plus solennel à la fois que le cérémonial, dit *separatio leprosorum,* avec lequel on procédait à la séquestration de celui que Dieu avait frappé, dans les lieux où il n'y avait pas d'hospice spécialement consacré aux lépreux. On célébrait en sa présence la messe des morts; puis, après avoir béni tous les ustensiles qui devaient lui servir dans sa solitude, et après que chaque assistant lui eût donné son aumône, le clergé, précédé de la croix et accompagné de tous les fidèles, le conduisait à une hutte isolée qu'on lui assignait pour demeure. Sur le toit de cette hutte le prêtre plaçait de la terre du cimetière, en disant : *Sis mortuus mundo, vivens iterum Deo!* « Meurs au monde, et renais à Dieu! » Le prêtre lui adressait ensuite un discours consolateur, où il lui faisait entrevoir les joies du paradis et sa communauté spirituelle avec l'Église, dont les prières lui étaient acquises dans sa solitude plus encore qu'auparavant. Puis il

[1] On trouve dans le cartulaire de l'abbaye de la Couture, au Mans, une bulle adressée directement par le pape Clément III, en 1189, à ses chers fils les lépreux de Sablé, *dilectis filiis leprosis de Sabolio,* où il leur accorde un cimetière à Solesmes, malgré l'opposition de l'abbé de la Couture, duquel dépendait le prieuré de Solesmes.

plantait une croix de bois devant la porte de la hutte, y suspendait un tronc pour recevoir l'aumône des passants; et tout le monde s'éloignait. A Pâques seulement, les lépreux pouvaient sortir de leurs tombeaux, comme le Christ lui-même, et entrer pendant quelques jours dans les villes et villages, pour participiter à la joie universelle de la chrétienté. Quand ils mouraient ainsi isolés, on célébrait leurs funérailles avec l'office des *Confesseurs non Pontifes*.

La pensée de l'Église avait été comprise par tous ses enfants. Les lépreux avaient reçu du peuple les noms les plus doux et les plus consolants; on les appelait les *malades de Dieu*, les *chers pauvres de Dieu*, les *bonnes gens*. On aimait à se rappeler que Jésus lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux : *Et nos putavimus eum quasi leprosum*; qu'il avait eu un lépreux pour hôte, lorsque sainte Marie-Madeleine vint lui oindre les pieds; qu'il avait choisi le lépreux Lazare pour symbole de l'âme élue; qu'il avait souvent pris lui-même cette forme pour apparaître à ses saints sur la terre [1]. En outre, c'était par suite des pèlerinages en terre sainte et des croisades que la lèpre s'était le plus répandue en Europe; et cette origine ajoutait à son caractère sacré. Un ordre de chevalerie, celui de Saint-Lazare, avait

[1] Voyez les belles légendes de saint Julien, de saint Léon IX, pape et surtout celle de Martyrius, racontée par saint Grégoire le Grand dans ses Homélies.

été fondé à Jérusalem pour se consacrer exclusivement au soin des lépreux, et avait un lépreux pour grand maître [1] ; et un ordre de femmes s'était voué au même but dans la même ville, à l'hospice Saint-Jean-l'Aumônier. Lorsque l'évêque Hugues de Lincoln, Franc-Comtois de naissance et chartreux de religion, disait la messe, il admettait les lépreux au baiser de paix ; et, comme son chancelier lui rappelait que saint Martin guérissait les lépreux en les embrassant, l'évêque répondit : « Oui, le baiser de Martin guérissait la chair des lépreux ; mais moi, c'est le baiser des lépreux qui guérit mon âme. » Parmi les rois et les grands de la terre, notre Élisabeth ne fut pas la seule à honorer le Christ dans ces successeurs de Lazare ; des princes illustres et puissants regardaient ce devoir comme une des prérogatives de leurs couronnes. Robert, roi de France, visitait sans cesse leurs hôpitaux. Saint Louis les traitait avec une amitié toute fraternelle, les visitait aux Quatre-Temps, et baisait leurs plaies [2].

[1] Cet ordre fut transféré en France par saint Louis, et réuni depuis à celui du Mont-Carmel, comme en Savoie à celui de Saint-Maurice.

[2] On se rappelle sa conversation avec Joinville, quand il demanda à celui-ci ce qu'il aimerait mieux, d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel. Joinville répondit qu'il aimerait mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. Quand ils furent tous deux seuls, le saint roi reprocha à son ami cette réponse en ces termes : » Vous deistes comme hastis musarz (comme un étourdi) ; car nulle si laide mezelerie (lèpre) n'est comme d'estre en pechié mortel, pource que

Henri III, roi d'Angleterre, faisait de même. La comtesse Sybille de Flandre, ayant accompagné son mari Théodoric à Jérusalem, en 1156, alla passer le temps que le comte employait à combattre les infidèles, dans l'hospice de Saint-Jean-l'Aumônier, pour y soigner les lépreux. Un jour qu'elle lavait les plaies de ces infortunés, elle sentit, comme notre Élisabeth, son cœur se soulever contre une si dégoûtante occupation; mais aussitôt pour se châtier, elle prit dans sa bouche de l'eau dont elle venait de se servir, et l'avala, en disant à son cœur : « Il faut que tu apprennes à servir Dieu dans ses pauvres; c'est là ton métier, dusses-tu en crever. » Quand son mari quitta la Palestine, elle lui demanda la permission d'y demeurer, pour consacrer le reste de ses jours au service des lépreux. Son frère, Baudoin III, roi de Jérusalem, joignit ses prières à celles de cette héroïne de la charité; le comte résista longtemps, et ne consentit à se séparer de Sybille qu'après avoir reçu du roi son beau-frère, pour récompense de son sacrifice, une relique inappréciable, une goutte du sang de Notre-Seigneur, recueillie par Joseph d'Arimathie, lors de la déposition de la croix. Il retourna donc

l'âme qui est en pechié mortel est semblable au dyable; pourquoy nulle si laide mezelerie ne peul estre... Ci vous prie, tant comme je puis, que vous métez votre cuer à ce. pour l'amour de Dieu et de moi, que vous amissiez mieux que tout meschief avenist au corps, de mezelerie et de toute maladie, que ce que le pechié mortel venist à l'âme de vous. » Joinville, éd. 1761, p. 6.

seul dans sà patrie, emportant avec lui ce trésor sacré, qu'il alla déposer dans sa ville de Bruges; et les pieux peuples de Flandre apprirent avec une grande vénération comment leur comte avait vendu sa femme au Christ et aux pauvres, et comment il leur rapportait, pour prix de ce marché, le sang de leur Dieu [1].

Mais ce sont surtout les saints du moyen âge qui ont témoigné aux lépreux un dévouement sublime. Sainte Catherine de Sienne eut les mains atteintes de la lèpre, en soignant une vieille lépreuse qu'elle voulut elle-même ensevelir et enterrer; mais après avoir ainsi persévéré jusqu'au bout dans son sacrifice, elle vit ses mains devenir blanches et pures comme celles d'un nouveau-né, et une douce lumière sortir des endroits qui avaient été le plus attaqués. Saint François d'Assise et sainte Claire, sa noble compagne; sainte Odile d'Alsace, sainte Judith de Pologne, saint Edmond de Cantorbéry, et plus tard saint François-Xavier et sainte Jeanne de Chantal, se plaisaient à rendre aux lépreux les plus humbles services. Souvent leurs prières obtenaient une guérison instantanée [2].

[1] On voit encore à Bruges, près de l'hôtel de ville, la belle chapelle dite du *Saint-Sang*, construite pour servir de sanctuaire à cette relique.

[2] Une tradition très ancienne et profondément symbolique, fondée d'ailleurs sur les saintes Écritures, faisait regarder la lèpre comme le symbole le plus complet du péché, et comme ne pouvant

C'est au sein de cette glorieuse compagnie qu'Élisabeth avait déjà pris place par les élans invincibles de son cœur vers le Dieu qu'elle voyait toujours dans la personne des pauvres; mais, en attendant qu'elle pût goûter avec eux les joies éternelles du ciel, rien ne suffisait sur la terre pour calmer l'ardeur de la compassion qui dévorait son cœur, ni pour guérir les langueurs de cette âme malade et déchirée par les souffrances de ses frères.

être, par conséquent, guérie que par le sang innocent, de même que le péché originel de l'homme n'avait pu être racheté que par le sang innocent de l'Homme-Dieu. Cette tradition se retrouve dans une foule de légendes et de poésies du moyen âge; c'est elle qui fait la base d'un des poëmes les plus célèbres de l'époque de sainte Élisabeth, le *Pauvre Henri*, par Hartmann von der Aue.

CHAPITRE XXV

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REFUSA DE RETOURNER DANS LE ROYAUME DE SON PÈRE, AFIN D'ENTRER PLUS SUREMENT DANS LE ROYAUME DES CIEUX.

Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.

Bréviaire romain, Commun des saintes femmes.

In nidulo meo moriar.

JOB, XXIX, 18.

Cependant le roi de Hongrie, le père riche et puissant de cette pauvre infirmière, avait reçu, par les pèlerins hongrois qui se rendaient à Aix-la-Chapelle et à d'autres sanctuaires sur le Rhin, la nouvelle de l'état de pauvreté et d'abandon où sa fille se trouvait réduite. Ils lui racontèrent combien ils avaient été choqués d'apprendre que leur princesse vivait sans

honneur, sans cour, et dans un denûment complet. Le roi fut consterné et ému jusqu'aux larmes par leur récit; il se plaignit à son conseil de l'injure qu'on faisait à sa fille, et résolut d'envoyer un ambassadeur pour la ramener auprès de lui. Il confia cette mission au comte Banfi [1]. Ce seigneur se rendit en Thuringe avec une suite très-nombreuse, et s'en vint d'abord à la Wartbourg. Il y trouva le landgrave Henri, à qui il demanda compte de la position extraordinaire de la duchesse. Le jeune prince lui répondit : « Ma sœur est devenue tout à fait folle, tout le monde le sait ; vous le verrez vous-même. » Il lui raconta ensuite comment elle s'était retirée à Marbourg, et toutes les extravagances qu'elle y faisait, ne vivant qu'avec des mendiants et des lépreux, et autres détails de cette sorte. Il démontra à l'ambassadeur que la pauvreté d'Élisabeth était tout à fait volontaire, et que, pour sa part, il lui avait garanti la possession de tout ce qu'elle pouvait désirer. Le comte, profondément étonné, se mit en route pour Marbourg. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda à l'aubergiste chez qui il était descendu ce qu'il fallait penser de la dame qu'on nommait Élisabeth, et qui était venue de Hongrie dans ce pays; pourquoi elle vivait dans la misère ; pourquoi elle avait quitté les

[1] Les auteurs contemporains nomment ce comte *Pamias* ou *Panias*, mais nous avons cru devoir adopter la correction proposée par M. le comte Mailath, savant hongrois de nos jours.

princes de la famille de son mari ; s'il y avait pour cela quelque raison qui ne fût pas à son honneur. « C'est une dame très-pieuse, » lui répondit l'hôte, « et pleine de vertus : elle est aussi riche qu'on peut désirer l'être, car cette ville et tout son canton, qui n'est pas petit, lui appartiennent en toute propriété ; et, si elle l'avait voulu, elle aurait trouvé bien des princes pour l'épouser, Mais, par sa grande humilité, elle veut vivre ainsi misérablement ; elle ne veut habiter aucune des maisons de la ville, pour demeurer auprès de l'hôpital qu'elle a bâti, car elle méprise tous les biens du monde. Dieu nous a fait une grande grâce en nous envoyant une si pieuse dame ; tous ceux qui ont affaire à elle en profitent pour leur salut. Elle ne se repose jamais dans ses œuvres de charité ; elle est très-chaste, très-douce, très-miséricordieuse, mais surtout plus humble que qui que ce soit. » Le comte se fit aussitôt conduire auprès d'elle par l'aubergiste. Celui-ci entra d'abord, et lui dit : « Madame, voilà vos amis qui sont venus vous chercher, à ce que je crois, et qui veulent vous parler. » L'ambassadeur étant entré dans la hutte, et voyant la fille de son roi occupée à filer et tenant sa quenouille à la main, fut tellement saisi de ce spectacle, qu'il fit le signe de la croix et fondit en larmes. Puis il s'écria : « A-t-on jamais vu la fille d'un roi filer de la laine ? » S'étant ensuite assis à côté d'elle, il lui dit comment le roi son père l'avait en-

voyé pour la chercher et la ramener dans le pays où elle avait vu le jour; il lui promit qu'elle y serait traitée avec tout l'honneur qui lui était dû, et que le roi la regardait toujours comme sa très-chère fille. Mais elle repoussa toutes ses prières : « Pour qui me prenez-vous? » lui dit-elle; « je ne suis qu'une pauvre pécheresse qui n'ai jamais obéi à la loi de mon Dieu comme je le devais. — Qui vous a réduite à cet état de misère? » lui demanda le comte. — « Personne, » répondit-elle, « si ce n'est le Fils infiniment riche de mon Père céleste, qui m'a appris, par son exemple, à mépriser la richesse, et à chérir la pauvreté par-dessus tous les royaumes de ce monde. » Et alors elle lui raconta toute sa vie depuis son veuvage, et ses intentions, pour le reste de sa vie, et l'assura qu'elle n'avait à se plaindre de personne, qu'elle ne manquait de rien, et qu'elle était parfaitement heureuse. Cependant le comte insistait toujours: « Venez, » lui dit-il, noble reine, venez avec moi, auprès de votre cher père, venez posséder son royaume et votre héritage. — J'espère bien, » répliqua-t-elle, « que je possède déjà l'héritage de mon père, c'est-à-dire la miséricorde éternelle de notre cher Seigneur Jésus-Christ. » Enfin l'ambassadeur la supplia de ne pas faire à son père l'injure de mener une vie aussi méprisable, de ne pas l'affliger par une conduite aussi indigne de sa naissance. « Dites à mon seigneur père, » lui répon-

dit Élisabeth, « que je me trouve plus heureuse dans cette vie méprisable qu'il ne peut l'être dans sa pompe royale ; et que, bien loin de s'affliger à cause de moi, il doit plutôt se réjouir de ce qu'il a un enfant au service du grand Roi des cieux et de la terre. Je ne lui demande qu'une chose au monde : c'est de prier et de faire prier Dieu pour moi; et moi, je prierai pour lui tant que je vivrai. »

Le comte, voyant tous ses efforts inutiles, la quitta avec une profonde douleur. Et la fille des rois de Hongrie reprit sa quenouille, heureuse de pouvoir réaliser d'avance les sublimes paroles que l'Église consacre au culte de celles qui, comme elle, ont renoncé à tout pour Jésus : *J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle, pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ; c'est lui que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru et que j'ai préféré*[1].

[1] *Bréviaire romain*, répons de l'office des saintes femmes.

CHAPITRE XXVI

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH DISTRIBUA TOUTE SA DOT AUX PAUVRES.

Si dederit homo omnem substantiam domus ejus pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.

CANT., VIII, 7.

Calore charitatis
Calefacti pauperes
Juxta prunas nuditatis
Lætantur immemores.

Antienne de sainte Elisabeth, dans le Bréviaire anc. des Dominicains.

Quelque persuadé que pût être le landgrave Henri de la folie de sa belle-sœur, il n'en crut pas moins devoir tenir les promesses qu'il lui avait faites : la crainte du pape, qui s'était constitué le protecteur d'Élisabeth, et l'influence de Conrad de Marbourg, qui était aussi grande sur lui qu'elle l'avait été sur son frère Louis, purent bien contribuer à cette fidélité. Il lui envoya donc les cinq cents marcs d'argent

qu'il lui avait promis lors de son départ pour la Wartbourg, pour servir à ses frais d'établissement dans sa nouvelle résidence. Cet accroissement de richesses ne parut à la charitable princesse qu'une occasion favorable pour réaliser un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps, celui de se décharger définitivement du poids de tous ses biens, dont elle avait dû conserver la propriété, tout en se privant d'en jouir. Elle réalisa tous les biens dotaux que son beau-frère avait été obligé de lui restituer lors du retour des chevaliers croisés, et qui produisirent la somme, très-considérable alors, de deux mille marcs. Elle cherchait, dit un de ses pieux historiens, à donner à ces richesses une mobilité conforme à la courte durée de la vie mortelle, et qui pût d'autant plus sûrement la conduire à l'immobile bonheur de la vie éternelle [1]. Elle fit de même vendre tous les bijoux et tous les ornements qui lui restaient de ceux que ses parents avaient envoyés avec elle de Hongrie, entre autres des vases d'or et d'argent, des étoffes brodées d'or et divers objets garnis de pierreries du plus haut prix [2]. Tout l'argent qui provenait de cette vente ainsi

[1] Omnia quæ habuit vendidit, pro rebus suæ dotis immobilibus res petens et acceptans mobiles, mobilem per mortem se cognoscens, de mobilibus sibi satagens æterna et immobilia promovere. Theod., l. c.

[2] Si qua ei residua fuerant ornamenta quæ in sua traductione de domo patris sui regis Hungariæ attulerat, aurea et argentea vasa plurima, sericos pannos auro intextos, pretiosos et multos, et corpo-

que de celle de ses domaines fut entièrement distribué par elle aux pauvres en diverses fois, mais avec une profusion qui lui valut les injures d'un grand nombre de ceux qui n'avaient pas besoin de ses secours; on la traitait hautement de prodigue, de dissipatrice, et surtout de folle. Mais elle n'était nullement émue de ces discours, et trouvait que c'était acheter à bon compte le salut éternel de son âme que de lui sacrifier ces périssables richesses[1]. Quand elle eut reçu les cinq cents marcs que le duc Henri lui envoyait, elle résolut de les distribuer aussitôt aux pauvres en une seule fois et le même jour. Pour donner à sa charité une extension proportionnée à la grandeur de la somme dont elle voulait disposer, elle fit publier dans tous les lieux à vingt-cinq lieues à l'entour de Marbourg que tous les pauvres eussent à se réunir au jour fixé dans une plaine près de Wehrda, ce village où elle avait elle-même passé les premiers temps de sa pauvreté volontaire. Au jour indiqué on vit paraître plusieurs milliers de mendiants, d'aveugles, d'estropiés, d'infirmes et de pauvres des deux sexes[2], et, en outre, une foule nom-

ris ornatum ex auro copioso et gemmis nobilissimis regaliter fabrefactum. Dict. IV Anc. 2022.

[1] Divitiis in omnibus eleemosynarum opibus expensis emit regnum æternæ salutis. Thes. nov. de Sanctis, serm. 155.

[2] Pauperum, debilium, cæcorum et aliorum egentium infiniter utriusque sexus undique multitudo... Theod., VII, 2. Il y en eut douze mille, selon le Mss. des Bollandistes.

breuse avide d'assister à un spectacle si merveilleux. Pour maintenir l'ordre au milieu de cette multitude, ainsi que pour établir une stricte justice dans la distribution des secours parmi les indigents, trop souvent impatients et désordonnés, la duchesse avait disposé un nombre suffisant d'officiers et de serviteurs robustes, avec ordre de faire rester chacun à la place qu'il occupait, de peur que quelques-uns ne trouvassent moyen, au préjudice de leurs compagnons, de recevoir deux fois l'aumône destinée à chaque pauvre. Elle ordonna que tous ceux qui transgresseraient cette défense auraient les cheveux coupés sur-le-champ. Une jeune fille, nommée Hildegonde, remarquable par l'extrême beauté de sa chevelure, ayant été saisie comme elle s'éloignait du lieu où elle s'était d'abord placée, pour aller soigner sa sœur malade, on lui coupa les beaux cheveux qu'elle portait flottants sur ses épaules, selon l'usage des filles de Marbourg[1]. En se voyant ainsi traitée, la jeune fille se mit à pleurer et à se lamenter à haute voix, en protestant de son innocence. On la mena à la duchesse, qui, après l'avoir félicitée de ce que la perte de sa chevelure l'empêcherait de prendre part désormais aux danses et aux réjouissances profanes, lui demanda, avec l'instinct profond des âmes saintes, si elle n'avait

[1] Cet usage s'est conservé jusqu'au dix-septième siècle. P. Kochem, p. 827.

jamais conçu le projet de mener une vie meilleure. « Il y a longtemps, » répondit Hildegonde, « que je me serais consacrée au Seigneur en prenant l'habit religieux, s'il ne m'avait pas trop coûté de sacrifier la beauté de mes cheveux[1]. » A ces mots, Élisabeth, pleine de joie, s'écria : « Alors, je suis plus heureuse de ce qu'on te les a coupés que je ne le serais si mon fils était élu empereur des Romains[2]. »

Elle prit ensuite chez elle cette pauvre jeune fille qui, obéissant à l'avertissement qu'elle avait involontairement reçu en ce jour, se consacra au service de Dieu et des pauvres dans l'hospice de la duchesse.

Cependant la distribution des aumônes annoncées se faisait avec une grande régularité à toute cette multitude, par l'entremise de personnes sûres et fidèles qu'Élisabeth avait préposées à cet office. Elle-même présidait à cette répartition, passait de rang en rang et servait tous ces pauvres, les reins ceints d'un linge, comme Jésus-Christ avait servi ses disciples. Elle errait au milieu de ce vaste assemblage d'hommes, toute glorieuse et heureuse de ce bonheur dont

[1] Dudum Domino in habitu religionis famulatum exhibuissem, si non me tantum cæsariei meæ claritas pulcherrima delectasset. Elle aurait péri, ajoute l'historien, comme Absalon, à cause de sa chevelure.

[2] Plus igitur gaudeo de tuorum præcisione capillorum quam de filii mei gavisura forem in Romanum imperatorem provectione. Theod. Selon le Passional, elle aurait dit : « Plus que si mon fils était pape, et ma fille impératrice. »

elle était la cause, le visage serein et tranquille, la joie dans le cœur, et sur les lèvres des paroles douces et affectueuses, adressées surtout aux indigents étrangers qu'elle voyait pour la première fois; mêlant une douce gaieté à sa compassion, une simplicité céleste à sa générosité sans bornes; trouvant à chaque pas qu'elle faisait de nouvelles consolations pour de nouvelles misères. Cette fille de roi se voyait enfin au milieu de la seule cour qui pût lui plaire: vraiment reine en ce jour par sa miséricorde, elle était là au milieu de son armée de pauvres comme une puissante souveraine sur son trône[1]; et, malgré le misérable costume qu'elle avait adopté, aux yeux éblouis de ceux dont elle soulageait la souffrance elle parut resplendissante comme le soleil, et couverte de vêtements blancs comme la neige.

Les cinq cents marcs étant épuisés à l'approche de la nuit, et la lune s'étant levée avec éclat, les pauvres valides se remirent en marche pour retourner dans leurs différents foyers; mais un grand nombre de ceux qui étaient faibles ou malades ne purent repartir aussitôt, et se disposèrent à passer la nuit dans divers recoins de l'hôpital et des bâtiments voisins. Élisabeth les aperçut en rentrant, et, toujours

[1] Stabat medio regina gloriosa et inclyta, vultu placido, corde jucundo, miserans in hilaritate, tribuens in simplicitate. Ibat succincta inter miseros consolatrix miserorum. Gaudebat in exercitu pauperum filia principis. Gratulabatur in advenis et pupillis... Theod.

dominée par son inépuisable compassion, elle dit aussitôt à ses suivantes : « Ah! voilà que les plus faibles sont restés : donnons-leur encore quelque chose. » Sur cela elle fit donner à chacun d'eux six deniers de Cologne, et ne voulut pas que les petits enfants qui se trouvaient parmi eux reçussent moins que les autres. Puis elle fit apporter du pain en grande quantité, et le distribua entre eux. Enfin, elle dit : « Je veux donner à ces pauvres gens une fête complète; qu'on leur fasse donc du feu. » D'après ses ordres, on alluma de grands feux partout où ils étaient couchés, et on vint leur laver les pieds et les parfumer. Les pauvres, se voyant si bien traités, commencèrent à se réjouir hautement, et se mirent à chanter. Élisabeth, ayant entendu leurs chants de chez elle, fut émue jusqu'au fond de son cœur simple et tendre, et s'écria, toute joyeuse : « Je vous l'avais bien dit : il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. » Et aussitôt elle sortit pour aller prendre part à leur joie.

Vous l'avez donc étudié et connu, âme tendre et sainte, ce secret plein de charmes, le secret du bonheur d'autrui : si sévère et si impitoyable pour vous-même, vous avez été initiée à toute la plénitude de ce doux mystère. Ce bonheur terrestre, que vous aviez si complétement renié et exclu de votre propre vie, vous saviez le rechercher et le conquérir, avec une généreuse persévérance pour vos pauvres frères.

Ah! combien nous sommes heureux de penser que dans le ciel, où vous recueillez maintenant le prix éternel d'une si fervente charité, vous êtes encore fidèle à cette pieuse sollicitude qui remplissait votre cœur sur la terre! et qu'il nous est doux de savoir que les pauvres âmes qui vous implorent, dans leur tristesse et leur indigence d'ici-bas, ne seront pas délaissées par cette inépuisable pitié, qui n'aura certes fait que redoubler d'énergie et d'ardeur en participant à votre bienheureuse immortalité!

CHAPITRE XXVII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APPRENAIT DE MAÎTRE CONRAD A BRISER EN TOUT SA VOLONTÉ.

Melior est obedientia quam victimæ.
I Reg., xv, 22.

Malheur à ceux qui dédaignent de s'abaisser avec les petits, parce que la porte du ciel est basse, et qu'ils n'y pourront passer!
Imitation, l. III, ch. LVIII.

On pourrait croire qu'il ne manquait rien à notre Élisabeth pour être arrivée au but qu'elle s'était si courageusement imposé, à l'amour exclusif de Dieu et de ses frères en Dieu, au mépris absolu du monde et de ses biens. Et néanmoins, dans ce merveilleux chemin de la perfection chrétienne, elle avait encore de redoutables obstacles à surmonter, de nombreuses victoires, et les plus difficiles de toutes, à remporter. Il ne lui suffisait pas d'avoir vaincu le

monde et tout ce qui en elle pouvait y tenir : il lui fallait encore se vaincre elle-même dans l'asile le plus inexpugnable de la faiblesse humaine, dans sa volonté. Il fallait que cette volonté, quelque pure, quelque avide du ciel, quelque détachée qu'elle pût être des choses terrestres, ne s'élevât plus en rien par ses propres forces, mais qu'elle ployât sous chaque souffle de la volonté divine, comme un épi chargé de ses grains, jusqu'au moment où le Moissonneur céleste la récolterait pour l'éternité.

Celui que le père commun des fidèles avait spécialement chargé de la conduite de cette âme précieuse, maître Conrad de Marbourg, qui savait apprécier tout ce dont elle était capable pour l'amour de Dieu, résolut de la conduire vers ce but suprême de la perfection évangélique par une voie qui certes répugnerait aux habitudes et aux idées de la plupart des chrétiens de nos jours, mais qui n'excitait ni murmures, ni même surprise à cette époque de naïve simplicité, d'abandon absolu, au moins dans l'intention, à tout ce qui pouvait ramener et enchaîner l'âme à Dieu. Ce n'est pas d'ailleurs que nous prétendions justifier tout ce que nous allons raconter sur la conduite de Conrad envers son illustre pénitente : l'ardeur impétueuse de son zèle, dont il finit par être victime[1], a pu l'entraîner souvent au delà

[1] Il fut tué, en 1233, par des chevaliers qu'il avait injustement punis comme hérétiques. Le pape Grégoire IX ne donna l'absolution

des bornes de la modération chrétienne ; mais, outre que cette conduite est autorisée par de nombreux exemples à toutes les époques de la piété chrétienne, par les règles de plusieurs ordres d'une sainteté renommée, nous préférons, plutôt que de juger témérairement un homme pareil, simplement enregistrer la soumission toujours si entière de cette noble princesse, ambitieuse de courber en tout sa tête sous le joug de l'amour divin, et de suivre les traces de celui qui s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort.

Maître Conrad, ayant donc résolu de dompter et d'anéantir dans l'âme d'Élisabeth le seul principe de complaisance humaine qu'il pût y découvrir encore, commença par attaquer sa volonté dans ce qu'elle avait à la fois de plus légitime et de plus enraciné, dans l'exercice des œuvres de miséricorde. Il mit un frein, bien cruel pour le cœur de la duchesse, à cette générosité dont nous venons de rapporter de si éclatantes preuves, en lui interdisant de donner à aucun pauvre plus d'un seul denier. Avant de se résigner à une restriction si dure, Élisabeth essaya de s'y dérober par plusieurs voies détournées, sans y désobéir positivement. Elle fit d'abord frapper des deniers, non plus de cuivre, mais d'argent, qui valaient cha-

à ses meurtriers que sous condition d'une très-sévère pénitence. Trithemius assure qu'il était regardé en Allemagne comme un persécuteur et un ennemi public. Chron. Mirsang. ad an. 1233.

cun un schelling du pays[1]; elle les distribuait en guise de deniers ordinaires. Ensuite, comme les pauvres, habitués à ses largesses excessives, se plaignaient de la parcimonie de ses dons, elle leur disait : « Il m'est défendu de vous donner plus d'un denier à la fois, mais il ne me l'est pas de vous en redonner un chaque fois que vous reviendrez. » Les mendiants ne faisaient pas faute de profiter de ce conseil ; et, après avoir reçu une première aumône, ils allaient faire une ou deux fois le tour de l'hôpital, et venaient ensuite redemander un second denier, que la duchesse leur donnait toujours ; ils recommençaient à l'infini ce manége. Au lieu d'être touché de ces ruses d'une âme dévorée par la charité, Conrad, les ayant découvertes, s'emporta plusieurs fois contre elle jusqu'à lui donner des soufflets ; mais elle souffrit cet outrage avec joie, car il y avait longtemps qu'elle désirait ardemment être associée en tout aux outrages qu'avait reçus son divin Sauveur avant de mourir pour elle.

Conrad lui défendit même de donner désormais de l'argent aux pauvres, sous quelque forme ou quelque prétexte que ce fût ; mais il lui permit de

[1] Telle est du moins une tradition très-générale, appuyée sur le nom qu'on a donné pendant plusieurs siècles à une monnaie d'argent nommée *Elisabethen Pfenninge*, *Elisabethen Heller*, qui se trouve encore dans plusieurs collections numismatiques. Liebknecht, p. 85; Happel. Concio II; Justi.

leur distribuer du pain. Cependant, bientôt, comme elle trouvait moyen d'être encore prodigue malgré cette restriction, il lui prescrivit de ne plus donner des pains entiers, mais seulement de leur servir le pain par tranches. Enfin, il finit par lui défendre de faire des aumônes quelconques, et ne laissa plus d'autre refuge à son ardente charité que le soin des malades et des infirmes : encore eut-il, comme nous l'avons vu, la précaution de lui interdire tout rapport avec ceux qui lui étaient les plus chers, avec les lépreux ; et, quand sa compassion lui faisait transgresser cette prohibition, il n'hésitait pas à la frapper sévèrement.

On peut se figurer la douleur d'Élisabeth en se voyant ainsi privée d'une liberté qui lui avait été pendant toute sa vie si précieuse et si nécessaire, et en trouvant cette barrière élevée entre son affectueuse pitié et les besoins des malheureux. Cependant elle comprit le nouveau devoir qui venait prendre la place de tous les autres ; elle comprit que l'abnégation totale d'elle-même, dont elle avait fait vœu, devait entraîner aussi l'abnégation de tout ce qui lui offrait la moindre consolation humaine ; et, certes, il y en avait d'ineffables pour elle dans l'aumône. Elle sut en faire le sacrifice, et obéir sans murmure ; et bientôt elle devint très-savante dans cette science suprême, qui est pour le chrétien la science de la victoire.

Aucune fatigue, aucune peine, ne lui semblait trop rude, lorsqu'il lui fallait se conformer aux volontés de celui qu'elle s'était habituée à regarder comme le représentant de la volonté divine envers elle. Aucune distance ne lui semblait trop longue à franchir pour accourir sans délai auprès de lui dès qu'il la faisait appeler; et cependant il n'usait avec elle d'aucun de ces ménagements qu'on pouvait croire exigés par son sexe, son jeune âge, son rang : il ne s'appliquait en quelque sorte qu'à lui rendre dure et épineuse la voie du salut, afin qu'elle parût devant son Juge éternel revêtue de plus de mérites. « Ce lui faisoit le sainct homme, » dit un écrivain francais, « pour lui froissier sa volonté : sy que elle esdrechat toute son amour en Dieu, affin qu'il ne lui souveinst de sa première gloire. Et en toutes choses elle estoit hastive de obeyr, et ferme à souffrir ; sy que elle possedast son ame en patience, et sa victoire fut ennoblie par obédience. » Cette obéissance était donc aussi prompte que complète, dans les choses de moindre importance comme dans les préceptes les plus graves. Un jour qu'elle s'était mise en route pour aller visiter un ermite qui demeurait dans le voisinage de Marbourg, maître Conrad lui envoya dire de revenir sur-le-champ; elle s'en retourna à l'instant même, et dit en souriant au messager : « Si nous sommes sages, nous devons faire comme la limace, qui, dans les temps de pluie,

rentre dans sa coquille : obéissons donc, et revenons sur nos pas[1]. » Elle ne dissimulait pas la crainte que lui inspirait son directeur, non pas par lui-même, mais comme lieutenant de Dieu auprès d'elle. « Si je crains tellement, » disait-elle à ses suivantes, « un homme mortel, combien plus ne faut-il pas trembler devant Dieu, qui est le Seigneur et juge de tous les hommes ! » Cette crainte était, du reste, toute spirituelle; car elle avait abdiqué sa volonté entre les mains de Conrad, principalement parce qu'il était pauvre et dépourvu de toute grandeur humaine, comme elle voulait être elle-même : « J'ai choisi, » remarquait-elle, « la vie des pauvres sœurs, parce qu'elle est la plus méprisée de toutes : si j'en avais connu une plus méprisée, je l'aurais prise. J'aurais pu faire vœu d'obéissance à un évêque ou à un riche abbé; mais j'ai préféré maître Conrad, parce qu'il n'a rien, qu'il n'est qu'un mendiant, et qu'ainsi je n'ai aucune ressource dans cette vie[2]. » Cependant

[1] Nos simus similes testudini quæ tempore pluviæ se retrahit in domum suam : sic nos obediamus, retrahamus nos a via qua ire cœperamus. Déposition d'Irmengarde, 2029.

Amis bien pert que nos son suge,
Sor ne resamblons la limace.

RUTEBEUF, p. 39.

[2] Vita sororum despectissima est, et si esset vita despectior, illam elegissem. Fecissem quidem uni episcoporum aut abbatum qui possessiones habent obedientiam, sed cogitabam melius facere mag.

maître Conrad continuait à user sans réserve du pouvoir qu'elle lui avait cédé sur sa personne. Se trouvant au couvent d'Altenberg, où était déjà placée sa fille Gertrude, il eut l'idée de l'y faire entrer elle-même, et il l'envoya chercher de Marbourg pour qu'elle vînt en délibérer avec lui. Elle se rendit aussitôt à ses ordres. Les religieuses du monastère, ayant appris son arrivée, demandèrent à Conrad la permission de la faire entrer dans la clôture, afin de la voir. Conrad, voulant mettre son obéissance à l'épreuve, et l'ayant déjà prévenue de l'excommunication qui était encourue par les personnes des deux sexes qui franchissaient la clôture, répondit : « Qu'elle entre, si elle veut. » Mais Élisabeth prit ces paroles pour une autorisation, et entra dans l'enceinte prohibée. Conrad l'en fit bientôt sortir ; et, lui ayant montré le livre où était inscrit le serment qu'elle avait fait de lui obéir en tout, il ordonna à un moine qui l'accompagnait de lui infliger en guise de pénitence, ainsi qu'à sa suivante Irmengarde, un certain nombre de coups avec un long et fort bâton qui se trouvait là[1]. Pendant cette exécution, Conrad chantait le

Conrado qui non habet, sed omnino mendicans, ut pœnitus in hac vita nullam haberem consolationem. Ibid. Il ne faut pas oublier que cette absolue pauvreté de Conrad était entièrement volontaire : il n'appartenait à aucun ordre mendiant, et c'était lui qui avait la disposition de tous les bénéfices ecclésiastiques de la Thuringe.

[1] Ut bene verberaret eas cum quadam virga grossa satis longa. Ibid. Irmengarde raconte en même temps qu'elle avait encore les

Miserere. La duchesse subit sans murmure, et avec une soumission surnaturelle, cette humiliante punition d'un si léger délit; et peu de temps après, comme elle en parlait avec Irmengarde, à qui elle avait bien malgré elle attiré ce traitement, elle lui dit : « Il nous faut endurer patiemment de pareils châtiments; car il en est de nous comme des roseaux qui croissent le long des rivières : quand la rivière déborde, le roseau s'incline et se ploie, et l'inondation s'écoule sans le briser; après quoi il se redresse et se relève dans toute sa vigueur, et jouit de sa nouvelle vie. Nous aussi, nous devons quelquefois être ployées vers la terre et humiliées, et puis aussitôt nous redresser avec joie et confiance[1]. »

Une autre fois, s'il faut en croire une tradition moins avérée[2], Conrad prêcha sur la Passion, afin qu'Élisabeth pût gagner, en assistant à son sermon,

marques de ces coups trois semaines après, et que sainte Élisabeth avait dû les conserver bien plus longtemps encore: quia acrius fuerat verberata.

[1] Oportet talia sustinere libenter, quia sic est de nobis ut de gramine quod crescit in flumine : fluvio inundante gramen inclinatur et deprimitur, et sine læsione ipsius aqua inundans pertransit. Inundatione cessante gramen erigitur, et cressit in vigore suo jucunde et delectabiliter. Sic nos quandoque oportet inclinari, humiliari, et postmodum jucunde et delectabiliter erigi. Ibid.

[2] Le trait que nous allons raconter ne se trouve pas dans les dépositions des quatre suivantes, ni dans les autres récits contemporains, mais dans la légende du Passional. Ce n'est peut-être qu'une version exagérée des faits précédents; mais nous n'avons pas cru pouvoir la supprimer.

l'indulgence que le pape avait accordée à tous ceux qui écouteraient la parole de son commissaire. Mais, absorbée par le soin de deux malades nouvellement arrivés, elle se dispensa d'aller l'entendre. Le sermon fini, il la fit venir, et lui demanda où elle avait été, au lieu de venir l'écouter ; et, avant qu'elle eût le temps de répondre, il la frappa avec violence, en lui disant : « Voilà pour vous apprendre à venir une autre fois quand je vous appelle. » L'humble et patiente princesse ne fit que sourire de cette rudesse, et voulut encore s'excuser ; mais il la frappa de nouveau, et la blessa jusqu'au sang. Elle leva alors les yeux au ciel et les y tint fixés quelque temps, puis elle dit : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir choisie pour ceci. » Ses femmes vinrent ensuite la consoler, et, en voyant le sang couler à travers ses vêtements, elles lui demandèrent comment elle avait pu supporter tant de coups; elle leur répondit en souriant : « Pour les avoir endurés avec patience, Dieu m'a permis de voir le Christ au milieu de ses anges; car les coups du maître m'ont envoyée jusque dans le troisième ciel. » On rapporta cette parole à Conrad, qui s'écria : « Alors je me repentirai toujours de ne l'avoir pas envoyée jusque dans le neuvième ciel. »

Nous le répétons : ce n'est point avec des idées de notre temps qu'il faut juger de pareilles scènes. Les habitudes de la vie ascétique, les mœurs chrétiennes,

ne sont pas les mêmes à toutes les époques de l'Église : mais à aucune époque elles ne sauraient attirer le dédain ou le mépris des âmes pieuses et simples; car toujours elles ont offert à la charité, à l'humilité, à l'abnégation de soi, d'immortelles victoires à remporter, une pure et sainte gloire à conquérir.

Tandis que le Juge suprême pesait dans sa balance éternelle cette sévérité de son ministre et cette invincible patience de son humble épouse, des hommes profanes trouvaient dans ces relations un aliment pour leur malignité, et préparaient à la pauvre Élisabeth l'occasion d'ajouter encore un nouveau sacrifice à tous ceux qu'elle pouvait déjà offrir à son Époux céleste.

Après qu'on l'eut décriée comme prodigue et folle, et qu'on eut proclamé partout qu'elle avait perdu l'esprit, on chercha à flétrir sa renommée par d'infâmes soupçons et d'insolents propos sur la nature de ses relations avec maître Conrad. On disait hautement que ce prêtre avait séduit la jeune veuve du duc Louis, et qu'il l'avait emmenée avec lui dans son pays pour y jouir avec elle de sa dot et de ses richesses. La jeunesse de la duchesse, qui n'avait, comme nous l'avons dit, que vingt-deux ans lorsqu'elle se retira à Marbourg, pouvait donner une ombre de prétexte à ces calomnies. Elles parurent assez sérieuses au fidèle protecteur d'Élisabeth, au

sire Rodolphe de Varilla, pour motiver de sa part une démarche auprès d'elle. Le féal et prudent chevalier se rendit donc à Marbourg, et, s'approchant d'elle avec un grand respect, il lui dit : « Qu'il me soit permis, madame, de vous parler sans détour, et sauf votre respect. » Élisabeth lui répondit humblement qu'elle voulait tout entendre. « Je supplie donc, » dit-il alors, « ma chère dame de veiller à sa bonne renommée, parce que sa familiarité avec maître Conrad a donné lieu, chez le vulgaire stupide et ignoble, à des opinions perverses et à des propos inconvenants. » Élisabeth, levant les yeux au ciel, et sans que son visage exprimât le moindre trouble, répondit : « Béni soit en toutes choses notre très-saint doux Seigneur Jésus-Christ, mon unique ami, qui daigne recevoir de mes mains cette chétive offrande : par amour pour lui, et pour me donner à lui comme sa servante, j'ai renié la noblesse de ma naissance, j'ai méprisé mes richesses et mes possessions, j'ai terni ma beauté et ma jeunesse ; j'ai renoncé à mon père, à mon pays, à mes enfants, à toutes les consolations de la vie ; je me suis faite mendiante. Je ne m'étais réservé qu'un seul petit bien, mon honneur et ma réputation de femme. Mais voici qu'il me le demande aussi, à ce que j'apprends, et je le lui donne de bon cœur, puisqu'il daigne accepter comme un sacrifice spécial celui de ma bonne renommée, et me rendre agréable à ses

yeux par l'ignominie. Je consens à ne plus vivre que comme une femme déshonorée[1]. Mais, ô mon cher Sauveur ! mes pauvres enfants qui sont encore innocents, daignez les préserver de toute honte qui pourrait retomber sur eux à cause de moi. » Voulant toutefois rassurer le dévouement de son ancien ami, elle ajouta : « Pour vous au moins, sire échanson, n'ayez point de soupçon sur moi ; voyez mes épaules meurtries. » Elle lui montra alors des marques récentes des coups qu'elle avait reçus : « Voilà, » dit-elle, « l'amour dont ce saint prêtre est animé envers moi : ou plutôt, voilà comme il m'anime à l'amour de Dieu. » Union admirable, dit son historien, d'humilité, de patience et de pieuse prudence, qui, tout en rendant grâces à Dieu d'une ignominie non méritée, sait éloigner tout scandale du cœur du prochain.

Cependant ce n'était pas seulement par ces sévérités extérieures et corporelles que Conrad exerçait sur elle l'autorité illimitée qu'elle lui avait concédée ; il s'appliquait encore plus à briser et à meurtrir son cœur, et en arracher jusqu'aux dernières racines de

[1] Suspiciens in cœlum devote cum serenitate respondit : « Benedictus per omnia Dominus Deus noster Jesus Christus, qui hoc munusculum a me recipere dignatus est. Ego nobilitatem generis mei abnegans pro amore ejus ancillam me sibi tribui ; mundi divitias contemnens pauperculam me feci. Juvenile decus parvipendens deformavi, solum hoc muliebris honestatis ornamentum servare contenderam. Verum hoc in sacrificio suo, ut audio, a me dignatus est acceptare tanquam aliquid speciale volens me sibi placitum per infamiam et bonam famam. Theod., l. c.

toute affection, de toute préoccupation humaine, afin que l'amour et la pensée de Dieu pût l'envahir et le remplir tout entier. De toutes les jouissances de sa vie passée, Élisabeth n'avait conservé que la douce et ancienne habitude de vivre avec les amies de sa jeunesse, qui avaient partagé les grandeurs de son existence de souveraine, en qualité de ses demoiselles d'honneur; qui avaient mangé avec elle le pain de la misère, lors de son expulsion de la Wartbourg, et qui enfin, compagnes inséparables et fidèles, s'étaient associées à toutes les privations volontaires de sa vie religieuse, à toutes ses œuvres de miséricorde, à ses pénitences et à ses pratiques de piété. A son insu, peut-être, les relations de tendre et intime sympathie qui unissaient Elisabeth à ses fidèles amies avaient dû adoucir pour elle bien des amertumes, alléger souvent le joug de tant de mortifications et d'épreuves; et ce jeune cœur, que nous avons toujours vu dévoré d'amour et comme inondé d'une charité prête à déborder sur tous les hommes, avait dû se livrer sans réserve à cette suave et pieuse consolation. Il ne pouvait y avoir d'intimité plus complète ni plus affectueuse que celle qui régnait entre la princesse et ses suivantes, comme nous le voyons à chaque ligne de leurs récits sur elle [1].

[1] Dans les dépositions qu'elles furent appelées à faire devant les juges commis par le pape pour examiner la sainteté d'Élisabeth. C'est la source la plus authentiqne et la plus féconde où nous ayons pu

C'est ce doux et dernier lien que Conrad résolut de briser, de peur que par leurs conversations elles ne fissent naître dans le cœur de la duchesse quelque souvenir ou quelque regret de sa splendeur passée. Il avait déjà congédié successivement toutes les personnes de son ancienne maison qui étaient restées auprès d'elle, et elle n'avait pu les voir partir sans exprimer la plus vive douleur. Puis il en vint à ses deux amies. Ce fut d'abord le tour d'Ysentrude, qui était celle qu'Élisabeth aimait le mieux, et pour qui elle n'avait rien de caché; à qui elle avait toujours dévoilé toutes les secrètes pensées de son âme, avant comme depuis sa retraite du monde. « Il lui fallut cependant, » raconte cette fidèle amie, « me voir chassée, moi, Ysentrude, qu'elle aimait par-dessus toutes les autres, et qu'elle ne laissa partir que le cœur accablé d'angoisse et avec des larmes infinies. » Enfin Guta, qui avait été la compagne de son enfance dès l'âge de cinq ans, qui depuis lors ne l'avait jamais quittée, et qu'elle aimait aussi avec la plus vive tendresse, fut renvoyée la dernière, au milieu des pleurs et des sanglots de la pauvre Élisabeth. « Il lui sembla, » dit à ce propos un pieux historien que nous nous plaisons à citer, « il lui sembla que son cœur était déchiré en deux, et cette docile servante de Dieu en conserva la douleur jusqu'à sa mort. C'est ce que

puiser, à l'instar de Théodoric et de tous les autres historiens de la Sainte.

tout cœur fidèle comprendra facilement; car enfin il n'y a pas sur la terre de plus grande peine que lorsque des cœurs fidèles sont arrachés l'un à l'autre. O chère sainte Élisabeth! je rappelle à ta mémoire cette séparation, et, au nom de cette cruelle douleur que tu as ressentie alors avec tes plus chères amies, obtiens-moi la grâce de connaître combien j'ai mal fait de m'être tant de fois séparé de mon Dieu par le péché! »

La victime, restée ainsi seule avec le Dieu auquel elle s'était immolée, n'eut pas même la consolation de cette solitude entière. Conrad remplaça ses compagnes chéries par deux femmes d'un genre fort différent. L'une était une fille du peuple, assez dévote, nommée Élisabeth, comme la duchesse elle-même, mais rude et grossière à l'excès, et si horriblement laide, qu'elle servait d'épouvantail aux enfants. L'autre était une veuve âgée, sourde, d'un caractère acariâtre et revêche, qui passait les jours et les nuits à se mettre en colère. Élisabeth se résigna à ce changement si pénible dans ses habitudes avec une parfaite docilité, pour l'amour du Christ; et, toujours défiante d'elle-même, elle s'appliquait à avancer dans l'humilité par ses relations avec la grossière paysanne, et dans la patience, en subissant les invectives de la vieille femme colère. Ces deux femmes la mettaient chaque jour à l'épreuve, et l'accablaient de mauvais traitements. Loin de s'opposer à ce qu'elle

se chargeât, par esprit de pénitence, des travaux et des soins domestiques qu'il leur appartenait d'accomplir, elles lui laissaient au contraire l'ouvrage le plus dur, comme de balayer la maison; et lorsque, en veillant au feu de la cuisine, la princesse, absorbée par ses contemplations religieuses, négligeait les chétifs mets qui s'y trouvaient, au point de leur faire sentir le brûlé, ses servantes ne craignaient pas de la reprendre aigrement, et lui reprochaient de ne pas même savoir faire une soupe : et cependant, comme remarque le biographe que nous citions plus haut, elle n'avait jamais dû apprendre de sa vie à faire la cuisine.

Ces mêmes femmes la dénonçaient impitoyablement à Conrad, toutes les fois qu'elles lui voyaient transgresser cette prohibition de faire l'aumône, que son âme compatissante avait tant de peine à subir, et lui attiraient ainsi de la part de son directeur des châtiments sévères. Mais rien ne réussissait à la rendre infidèle, même pour un instant, même par un mouvement involontaire d'impatience, à l'inviolable soumission qu'elle avait jurée à celui qui lui semblait chargé de la conduire promptement et sûrement à la patrie éternelle. Sa docilité était si scrupuleuse, que lorsque ses anciennes et bien-aimées compagnes venaient quelquefois lui rendre visite, elle n'osait leur offrir quelque nourriture, ni même les saluer, sans en avoir demandé la permission à Conrad.

Enfin une dernière épreuve était réservée à cette âme à la fois si tendre et si dure contre toutes ses tendresses; ce devait être pour elle l'objet d'un dernier triomphe. On a vu comment elle s'était séparée de ses enfants, pour lesquels elle ressentait une affection dont l'amour divin avait pu seul dompter la violence. Cependant il paraît que cette séparation n'avait été ni complète ni absolue, que le cœur maternel avait parlé trop haut; que si elle n'avait pas conservé avec elle une de ses filles ou même son fils, comme on pourrait le croire d'après certaines expressions de ses biographes [1], du moins elle faisait venir souvent un de ses chers enfants pour satisfaire en le voyant, en le caressant, et en imprimant sur ce front innocent de nombreux baisers, aux exigences de sa tendresse de mère. Mais bientôt elle s'aperçut qu'il n'y avait plus de place dans son cœur pour deux amours; qu'elle ne pouvait impunément le partager entre Dieu et une créature quelconque. Elle vit que ces caresses et ces baisers trop prodigués au fruit de son sein l'empêchaient de se livrer avec son assiduité habituelle à la prière; elle craignit de trop aimer un

[1] Selon la déposition d'Irmengarde, p. 2030, c'était *puerum ejus anni et dimidii habens*: mais son fils, étant né en 1223, avait déjà quatre ans lorsqu'elle devint veuve. Théodoric (VII, 7) dit : *Parvulum uteri sui infantulum*, ce qui peut s'appliquer à une de ses filles. Wadding, qui a puisé à d'autres sources, dit, au contraire, que c'était son fils aîné : *Filium natu majorem.*

autre être que Dieu ; et, soit à l'instigation de maître Conrad, soit de son propre mouvement, elle fit éloigner pour toujours ce dernier vestige de bonheur terrestre.

Tant de victoires surnaturelles de cette grâce divine qu'Élisabeth reconnaissait pour son unique et absolue souveraine, ne pouvaient être longtemps méconnues. Ce n'était pas seulement dans le ciel que les attendait un prix ineffable; les hommes eux-mêmes se préparaient enfin à rendre hommage à cette héroïne de la foi et de la charité, et à récompenser ces enfants délaissés pour l'amour de Dieu, en reportant sur eux la tendre vénération qu'un siècle fidèle ne pouvait refuser aux rejetons d'une Sainte. A peine quelques années se furent-elles écoulées, qu'à la cour plenière tenue à Saumur par le roi Louis IX de France, on vit paraître un jeune prince allemand, âgé de dix-huit ans ; il servait, en même temps que les comtes de Saint-Pol et de Boulogne, à la table de la reine, de la reine de France, qui fut de tout temps, pour les chevaliers du moyen âge, le type de la beauté et de la noblesse féminine ; et cette reine était alors Blanche de Castille. Or les assistants se répétaient à l'envi, en s'émerveillant, que c'était là le fils de sainte Élisabeth de Thuringe, et que la reine Blanche l'embrassait souvent avec grande dévotion, en cherchant sur son jeune front les traces des baisers qu'y avait autrefois déposés

sa mère [1]. C'est ainsi que la mère d'un Saint rendait hommage au fils d'une Sainte; c'est dans ce baiser si touchant et si pieux que se rencontrent dans l'histoire, dans la mémoire des hommes, comme elles s'étaient sans cesse rencontrées devant Dieu, les deux âmes si tendres, si ferventes et si pures de saint Louis de France et de sainte Élisabeth de Hongrie.

[1] Un Alemant de l'aage de 18 ans, que on disait que il avoit esté filz de saincte Helizabeth de Thuringe, dont l'on disoit que la royne Blanche le besoit au front par devocion, pource que ele entendit que sa mère li avoit mainte foiz besié. Joinville, p. 22, édit. de 1761.

CHAPITRE XXVIII

COMMENT LE SEIGNEUR FIT ÉCLATER SA PUISSANCE ET SA MISÉRICORDE PAR L'ENTREMISE DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ET DE LA VERTU MERVEILLEUSE DE SES PRIÈRES.

Fecit mihi magna, qui potens est.
Luc, I.

Voluntatem timentium se faciet et deprecationem eorum exaudiet.
Ps. CXLIV, 20.

Le terme approchait où Élisabeth allait trouver au sein de son Dieu l'immortelle récompense des épreuves de sa courte vie; mais, avant de la rappeler à lui pour lui donner part à sa gloire, il plut au Tout-Puissant de l'entourer dès son vivant d'une auréole de céleste majesté, de l'investir, aux yeux des hommes qui l'avaient persécutée et calomniée, d'une puissance émanée de la sienne, et de déposer entre

les mains de cette faible femme, qui avait su tellement dompter en elle-même la nature déchue, la force surnaturelle de vaincre et d'extirper chez ses frères toutes les misères qui sont la suite du péché.

Ce ne sera plus seulement par sa profonde compassion, par son affectueuse sympathie, par sa générosité sans limite, par ses fatigues et son dévouement qu'on la verra soulager les maux des malheureux et porter sa part de tous leurs fardeaux : cette divine charité, pour qui il n'y a rien d'invincible, et qui est devenue toute sa vie, recevra mainte fois d'en haut assez d'extension et de force pour qu'une seule parole, une seule prière échappée de sa bouche, dissipe et éloigne à jamais les souffrances qu'auparavant elle se bornait à partager et à adoucir. Désormais, lorsque la dévotion ou la charité la feront sortir de sa pauvre chaumière, ce sera pour faire resplendir non plus seulement sa propre piété, mais souvent toute la puissance miséricordieuse que le Seigneur se plaît à déléguer aux âmes de son choix ; et les nouveaux bienfaits qu'elle sèmera ainsi sur sa route, conservés avec des détails aussi touchants que précis dans la mémoire du peuple chrétien, seront pour nous le dernier et le plus éclatant témoignage de sa sainteté.

Il ne se passait pas de jour qu'elle n'allât deux fois visiter ses pauvres malades dans son hôpital, et, leur porter les secours et les vivres qu'elle leur desti-

nait. Un matin, à l'entrée de cet hôpital, elle vit couché sur le seuil de la porte un jeune garçon estropié et difforme, étendu sans mouvement : c'était un pauvre enfant sourd-muet, et dont tous les membres avaient été tordus et contrefaits par une maladie cruelle, de sorte qu'il ne pouvait que se traîner sur ses pieds et ses mains, comme un animal. Sa mère, qui en rougissait, l'avait porté en ce lieu et l'y avait abandonné, dans l'espoir que la bonne duchesse aurait pitié de lui. En effet, dès qu'elle l'aperçut, elle le regarda avec anxiété, et se sentit pénétrée de douleur ; elle lui dit, en se baissant vers lui : « Dis-moi, cher enfant, où sont donc tes parents? qui t'a amené ici? » Mais comme l'enfant n'avait pas l'air de l'entendre, elle répéta sa question d'une voix très-douce, en le caressant et en lui disant : « Mais de quoi souffres-tu donc? ne veux-tu pas me parler? » L'enfant la regarda alors, mais sans répondre. Élisabeth, ne sachant pas qu'il était muet, se figura qu'il était possédé par quelque démon, et, sentant redoubler sa pitié, elle il lui dit à haute voix : « Au nom de Notre-Seigneur, je t'ordonne, à toi et à celui qui est en toi, de me répondre, et de dire d'où tu viens. » Aussitôt l'enfant se releva tout droit devant elle ; la parole lui fut tout à coup rendue, et lui dit : » C'est ma mère qui m'a amené. » Il lui raconta ensuite qu'il n'avait jamais parlé ni entendu jusqu'alors ; qu'il était né tel qu'elle l'avait vu, estropié et perclus de tout son

corps : « Mais voilà, » dit-il en étendant ses membres l'un après l'autre, « voilà que Dieu m'a donné le mouvement, la parole et l'ouïe ; je dis des mots que je n'ai jamais appris ni entendus de personne. » Puis il se mit à pleurer et à remercier Dieu : « Je ne connaissais pas Dieu, » disait-il, « tous mes sens étaient morts ; je ne savais pas ce que c'était qu'un homme. Maintenant seulement je sens que je ne suis plus comme une bête ; je sais maintenant parler de Dieu. Bénie soit cette question de votre bouche qui m'a obtenu de Dieu la grâce de ne pas mourir comme j'ai vécu jusqu'à présent ! » A ces mots, qui peignaient si bien les premières émotions d'une âme qu'une parole toute-puissante venait de rendre au sentiment de Dieu et d'elle-même, Élisabeth vit bien que Dieu avait agi miraculeusement par son entremise ; mais, toute troublée et effrayée de ce redoutable ministère, elle tomba aussitôt à genoux, et mêla ses pleurs en abondance à ceux de l'enfant qu'elle avait sauvé. Après avoir remercié Dieu avec lui de cette faveur, elle lui dit : « Retourne maintenant bien vite chez tes parents, et ne dis pas ce qui t'est arrivé ; surtout ne parle de moi à personne ; dis seulement que Dieu t'a secouru, et garde-toi bien nuit et jour de tout péché mortel ; car autrement tu pourrais bien retomber dans ta maladie. Souviens-toi toujours de ce que tu as souffert jusqu'ici, et prie Dieu toujours pour moi, comme je le prierai pour toi. Aussitôt elle s'échappa

comme pour fuir cette gloire imprévue; mais la mère de l'enfant survint à l'instant, et, toute stupéfaite de le voir debout et parlant, s'écria : « Qui t'a rendu la parole? » A quoi l'enfant répondit : « Une douce dame en robe grise m'a ordonné de lui parler au nom de Jésus-Christ, et j'ai trouvé la parole pour lui répondre. » La mère se mit à courir dans la direction qu'avait prise Élisabeth, et, l'ayant aperçue qui fuyait de loin, elle la reconnut bien, et publia partout ce miracle.

Aussi, malgré la modestie d'Élisabeth, le bruit de la puissance dont Dieu l'avait rendue dépositaire se propagea au loin, et lui attira les supplications de l'infortune et de la douleur. Son invincible compassion l'empêchait de se refuser jamais aux désirs des pauvres qui l'invoquaient; mais jamais non plus les grâces éclatantes que le Tout-Puissant répandait par ses mains ne la firent devenir infidèle à cette profonde et fervente humilité qui la rendait surtout agréable devant lui. Un jour un malade vint lui demander de le guérir, au nom du cher apôtre saint Jean, pour qui elle avait, comme nous l'avons vu, une dévotion toute spéciale. Après qu'elle eut prié pour lui, il se sentit guéri, et se jeta sur-le-champ à genoux devant elle pour la remercier; mais elle s'agenouilla aussitôt à côté de lui, et se mit à remercier ardemment Dieu de ce qu'il avait exaucé les prières de son cher apôtre saint Jean. « Et cependant, dit

l'écrivain à qui nous empruntons ce trait, c'étaient les siennes que Dieu avait exaucées tout aussi bien que celles de saint Jean. »

Une autre fois, un malheureux estropié des mains et des pieds lui cria : « O brillant soleil de clarté parmi toutes les femmes, je suis de Reynhartsbruun, où ton mari repose : pour l'amour de son âme, viens à mon secours et guéris-moi. » Au nom de son mari, émue par le souvenir de son doux et saint amour, elle s'arrêta et regarda avec une infinie tendresse celui qui l'invoquait ainsi ; et au moment même, par la vertu de ce seul regard, le pauvre estropié se trouva guéri. Elle en remercia aussitôt le Seigneur.

Quelque temps après, comme elle était en marche pour se rendre au couvent d'Altenberg, un pauvre homme l'appela de loin, et lui dit : « Voilà douze ans que je suis possédé d'un malin esprit : laisse-moi toucher le bord de ta robe, et il faudra alors qu'il me quitte. » Elle se détourna à l'instant, et alla se mettre à genoux à côté de lui au milieu de la route, et l'embrassa en le bénissant au nom de Jésus-Christ, et sur-le-champ le possédé se trouva délivré.

Enfin, un autre jour, elle s'était rendue à l'église qu'elle avait fait bâtir pour son hôpital, vers midi, qui était l'heure qu'elle préférait, parce que c'était celle où le soin des repas éloignait tous les fidèles, et où elle pouvait se livrer en toute liberté à sa dévo-

tion[1]. Elle y vit un pauvre aveugle tout seul, qui marchait à tâtons autour de l'église : ses yeux étaient ouverts comme ceux de tout le monde, mais ses prunelles étaient flétries et vides. Elle alla aussitôt à lui, et lui demanda ce qu'il faisait là tout seul, et pourquoi il errait ainsi dans l'église. Il lui répondit : « Je voulais aller à cette chère dame qui console les pauvres gens, pour lui demander de me faire quelque aumône au nom de Dieu ; mais je suis d'abord venu faire ma prière dans cette église, et j'en fais le tour afin de savoir comment elle est grande et large, puisque j'ai le malheur de ne pas pouvoir la voir de mes yeux. — Aimerais-tu la voir, cette église ? » lui dit alors la compatissante Élisabeth. « Si Dieu le voulait, » répondit l'aveugle, » j'aimerais beaucoup la voir ; mais j'ai perdu la vue en naissant ; je n'ai jamais vu la lumière du soleil, je suis devenu le prisonnier de Dieu. » Puis il se mit à raconter toutes ses misères : « J'aurais bien voulu pouvoir travailler comme un autre, » disait-il, « car je ne sers de rien à personne, ni à moi-même : les heures les plus courtes me paraissent bien longues ; quand je suis avec les autres hommes qui ont leurs yeux, je ne peux me défendre du péché de l'envie : si je reste tout seul, je pleure mon malheur ; car je ne peux prier toujours, et

[1] On sait qu'aujourd'hui encore, dans toute l'Italie, en Belgique et dans une partie de l'Allemagne, les églises sont fermées depuis midi jusqu'à trois heures.

même en priant je ne puis m'empêcher d'y songer sans cesse. — C'est pour ton bien, » répondit Élisabeth, « que Dieu t'a envoyé ce malheur; tu aurais peut-être été entraîné à des excès; tu aurais plus péché qu'à présent. — Oh! non, » reprit l'aveugle, « je me serais bien gardé du péché; je me serais livré pour vivre à de durs travaux; je n'aurais pas eu mes tristes pensées d'aujourd'hui. » Élisabeth, vaincue par la pitié, lui dit alors : « Prie Dieu qu'il te rende la lumière, et moi je le prierai avec toi. » A ces mots, l'aveugle comprit tout à coup que c'était la sainte duchesse Élisabeth qui lui parlait; et, tombant la face contre terre devant elle, il s'écria : « Ah! noble et miséricordieuse dame, ayez pitié de moi! » Mais elle lui enjoignit de nouveau de prier Dieu avec une entière confiance, et, s'agenouillant elle-même à quelque distance, se mit aussi à prier avec ferveur. Aussitôt la vue fut rendue à l'aveugle, et des yeux d'une beauté céleste vinrent remplir ses orbites creux et vides. Il se leva, regarda autour de lui, et s'empressa d'aller vers Élisabeth : « Madame, » lui dit-il, « Dieu soit loué! sa grâce m'a favorisé : je vois tout bien et clair : vos paroles sont vérifiées. » Mais la pieuse princesse, qui savait unir toujours la prudente sollicitude d'une mère chrétienne à sa charité, lui dit : « Maintenant que la vue t'est rendue, songe à servir Dieu et à éviter le péché : travaille et sois honnête homme, humble et loyal en tout. »

La prière de cette humble servante du Seigneur, si puissante auprès de lui pour porter remède aux maux du corps, ne devait pas l'être moins pour assurer le salut des âmes.

Madame Gertrude de Leinbach, femme d'un noble chevalier des environs, étant venue un jour rendre visite à la duchesse, avait amené avec elle son fils, nommé Berthold, jeune homme de douze à quatorze ans, qui était magnifiquement vêtu, et qui paraissait se complaire beaucoup dans la recherche et l'élégance de ses habits. Élisabeth, après s'être entretenu longtemps avec sa mère, se retourna vers lui, et lui dit : « Mon cher enfant, tu me parais t'habiller beaucoup trop mondainement et trop somptueusement ; tu tiens trop à servir le monde. Pourquoi ne songes-tu pas plutôt à servir ton Créateur ? Tu ne t'en trouveras que mieux d'âme et de corps. Dis-moi, cher enfant, crois-tu que ton Seigneur et le mien portât des habits de cette sorte quand il vint en toute humilité verser son sang pour nous ? » Le jeune homme lui répondit : « O madame ! je vous supplie de prier le Seigneur pour qu'il m'accorde la grâce de le servir ! — Veux-tu vraiment, » lui dit-elle, « que je prie pour toi ? — Oui, certainement. — Alors il faut que tu te disposes à recevoir cette grâce que tu désires, et je prierai bien volontiers pour toi. Allons ensemble à l'église, et demandons-la tous deux. » Il la suivit aussitôt à l'église, et

se prosterna devant l'autel, ainsi que sa mère, à quelque distance du lieu où Élisabeth se mit à prier elle-même. Après que leur prière eut duré un certain temps, le jeune homme s'écria à haute voix : « O chère dame ! cessez de prier. » Mais Élisabeth n'en continuait pas moins à prier avec ferveur. Alors Berthold se mit à crier plus fort : « Cessez, madame, de prier ; car je n'en puis plus, tout mon corps est enflammé. » En effet, une immense chaleur le pénétrait ; la fumée semblait s'exhaler de son corps ; sa mère et deux des suivantes de la duchesse, étant accourues à ses cris, trouvèrent ses vêtements tout baignés de sueur, et sa peau si brûlante, qu'elles pouvaient à peine la toucher. Cependant Élisabeth priait toujours, jusqu'à ce que le jeune homme désespéré lui dit : » Au nom du Seigneur, je vous conjure de ne plus prier ; car je suis consumé par le feu intérieur, et mon cœur va se briser en moi. » Alors elle cessa sa prière, et Berthold se refroidit graduellement ; mais le feu de l'amour divin que cette ardente charité d'Élisabeth avait fait descendre dans son jeune cœur ne s'éteignit plus, et il entra anssitôt après dans l'ordre de Saint-François[1].

De pareils exemples attirèrent à Élisabeth la charge

[1] Tous les auteurs fixent la date de ce trait à l'année qui précéda la mort de la Sainte. Discite, dit Théodoric à ce sujet, quo caritatis ardore fervebat, quæ calore suo fluxum secularis concupiscentiæ siccat, et ad amorem æternitatis inflammat.

de prier pour une foule d'âmes souffrantes qui avaient recours à sa puissante intervention ; elle se rendait avec une pieuse humilité à leurs désirs, et, à l'instar du jeune Berthold, plusieurs, éclairés et calmés par suite de ses prières, embrassèrent la vie religieuse. Cette douce et bienfaisante influence s'étendait même au delà des bornes de cette vie : ce secours si efficace était réclamé par les âmes qui n'avaient point encore expié toutes leurs fautes. Une nuit, elle vit en songe sa mère, la reine Gertrude, lâchement assassinée plusieurs années auparavant, qui vint s'agenouiller devant elle et lui dit : « Ma chère fille, bien-aimée de Dieu, je te supplie de prier pour moi ; car j'ai encore à expier les négligences de ma vie. Souviens-toi de la douleur avec laquelle je t'ai mise au monde, et aie pitié de mes souffrances actuelles ; demande à Dieu de les abréger, et d'envisager plutôt que mes péchés la mort ignominieuse que j'ai subie, quoique innocente. Tu le peux si tu veux ; car tu es pleine de grâce à ses yeux. » Élisabeth s'éveilla en pleurant, se leva de son lit, et se mit sur-le-champ en prière. Après avoir prié avec ferveur pour l'âme de sa mère, elle se recoucha et se rendormit. Sa mère lui apparut de nouveau, et lui dit : « Bénis soient le jour et l'heure où je te donnai la vie ! ta prière m'a délivrée : demain j'entrerai dans le bonheur éternel. Mais prie toujours pour ceux que tu aimes ; car Dieu soulagera tous ceux qui t'invoqueront dans leurs peines. » Éli-

sabeth se réveilla encore, le cœur tout réjoui de cette vision, et en versa des larmes de joie; puis, fatiguée, elle se rendormit d'un si profond sommeil, qu'elle n'entendit pas la cloche des matines des frères mineurs, où elle avait coutume de se rendre, et ne s'éveilla qu'à prime. Elle alla aussitôt confesser sa paresse, et demanda à son directeur de lui infliger une pénitence[1].

Cette voix si pressante et si efficace pour obtenir la miséricorde du ciel l'était aussi quelquefois pour la justice. Dans une de ses courses, Élisabeth, qu'on nommait à juste titre la nourrice des pauvres, avait trouvé une pauvre femme en travail[2] : elle la fit aussitôt transporter à son hôpital, et lui fit prodiguer tous les soins possibles. Elle voulut être marraine de l'enfant que cette femme mit au monde, et lui donna son doux nom d'Élisabeth. Chaque jour elle allait visiter la mère et la bénissait, et lui apportait toute sorte de secours. Après l'avoir gardée ainsi un mois, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie, elle donna à la malheureuse des vivres et douze deniers de Co-

[1] Quelques auteurs placent cette vision à l'époque même de la mort de Gertrude, quand Élisabeth n'avait que sept ans. Nous avons suivi la version la plus accréditée.

[2]
Alée estoit esbatre un jour
Loing de son hospital trouva
Une fame qui travilla...

RUTEBEUF, f. 37.

Nutrix pauperum Elisabeth... Theod., VII, 7.

logne, avec un manteau et sa chaussure, qu'elle ôta de ses propres pieds; elle fit en outre envelopper la nouvelle-née dans une fourrure qu'elle ôta au manteau d'une de ses suivantes[1]. Mais cette mère dénaturée ne songea qu'à spéculer sur la prolongation de tant de générosité, au lieu d'en être touchée; et, après avoir pris congé de la duchesse le soir, elle partit de grand matin avec son mari, en abandonnant son enfant. Cependant Élisabeth, que la pensée de ses chers pauvres ne quittait ni jour ni nuit, dit en entrant à l'église, avant matines, à une suivante : « J'ai quelque argent dans ma bourse, cela peut servir à cette pauvre mère et à son enfant, va le lui porter. » Mais la suivante revint lui dire qu'elle était partie en laissant son enfant : « Cours vite le chercher, et apporte-le-moi, » dit la bonne Élisabeth, « afin qu'il ne soit pas négligé. » Cependant la justice fit sentir ses droits à ce cœur si plein de pitié; elle fit venir le juge de la ville, et lui ordonna d'envoyer des soldats à la recherche de la mère sur les différentes routes. Ils revinrent sans l'avoir trouvée; alors Élisabeth se mit en prière, et une de ses suivantes, qui redoutait la sévérité de maître Conrad quand il apprendrait cette

[1] Calceos quos de sanctis pedibus exuit, et pepla, lardum et farinam et duodecim nummos coloniensium, et puerum manicis, quas de pellicio famulæ tolli jusserat, involutum. Ibid. — Tellement que du pelichon de sa chamberière elle osta les manches, pour envelopper la petite fillette. An. Hainaut, XLVI, 26.

histoire, dit à sa maîtresse de prier pour que Dieu fit découvrir la mère ingrate. Mais Élisabeth lui répondit : « Je ne sais rien demander à Dieu, si ce n'est que sa volonté se fasse. » Quelque temps après on vit arriver le mari et la femme, qui vinrent se jeter aux genoux de la duchesse et demander pardon de leur faute ; ils déclarèrent en même temps qu'ils s'étaient sentis arrêtés dans leur marche par une force invisible qui les avait absolument empêchés de continuer et les avait contraints de revenir sur leurs pas. Personne ne douta que ce ne fût l'effet des prières de la duchesse ; on ôta à la mère coupable tout ce qui lui avait été donné, pour le distribuer à d'autres pauvres plus dignes ; mais Élisabeth, chez qui la pitié avait rapidement repris tout son empire, lui fit rendre d'autres souliers et des peaux pour l'envelopper.

Cependant, au milieu de tant de preuves éclatantes de sa puissance auprès de Dieu, son extrême humilité prenait quelquefois l'apparence d'une sorte de défiance de la miséricorde divine. Elle éprouvait quelquefois de ces moments de découragement et de ténèbres intérieures, où les âmes les plus avancées dans la voie du ciel succombent sous le poids de leur vie mortelle ; et alors son cœur, toujours dévoré d'amour, osait douter s'il trouverait en Dieu un amour proportionné à celui qu'elle avait concentré tout entier en lui. Son ancien confesseur, le P. Rodinger de Wurtzbourg, étant venu lui rendre visite, elle alla se

promener avec lui sur les bords de la Lahn, accompagnée de trois suivantes ; dans ses épanchements avec un vieil ami, qui sans doute lui inspirait moins de crainte que Conrad, elle lui dit : « Il y a une chose qui me tourmente plus que tout, révérend père, c'est que je doute un peu de l'affection de mon Créateur envers moi : non pas qu'il ne soit infiniment bon et toujours prodigue de son amour, mais à cause de mes nombreux démérites qui me repoussent loin de lui, quoique je sois tout enflammée d'amour pour lui[1]. — Il n'y a là rien à craindre, » lui répondit le père, « car la bonté divine est si grande, qu'il est impossible de douter que Dieu n'aime infiniment plus ceux qui l'aiment qu'il n'est aimé par eux. — Comment donc, » reprit Élisabeth, « permet-il que la tristesse ou la langueur de l'âme viennent m'éloigner même pour un moment de lui, à qui je voudrais être toujours et partout unie? » Le religieux lui répondit que c'étaient là les indices d'une âme non pas délaissée, mais préférée, et les sûrs moyens d'accroître l'amour ; puis, lui montrant un bel arbre qui s'élevait sur le bord opposé de la rivière, il lui dit que cet arbre viendrait plutôt de lui-même sur la rive où ils

[1] Nihil adeo me torquet, religiose pater, quam quod aliquantulum diffidam de Creatoris mei erga me benevolentia : non quod eum summe bonum et sui amoris profusum ignorem, sed quod mea demerita multa esse comperiam, propter quæ repellar, quantumvis ego illius amore exardescam. Wadding.

marchaient ensemble que Dieu ne le céderait en amour à l'une de ses créatures[1]. » A peine eut-il prononcé ces mots, que les assistants stupéfaits virent l'arbre dont il avait parlé traverser la rivière et changer de rive. A ce signe merveillenx de l'amour divin, Élisabeth reconnut la puissance et l'éternelle véracité de Celui qui avait dit à ses disciples : *Si vous aviez seulement de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et va te planter au milieu de la mer, et il vous obéirait*. Et aussitôt elle se jeta aux pieds du père Rodinger, pour lui confesser le péché de la défiance et en obtenir le pardon.

Pour donner d'ailleurs à sa prière une force aussi invincible que celle dont nous l'avons vue revêtue, Élisabeth n'avait pas eu de meilleur moyen que l'exercice perpétuel de cette faculté suprême; et, malgré les nombreuses et fatigantes œuvres de miséricorde qui auraient suffi pour remplir ses jours, elle trouvait de longues heures pour la méditation et la prière. Elle savait unir avec un rare bonheur la vie active et la vie contemplative. Après avoir, comme Marthe, pourvu avec une laborieuse sollicitude aux besoins de Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres, elle venait s'asseoir comme Marie aux pieds de son Seigneur, pour se perdre dans la contemplation

[1] Non derelictam, sed dilectæ hæc esse indicia... Prius arborem proceram, ad oppositam ripam plantatam, ad eam in qua coambulabant, transituram, quam Deus in amore reciproco cederet creaturæ.Ibid.

de ses grâces et de sa miséricorde. « Je jure devant Dieu, » écrivait son sévère confesseur au souverain pontife, « que j'ai rarement vu une femme plus contemplative. » Elle restait souvent pendant plusieurs heures de suite en prière, les yeux, les mains et le cœur élevés vers le ciel. Elle passait souvent une partie des nuits dans l'église, malgré les prohibitions de Conrad, qui ne voulait point qu'elle se privât de son repos nécessaire. Comme elle ne se trouvait pas toujours assez seule ni assez libre dans les églises de Marbourg, elle aimait à aller faire ses prières dans les champs, sous la voûte du ciel, au milieu de cette nature dont chaque détail lui rappelait la grandeur et la clémence du Créateur. La tradition raconte que lorsqu'elle priait ainsi en plein air, et qu'il pleuvait, elle seule n'était pas mouillée[1]. Elle se réfugiait de préférence, dans ces courses pieuses, auprès d'une charmante fontaine, située dans un bouquet de bois au pied d'une montagne escarpée, peu éloignée du village de Schrœck, à deux lieues de Marbourg. Le chemin qui y conduisait était très-roide et dangereux; elle fit construire une chaussée pavée, et éleva auprès de cette source pure une petite chapelle. Bientôt ce lieu champêtre et solitaire prit le nom de *Fontaine d'Elisabeth,* qu'il porte encore aujourd'hui[2].

[1] La tradition rapporte le même miracle à saint Pierre d'Alcantara.

[2] Le site est un des plus jolis de cette belle contrée. Le village de

Les plus mauvais temps ne pouvaient l'empêcher de se rendre à cette retraite chérie. Elle priait toujours en marchant; mais, pendant toute la durée du trajet de Marbourg à sa fontaine, elle ne récitait qu'un seul *Pater,* tant sa prière était mêlée de réflexion et de contemplation [1].

Elle assistait avec une dévotion et une exactitude exemplaires à tous les offices divins; elle avait pour les Saints de Dieu une affectueuse vénération; elle écoutait les récits de leur vie avec un pieux intérêt, observait scrupuleusement leurs fêtes, et rendait à leurs reliques un culte plein de tendresse : sans cesse elle les honorait en faisant allumer des cierges et brûler de l'encens devant elles. Après son ami spécial saint Jean l'Évangéliste, c'était pour sainte Marie-Madeleine qu'elle professait le plus d'affection. La sainte Vierge était naturellement l'objet de sa fer-

Schrœck est encore catholique, ayant appartenu jusqu'en 1802 à l'archevêché de Mayence. La fontaine existe encore ; mais, au lieu de la chapelle d'Élisabeth, on n'y voit plus qu'une sorte de temple classique, d'ordre dorique et ionique, élevé en 1596 par un landgrave protestant, avec une inscription très-longue et des plus ridicules, en style classique. Elle commence ainsi :

Si, viator, quis sim, quidve portem quæris ?
Fons sum divæ Elisabeth...
Ad me venit sæpius
Deoque, naturæ et mihi grata, etc.

[1] Justi, p. 263. Il ajoute que, dans le pays de Marbourg, les paysans citaient ce trait comme exemple aux enfants qui bredouillaient en récitant leurs prières.

vente vénération ; elle avait toujours avec elle quatre images de cette Reine du ciel, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, et qu'elle légua à sa fille aînée Sophie[1]. Et cependant elle était loin d'attacher une trop grande importance à ces signes de dévotion extérieure, et savait parfaitement distinguer le prix purement matériel qu'on pouvait y trouver du sens intime et pur que la foi leur assigne. Ainsi, étant allée un jour visiter un monastère, comme les religieux réunis autour d'elle au nombre de vingt-quatre environ lui montraient avec une certaine complaisance des sculptures richement dorées qui ornaient leur église, elle leur dit : « En vérité, l'argent que cela vous a coûté, vous auriez mieux fait de l'employer à vous vêtir et à vous nourrir qu'à orner ces murs ; car vous devez porter toute cette sculpture dans vos cœurs[2]. « Elle n'était

[1] Wadding, Ann., II, 224. Juste Lipse, Diva Virgo Hallensis. Sophie, depuis duchesse de Brabant, apporta ces quatre images avec elle en Belgique : l'une d'elles fut placée à Vilvorde, et devint célèbre par ses miracles sous le nom de *N. D. de Consolation* ; la seconde, à Gravesande ; la troisième, chez les carmélites de Haarlem ; enfin, la quatrième, dans la belle église gothique de Halle, près Bruxelles, où elle est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique et le but de nombreux pèlerinages. Juste Lipse, qui était, comme l'on sait, un des plus illustres savants du seizième siècle, ne dédaigna pas de consacrer un ouvrage spécial à l'histoire de cette image, sous le titre de *Diva Virgo Hallensis* ; il lui légua sa plume après avoir cessé d'écrire.

[2] Ecce melius potuissetis hanc expensam in vestibus vestris et victualibus quam in parietibus, quoniam hanc sculpturam imaginum in corde vestro gerere deberetis. Dict. IV, Ancill. 2031. Cette réponse

pas moins sévère pour elle-même ; car, comme on lui vantait un jour la beauté d'une image en l'engageant à l'acheter, elle dit : « Je n'ai nul besoin d'une telle image, car je la porte dans mon cœur. » C'est le même sentiment qui régnait dans l'âme d'un de ses plus illustres contemporains, quoique d'un caractère bien différent du sien, Simon, comte de Montfort, de qui saint Louis racontait avec admiration à Joinville que lorsqu'on vint lui dire « qu'il viensist veoir le corps de nostre Seigneur, lequel estoit devenu en char et en sang entre les mains du prebstre, dont ils estoient fort emerveillez, le comte leur dist : Allez-y, vous autres qui en doubtez. Car, quant à moy, je crois parfaitement et sans doubte.., Pourquoy j'espère, pour le croire ainsi, en avoir une couronne en paradis plus que les anges, qui le voient face à face, pourquoy il faut bien qu'ils le croyent[1]. »

L'image de Dieu était sans doute trop profondément gravée dans le cœur d'Élisabeth, trop perpétuellement présente à son amour, pour qu'elle eût besoin de ces secours que l'Église offre avec une généreuse pitié aux âmes ordinaires. Ravie sans cesse par la contemplation jusque dans la présence de la Divinité et de ses plus augustes mystères, elle perdait de vue les imparfaites figures que l'imagination humaine pou-

a valu à notre Sainte le triste honneur d'être citée avec éloge par Luther dans ses *Tischreden.*

[1] Joinville, p. 181, éd. Petitot.

vait lui offrir des objets de sa foi. Plus elle avançait vers la fin de sa courte carrière, plus ses prières se transformaient en extases et en ravissements, et plus ces merveilleuses interruptions de la vie d'ici-bas se prolongeaient chez elle, comme pour lui préparer par une douce transition l'accès de la vie éternelle. A la fin, ce fut chaque jour et pendant plusieurs heures qu'elle quittait ainsi ce monde de douleurs et d'ennuis pour goûter d'avance les jouissances du ciel[1]. Le nombre des révélations, des visions, des entretiens surnaturels qu'elle eut à ces occasions fut immense; et, quoiqu'elle s'attachât en général à tenir cachées ces faveurs immortelles, elle ne pouvait les dissimuler entièrement à celles qui vivaient avec elle : sa joie et sa reconnaissance la trahirent maintes fois; et l'existence de ses communications miraculeuses fut toujours regardée par ses contemporains comme un fait incontestable. Les anges du Seigneur étaient les intermédiaires habituels entre le ciel et cette âme élue[2] : non-seulement ils lui donnaient des avertissements et des instructions célestes, mais encore ils

[1] Rapiebatur enim in excessum et extasim mentis, sed non erat in ejus raptu rara hora et brevis mora, verum multa frequentia et persistentia diuturna; siquidem per aliquot horas perduravit. Theod., VII, 10.

[2] Angelicas visitationes, visiones et allocutiones, multas revelationes tam diebus quam noctibus habere meruit. Ibid. Le Mss. des Bollandistes à Bruxelles contient le discours d'un ange à la Sainte, en forme d'homélie, du reste assez peu remarquable.

venaient la consoler de toutes ses épreuves et de tous les accidents même passagers de sa vie temporelle. Une fois entre autres qu'Élisabeth avait recueilli chez elle une pauvre femme malade, et l'avait soignée avec tendresse, cette malheureuse, étant rétablie, prit la fuite un jour de grand matin, en emportant avec elle tous les vêtements de sa bienfaitrice, qui, n'ayant plus rien pour se couvrir, fut obligée de rester nue au lit. Mais, loin de s'impatienter ou de se plaindre, elle se borna à dire : « Mon cher Seigneur, je vous remercie de m'avoir rendue ainsi semblable à vous, car vous êtes venu au monde nu et dépouillé de tout, et c'est ainsi que vous avez été cloué à la croix. » Aussitôt, comme autrefois lorsqu'elle avait donné d'elle-même tous ses habits aux pauvres, elle vit paraître une ange avec un beau vêtement, qu'il lui remit en disant : « Je ne t'apporte plus de couronne comme autrefois ; car c'est Dieu lui-même qui veut te couronner bientôt dans sa gloire[1]. »

Mais souvent aussi le divin époux de son âme, le maître unique de sa vie, Jésus lui-même, se montrait à elle face à face, accompagné d'une multitude de Saints. Il la consolait par ses très-douces paroles et la fortifiait par sa vue[2].

[1] La légende ajoute qu'elle envoya aussitôt ce vêtement au couvent d'Aldenberg, pour l'échanger contre des haillons, dont elle se revêtit avec une grande joie.

[2] Ipsum quoque Dominum Jesum facie ad faciem... vidit, se beni-

Au sortir de ces entretiens célestes, son visage, au dire du grave Conrad, resplendissait d'une clarté merveilleuse, reflet de la splendeur divine qui avait rejailli sur elle, et ses beaux yeux lançaient des regards brillants comme les rayons du soleil[1]. Ceux-là seuls qui n'étaient point en péché mortel pouvaient la contempler sans être éblouis. Si ces ravissements se prolongeaient pendant quelques heures, elle y puisait une si grande force, qu'elle n'avait plus ensuite besoin de nourriture, pas même la plus restreinte, pendant un très-long espace de temps. La nourriture de l'âme qu'elle y avait reçue suffisait à sa subsistance[2]. Elle ne vivait plus pendant le reste du jour qu'en celui en qui elle s'était transformée par l'amour; elle n'avait, pour exprimer l'état où la laissaient ses entretiens célestes, d'autres paroles que le texte sacré : *Mon âme s'est fondue quand mon bien-aimé m'a parlé.*

Ainsi devait se justifier l'instinct prophétique qui lui avait fait choisir, tout enfant, pour patron, pour

gnissime alloquando consolantem et apparendo confortantem. Theod. VII, 10.

[1] Frequentius viderunt faciem ejus mirabiliter fulgentem et quasi solis radios ex oculis ejus procedentes. Ep. Conr. Marb. ad Papam, p. 113. Splendida quippe fiebat facies ejus dum respiceret in eam Dominus. Theod.

[2] Diutissime permansit quod nullo cibo corporali, sed modicissimo pascebatur. Reficiebatur namque intus invisibili mentis cibo. Theod., VII, 10. Conrad. Epist.

ami et pour modèle, ce bienheureux évangéliste qui avait reçu le *privilége de l'amour,* et qui en se reposant sur le cœur du Sauveur y avait lu tous les secrets du ciel [1].

Une joie divine s'était donc répandue sur toute sa vie, tout son être : aucune tribulation, aucune épreuve, ne pouvait en troubler la paix et la douceur. On ne la vit jamais troublée ni irritée; elle redoublait au contraire de gaieté dans ses contrariétés. Ceux qui la voyaient de plus près ne purent jamais distinguer sur son visage l'expression d'une peine quelconque, et cependant elle pleurait sans cesse, et le don des saintes larmes qu'elle avait reçu dès le berceau était devenu de plus en plus abondant à mesure qu'elle approchait de la tombe. Plus elle se sentait heureuse, et plus elle pleurait; mais ses pleurs coulaient comme d'une source tranquille et cachée, sans jamais rider son visage, sans altérer en rien ni la pure beauté ni la placidité de ses traits[2] : ils n'y ajoutaient qu'un charme de plus : c'était le dernier

[1] Hic est beatissimus evangelista... qui privilegio amoris... meruit honorari. Iste est Joannes qui supra pectus Domini recubuit, beatus Apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia. Bréviaire romain.

[2] Quandoque ipsa maxime jucunda fuit maxime flevit, quod dictu mirabile videtur, simul gaudere et flere et nunquam cum flebat faciem in rugas, id est deformitatem vertebat, sed lacrymæ quasi de fonte, vultu ejus serenissimo et jucundissimo exstante, fluebant. Ibid.

épanchement d'un cœur auquel nulle parole ne pouvait plus suffire [1]. Certes, comme autrefois les larmes d'angoisse qu'un amour humain ou de cruelles persécutions avaient arrachées de ses yeux, ainsi ces larmes de joie surnaturelle qu'elle laissait tomber dans le calice de sa vie étaient recueillies goutte à goutte par son céleste Époux, et devenaient les perles de la couronne éternelle qui lui était réservée dans les cieux [2].

[1] Ainçois cheoit la larme plainne.
Com li ruissiaux de la fontaine
Les larmes viennent; c'est la fin
Dou cuer loiaul, et pur et fin.

RUTEBEUF, *Mss.* p. 40.

[2] Théodoric résume ainsi toute cette partie de la vie de notre Sainte : Refulgebat in ea conversatio amabilis, actio humilis, habitus contemptibilis, affectio sancta, cogitatio sincera, mundum cor, conscientia bona, intellectus purus et simplex, fides non ficta, spes invicta, caritas perfecta, vita immaculata, contemplatio continuata. VII, 10. Il ajoute qu'il aurait encore une infinité de détails à raconter sur elle, mais que la crainte d'être trop prolixe lui impose silence.

CHAPITRE XXIX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ÉTANT AGÉE
DE VINGT-QUATRE ANS,
FUT CONVIÉE AUX NOCES ÉTERNELLES.

Jam hiems transiit, imber abiit et recessit : surge, amica mea, speciosa mea, et veni. Veni, sponsa mea, et coronaberis.

CANT., II, 11, 14.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis que l'humble Élisabeth avait revêtu avec l'habit de Saint-François la force de mépriser toutes les joies de la vie, et de marcher vers le ciel par un chemin semé de tant d'épines ; et déjà le Seigneur avait trouvé l'épreuve assez longue, la tâche laborieuse qu'elle s'était imposée suffisamment achevée. « Il ordonna que celle qui avoit despité le royaume mortel eust le royalme des angèles. » Comme le divin Époux du cantique inspiré, il vint annoncer à sa bien-aimée que le triste

hiver de la vie, avec tous ses orages, était passé, et que l'aurore du printemps éternel allait se lever pour elle. L'année 1231 tirait à sa fin, année où l'ordre de Saint-François avait cédé au ciel ce glorieux saint Antoine de Padoue, l'honneur du Portugal et de l'Italie[1], et où le Tout-Puissant, jaloux d'augmenter encore l'armée de ses Saints, allait lui demander un nouveau sacrifice, et cueillir sa plus belle fleur. Une nuit qu'Élisabeth était couchée, partagée entre le sommeil et la prière, le Christ lui apparut au milieu d'une lumière délicieuse, et lui dit d'une voix très-douce : Viens, Elisabeth, ma fiancée, ma tendre amie, ma bien-aimée, viens avec moi dans le tabernacle que je t'ai préparé de toute éternité; c'est moi-même qui t'y conduirai [2]. » Dès son réveil, toute joyeuse de cette prochaine délivrance, elle se hâta de faire tous ses préparatifs pour cet heureux voyage; elle disposa tout pour son ensevelissement et son enterrement; elle alla visiter une dernière fois tous ses pauvres et ses malades; elle les bénit tous avec une joie immense, et partagea entre eux et ses suivantes tout ce qui lui restait à donner. Maître Conrad était en ce moment même atteint d'une grave maladie qui lui faisait souffrir les plus violentes douleurs. Il fit prévenir sa docile pénitente, et aussitôt elle cou-

[1] Mort le 13 juin 1231.

[2] Viens bien-aymée, au lieu qui est glorieusement appareillié. Jean Lefèvre, l. c.

rut chez lui, fidèle jusqu'au bout à sa mission de consolatrice et d'amie des malades. Il la reçut avec beaucoup d'affection, et elle se lamenta beaucoup de le voir ainsi souffrant. « Que deviendrez-vous, lui dit-il alors, madame et chère fille, lorsque je serai mort? comment arrangerez-vous votre vie? qui sera votre protecteur contre les méchants, et qui vous dirigera vers Dieu? » Mais elle lui répondit aussitôt: « Votre question est inutile; c'est moi qui mourrai avant vous; croyez-m'en, je n'aurai pas besoin d'un autre protecteur que vous. »

Le quatrième jour après cet entretien, elle sentit la première atteinte du mal qui devait mettre un terme à la longue mort de son existence terrestre, et la conduire à la vie véritable et éternelle. Elle se vit forcée de se mettre au lit, et elle y languit pendant douze ou quinze jours en proie à une fièvre ardente, mais toujours joyeuse et gaie, et occupée sans cesse à prier[1]. » Au bout de ce temps, un jour que, retournée contre la muraille de sa chambre, elle semblait dormir, une de ses femmes, nommée comme elle Elisabeth, qui était assise à côté de son lit, entendit comme une douce et exquise mélodie qui s'échappait du gosier de la malade[2]. Un moment

[1] Elle estait toujours lye, et ne cessa oncques de oraison. Ann. Hain., l. c.

[2] Après douze jours d'une fièvre ardente. P. Apoll., p. 475. — Per dies duodecim et amplius... Audivit quasi intra guttur ejus vo-

après la duchesse changea de place, et, se tournant vers sa compagne, elle dit : « Où es-tu, ma bien-aimée ? — Me voici, » repondit la servante, en ajoutant : « Oh ! madame, que vous avez délicieusement chanté[1] ! — Quoi ! » lui dit Élisabeth ; « as-tu aussi entendu quelque chose ? » Et, sur sa réponse affirmative, la malade reprit : « Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre moi et la paroi, et il m'a chanté pendant longtemps d'une manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui mon cœur et mon âme, qu'il m'a bien fallu chanter aussi[2]. Il m'a révélé que je mourrais dans trois jours. » C'était sans doute, dit un ancien narrateur, son ange gardien qui venait, sous la forme de ce petit oiseau, lui annoncer la joie éternelle[3].

cem dulcissimam. Theod., VIII, 2. — Elle ouit de suis doulche melodie. Ann. Hain., l. c. — Eynen unmassin sussin Gesang. Rothe, l. c.

[1] Post pusillum convertens se ad ancillam (jacuerat enim ad parietem versus), dixit : Ubi es, dilecta mea ?... Adsum... O domina, quam dulciter cantasti !

[2] Dico tibi quod inter me et parietem avicula quædam mihi jucundissime cantavit ; cujus dulcedine excitata, oportebat et me cantare. Theod., l. c.

Lors dit : Un oizeles chantoit
Leis moi si, qu'il matalentoit
De chanter, si que je chantai.

RUTEBEUF, f. 40.

— Ann. Hain., l. c. — Selon le récit contemporain inséré par Martène et Durand dans leur *Amplissima collectio*, t. I, p. 1254, sa fille entendit aussi ces chants : c'est la seule trace que nous ayons de la présence d'un de ses enfants à ses derniers instants.

[3] Illa enim avicula... credimus fuisse ejus angelum qui fuerat ad

Dès ce moment, n'ayant devant elle que ce peu de temps pour se préparer à sa dernière lutte, elle ne voulut plus admettre auprès d'elle aucune personne séculière, pas même les nobles dames qui avaient coutume de lui rendre visite. Elle congédia, en les bénissant une dernière fois, tous ceux qui venaient la voir habituellement. Elle ne garda auprès d'elle, outre ses femmes, que quelques religieuses qui lui étaient spécialement attachées, son confesseur et le petit pauvre qui avait remplacé dans sa sollicitude le jeune lépreux que Conrad avait éloigné. Comme on lui demandait pourquoi elle excluait ainsi tout le monde, elle répondit : « Je veux rester seule avec Diéu, et méditer sur le terrible jour de mon jugement, et sur mon Juge tout-puissant. » Puis elle se mit à prier en pleurant, et à invoquer la miséricorde de Dieu.

Le dimanche, veille de l'octave de la Saint-Martin (18 novembre 1231), après matines, elle se confessa à Conrad, qui était suffisamment rétabli pour l'assister. Elle prit son cœur entre ses mains, dit un manuscrit contemporain, et y lut tout ce qu'elle y pouvait lire ; mais il n'y avait rien dont elle pût s'accuser, rien que la plus sincère contrition n'eût mille fois lavé. Sa confession achevée, Conrad lui demanda quelles étaient ses dernières volontés à l'égard de ses biens et de ses meubles. « Je suis étonnée, » répon-

sui custodiam deputatus, qui eidem æternum gaudium nuntiavit. Cod. Florent., p. 161.

dit-elle, « que vous me fassiez une telle question; car vous savez que lorsque je vous ai fait vœu d'obéissance, j'ai renoncé à toutes mes propriétés, en même temps qu'à ma volonté, à mes chers enfants, et à tous les plaisirs mortels; je n'ai rien gardé que ce qu'il fallait, selon vos ordres, pour payer des dettes et faire des aumônes; j'aurais voulu, avec votre permission, déjà renoncer à tout, et vivre dans une cellule avec la pitance quotidienne que les autres pauvres reçoivent[1]. Il y a longtemps que tout ce que je paraissais posséder n'appartenait en réalité qu'aux pauvres; distribuez donc entre eux tout ce que je laisse, excepté cette vieille robe usée que j'ai, dans laquelle je veux qu'on m'ensevelisse. Je ne fais point de testament; je n'ai d'autre héritier que Jésus-Christ[2]. » Mais comme une de ses compagnes la suppliait de lui léguer un souvenir d'elle, elle lui donna le pauvre manteau de son père saint François, que le pape lui avait envoyé. « Je te lègue mon manteau, » lui dit-elle, « ne te soucie pas de ce qu'il soit tout déchiré, rapiécété et misérable; c'est le plus précieux bijou que j'aie ja-

[1] Mirabiliter quæritis cum sciatis... quandocumque potero a vobis habere licentiam, omnia libentissime relinquam, ita quod de quotidiana eleemosyna vivam in recluso ab aliis pauperibus accipienda. Mart., p. 1254.

[2] Omnia quæ jamdudum videbar possidere erant pauperum... Præter vilem tunicam in qua sepeliri voluit. Testamentum non statuit : hæredem præter Christum habere noluit. Theod., VIII, 3. Conrad. Marb.

mais possédé. Je te déclare que chaque fois que j'ai voulu obtenir quelque grâce spéciale de mon bien-aimé Jésus, et que je me suis mise en prières couverte de ce manteau, il a toujours daigné se rendre à mes vœux avec une infinie clémence[1]. » Elle demanda ensuite à être enterrée dans l'église même de l'hôpital qu'elle avait fondé et dédié à saint François. Elle n'eut point d'autre pensée à donner aux funérailles qu'on lui ferait ici-bas, déjà tout absorbée par l'anticipation de son entrée dans le ciel[2].

Après qu'elle se fut longuement entretenue avec Conrad, et qu'on lui eut dit la messe, vers l'heure de prime on lui apporta les derniers sacrements, qu'elle attendait avec une pieuse impatience. Qui pourrait savoir et juger avec quelle sincère tendresse, quelle pureté de cœur, quel ardent désir, quelle joie céleste elle reçut ce doux repas? Certes, celui-là seul qui daigna lui servir de guide et de viatique dans ce dernier voyage. Mais ce qui s'en manifestait au dehors suffisait pour révéler aux assistants la présence de la

[1] Cuidam sociæ petenti aliquid in morte... Mantellum meum, inquit, tibi relinquo... tibi teste conscientia fateor, quod dilectus meus Christus votis meis dulciter condescendere consuevit, quoties ipso mantello cooperta dulcissimam faciem Jesu conquirebam. Cod. Lov. ap. Wadding, p. 159. Du solt nit ansehen daz der Mantel gepletzert krang und versmehet ist, etc. Cod. Heidelb., p. 32.

[2] Nec de pompa funeris cogitavit... Hæreditatem immarcessibilem, immortalitatis stolam, societatem angelicam et cœlestem quærens habitationem. Theod., l. c.

grâce divine dont elle était inondée[1]. Après avoir reçu l'extrême-onction, puis communié, elle resta immobile et silencieuse pendant toute la journée, jusqu'à l'heure des vêpres, absorbée dans la contemplation, et comme enivrée de ce sang de vie dont elle venait s'abreuver pour la dernière fois sur la terre. Puis tout à coup ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un torrent de pieuses et ferventes paroles. « Sa langue, auparavant si retenue à parler, répandait ses lumières avec profusion ; mais avec telle prudence et telle efficace, que, bien que jamais elle n'eût tant discouru, il n'y avait pas une de ses paroles de perdue. On remarqua que tout ce qu'elle avait appris des prédicateurs, ou dans les bons livres, ou compris dans ses ravissements, lui revint en mémoire pour en faire part à ses filles, avant de mourir. » Une source inconnue d'éloquence et de savoir avait tout à coup jailli dans cette âme au moment où elle prenait son vol vers les cieux. En reportant son esprit sur les saintes Ecritures, elle y choisit le récit le plus propre à charmer la mémoire d'une âme aimante comme la sienne. Elle se mit à réciter tout au long l'évangile de la résurrection de Lazare, et s'épancha

[1] Qua sinceritatis affectione, qua mentis puritate, quanto cordis desiderio et spirituali gaudio hoc suave et internum acceperit epulum, nullum æstimare posse arbitror, præter ipsum quem in hoc ipso conviatorem, viaticum, ducemque, quo pergebat itineris assumere digna fuit. Attamen quæ apparuerunt... interioris gratiæ exstiterunt certissima argumenta. Theod., l. c.

avec une abondance merveilleuse sur la visite que fit Jésus aux bienheureuses sœurs Marthe et Marie, lorsqu'il daigna s'associer à leur douleur, aller avec elles au tombeau de leur frère, et leur montrer sa tendre et sincère compassion en mêlant à leurs larmes ses larmes divines[1]. Arrêtant là sa pensée, elle se mit à disserter profondément, et à la grande admiration des assistants, sur ces larmes du Christ, ainsi que sur celles qu'il versa à la vue de Jérusalem et pendant qu'il était en croix; ses paroles furent si vives, si poignantes, si enflammées, si propres à remuer jusqu'au fond des cœurs, que bientôt un torrent de pleurs s'échappa des yeux de tous ceux qui l'écoutaient[2]. La mourante s'en aperçut; et, comme pour leur donner un doux avertissement, elle répéta les paroles qu'avait dites le Seigneur en marchant à la mort[3] : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous-

[1] Tractans quemadmodum illis lacrymantibus collacrymatus flevit super mortuum, memoriam abundantiæ suavitatis Domini eructavit affectu et effectu. Theod. — Ut pariter ad sepulcrum ierit, ut denique lacrymas intimæ, verissimæque compassionis indices profuderet. Wadding., II, 271.

[2] Quomodo Dominus ter flevit, scilicet in suscitatione Lazari et super Jerusalem et in cruce. Mart., p. 1255. Profundam rei pulcherrimæ disputationem ingressa, cum stupore et admiratione præsentium, de iis Christi lacrymis tam viva, tam aculeata, tam flammea, tamque ad imum spiritum penetrantia verba fecit, ut omnibus penitissime compunctas lacrymas excivit. Wadding. — Lacrymis resolutæ fleverunt. Theod. Conr. Marb.

[3] Sancta Dei ad mortem jam tendens, Domini ad mortem euntis verba dulcia memoravit... Theod.

mêmes. » Son cœur, toujours si plein de compassion et de sympathie, tout en s'élançant vers le ciel, restait encore ouvert à ceux qu'elle avait aimés ; elle songeait encore à soulager la douleur de ses suivantes, leur adressait les consolations les plus affectueuses, les appelait sans cesse : « Mes amies, mes bien-aimées[1] ! » Après tous ces discours elle se tut, baissa la tête, et garda longtemps un complet silence.

Cependant, après un certain temps, sans qu'on vît ses lèvres s'entr'ouvrir, une harmonie d'une exquise suavité et doucement voilée se fit de nouveau entendre dans son gosier[2]. Comme on la questionnait à cet égard, elle répondit : « Ne les avez-vous pas entendus, ceux qui chantaient avec moi ? J'ai chanté comme j'ai pu avec eux[3]. » « Aucune âme fidèle n'en doutera, » dit son historien ; « elle mêlait déjà sa douce voix aux chants de triomphe et aux délicieux concerts de l'armée céleste, qui attendait l'instant où elle entrerait dans ses rangs ; elle chantait déjà la gloire du

[1] Domina mea beata Elizabeth jocundissimis verbis nobis loquebatur, vocans nos dilectas vel amicas. Dict. IV. Anc. Déposition d'Élisabeth.

[2] Tunc voces suavissimæ sine omni motu labiorum in ejus gutture audiebantur. Theod.

Dy was dunckell und nicht helle.
Vita Rhyt.

[3] Numquid audistis aliquos mecum decantantes? Dict. IV Anc. potui facultate concinendi munus adjunxi, quos mirum, si non a stis. Wadd., 172.

Seigneur avec ses anges[1]. » Elle resta depuis la chute du jour jusqu'au premier chant du coq dans un état de joie expansive, d'expansion pieuse unie à la plus fervente dévotion[2]. Au moment de la victoire, elle célébrait à bon droit les combats à jamais terminés. Déjà sûre de sa glorieuse couronne, elle dit à ses amies, un peu avant minuit : « Que ferions-nous, si notre ennemi le diable venait à paraître[3] ? » Un instant après, elle s'écria d'une voix très-haute et claire : « Fuis, fuis, méchant ! je t'ai renié[4]. » Bientôt elle dit : « Or, il s'en va : parlons maintenant de Dieu et de son Fils[5], que cela ne vous ennuie pas, ce ne sera pas long. » Vers minuit, son visage devint tellement resplendissant, qu'on pouvait à peine le regarder. Au

[1] Hic nulli fidelium dubitare conceditur, quando cœlestium agminum ejus exitum præstolantium suavem ac mulcebrem, cui concinuerit tam dulciter, audierit harmoniam, cantans gloriam Domini cum ipsis. Theod.

[2] Quasi exultans et jubilans, eximiæque devotionis signa præferens et ostendens usque ad galli cantum. Theod.

[3] Tanquam jam secura in Domino... Quid faceremus, si se nobis nimicus humani generis diabolus ostenderet? Theod.

[4] Alta et libera voce... Fuge, fuge! Déposit. d'Élisabeth. *Du bæser Geist wun ich hab dir widersagt.* Passion. f. 62. Le Cod. Flor. dit que le démon était venu voir, selon son habitude à la mort des saints, *si forte aliquod jus haberet;* mais que, n'en ayant aucun sur Élisabeth, il lui fallut fuir honteusement. Cæsarius, Mss. Bol., rappelle l'exemple de saint Martin à ce propos.

[5] Puis dit après : Or s'en va cil.
Parlons de Dieu et de son Fil;
Ni parler pas ne vos anuit.

RUTEBEUF, p. 40.

premier cri du coq, elle dit : « Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde le Seigneur, et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu et de l'enfant Jésus ; car voici minuit ! voici l'heure où Jésus naquit, où il fut couché dans la crèche, et où il créa une nouvelle étoile que nul n'avait encore vue : voici l'heure où il vint racheter le monde ; il me rachètera aussi : voici l'heure où il ressuscita les morts, et où il délivra les âmes enchaînées ; il délivrera aussi la mienne de ce monde misérable [1]. » Sa joie et son bonheur croissaient à chaque instant. « Je suis faible, » disait-elle, « mais je ne sens aucune douleur, pas plus que si je n'étais pas malade... Je vous recommande tous à Dieu. » Elle parla encore beaucoup, tout enflammée par l'Esprit-Saint ; mais ses paroles, qui respiraient le plus tendre amour de Dieu, ne sont pas venues jusqu'à nous [2]. Enfin elle dit : « O Marie ! viens à mon secours !... Le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces... L'époux vient chercher son épouse. » Puis, à voix basse : « Silence !... silence ! » En prononçant ces mots, elle baissa la tête

[1] Ecce instat hora in qua Virgo peperit Dominum, et intulit ad præsentes. Modo loquamur de Deo et puero Jesu, quia instat media nox, quando... novamque stellam... creavit quam nunquam aliquis prius vidit. Theod.

[2] Per totam diem illam et noctem... sacratissimis mentis affectionibus in Deum elevata, divinissimis quoque eloquiis et colloquiis spiritu inflammata. Theod. — Sponsi sui adventum præstolans cum eo, intratura ad nuptias. Cæsar. Mss. Bolland.

comme dans un doux sommeil, et rendit en triomphe le dernier soupir [1]. Son âme s'envola au ciel au milieu des anges et des saints, qui étaient venus au-devant d'elle [2]. Un délicieux parfum se répandit aussitôt dans l'humble chaumière qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle, et l'on entendit dans les airs un chœur de voix célestes qui chantait avec une ineffable harmonie le sublime répons de l'Église qui résumait toute sa vie [3] : *Regnum mundi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi, quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.*

C'était dans la nuit du 19 novembre de l'année 1231 ; la Sainte avait à peine accompli sa vingt-quatrième année [4].

[1] Submissa voce omnibus qui circa ipsam erant silentium indixit, et ita quasi suavissime obdormiens exspiravit. Martène, p. 1255. Tandem jubilando requievit... inclinato capite exspiravit. Theod.

[2] Occurrentibus et comitantibus angelis et sanctorum choris, ad regna evolavit sideria. Theod.

Des anges fut convoié
La sus en paradis celestre
Quant du siècle déguerpi l'estre.

RUTEBEUF.

[3] In aere quoque audita est... suavissima melodia... In nocte cantus deprehensæ sunt fuisse illius responsorii Regnum mundi, etc., sæpius repetiti. Petr. *de Natalibus*, f. 263, ed. 1514.

[4] Le manuscrit du prince de Solms, intitulé *Antiquitates monasterii Aldenbergensis*, raconte que la petite Gertrude, âgée de quatre ans, qui était alors à Aldenberg, dit ce même jour à ses compagnes : « J'entends sonner la cloche des morts à Marbourg; en ce moment même la chère dame ma mère sera morte ! » Justi, Vorzeit, 1823. p. 806.

CHAPITRE XXX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT ENSEVELIE DANS LA CHAPELLE DE SON HÔPITAL ET COMMENT LES PETITS OISEAUX DU CIEL CÉLÉBRÈRENT SES OBSÈQUES.

Ecce quod concupivi, jam video : quod speravi, jam teneo ; ipsi sum juncta in cœlis, quem in terris posita, tota devotione dilexi.
Antienne de sainte Agnès, au Bréviaire romain.

A la différence de la plupart des gloires humaines, celle des élus de Dieu ne commence sur la terre, comme dans le ciel, qu'avec leur mort. Il semble que, dans sa paternelle sollicitude, le Seigneur ait voulu mettre toujours leur humilité sous la protection de l'oubli ou des injures de ce monde, jusqu'à ce que leur dépouille mortelle reste seule exposée à ses dangereux hommages. Aussi à peine l'âme de notre Élisabeth fut-elle allée chercher le riche repos du ciel,

que son corps devint l'objet de la vénération qui lui avait été trop souvent refusée pendant sa vie; et nous allons voir cette pauvre jeune veuve si longtemps persécutée, méprisée, calomniée, désormais préoccuper la pensée des fidèles et remuer tous les esprits catholiques, depuis le chef suprême de l'Église jusqu'aux plus humbles pèlerins de la pieuse Germanie.

Après qu'elle eut rendu le dernier soupir, ses fidèles suivantes, et quelques autres femmes dévotes, lavèrent et ensevelirent son corps avec un grand respect pour tout ce qui restait de celle dont les derniers instants avaient si bien répondu à toutes les glorieuses victoires de sa vie antérieure. Elles lui donnèrent pour linceul cette pauvre robe déchirée qu'elle avait eue pour seule parure, et qu'elle-même avait désignée et désirée pour vêtement mortuaire. Ce corps sacré fut ensuite transporté par les religieux Franciscains, accompagnés du clergé et du peuple, au milieu des chants funèbres et des larmes de tous, à l'humble chapelle de cet hôpital de Saint-François, qui devait être le premier théâtre de sa gloire, après avoir été celui de ses héroïques luttes pour l'amour de Dieu et de ses pauvres. Cette chapelle était celle-là même où elle avait coutume de prier et de se livrer à tous ses exercices de dévotion.

Le bruit de sa mort s'étant bientôt répandu, on

vit accourir tous les prêtres et les religieux des environs, notamment les moines de l'ordre de Cîteaux, et une foule immense de fidèles tant riches que pauvres, afin de rendre les derniers devoirs à celle qui venait de recueillir si jeune encore le fruit de ses labeurs. Animés par cet instinct populaire qui est si souvent le sûr présage de la vraie renommée, et pressentant les honneurs dont l'Église entourerait bientôt ces dépouilles précieuses, les plus ardents songèrent déjà à se procurer des reliques de la sainte future. On se jeta sur sa bière, les uns arrachèrent des morceaux de sa robe, les autres lui coupèrent les cheveux et les ongles; quelques femmes allèrent même jusqu'à lui couper le bout des oreilles et des seins [1]. Cependant la douleur causée par cette perte était générale; des larmes coulaient de tous les yeux; on entendait partout les gémissements et les lamentations des pauvres, des malades, à qui ses tendres soins allaient à jamais manquer, et qui accouraient en foule pour voir une dernière fois leur bienfaitrice : ils la pleuraient tous ensemble, comme si chacun d'eux avait perdu sa mère [2]. Mais comment décrire l'angoisse et la désola-

[1] Plurimi devotione accensi, particulas pannorum incidebant, alii rumpebant, alii pilos capitis incidebant et ungues. Quædam autem aures illius truncabat : etiam summitatem mamillarum ejus quidam præcidebant, et pro reliquiis hujusmodi sibi servabant. Dict. IV, Ancill. 2032.

[2] O quantus dolor pauperum concurrentium! o quantus luctus

tion de tous ceux qui perdaient en elle un soutien ou un exemple? Entre autres les religieux Franciscains, qui avaient en elle à la fois une sœur par la communauté d'habit et de règle, et une mère par la constante et efficace protection qu'elle leur avait accordée, déploraient sa perte avec une violente affection. « Quand j'y pense, » dit celui d'entre eux qui nous a laissé la biographie de leur céleste amie, « quand j'y pense, j'ai bien plus envie de pleurer que d'écrire. »

L'amour et la dévotion du peuple exigea et obtint que ces dépouilles chéries restassent exposées pendant quatre jours entiers dans l'église, au milieu de la multitude des fidèles, qui chantaient de pieux cantiques. Le visage de la sainte défunte était découvert, et offrait, aux regards avides de la contempler, le plus doux et le plus séduisant spectacle[1]. Sa jeune beauté y avait reparu avec toute sa fraîcheur et tout son éclat: l'incarnat de la vie et de la jeunesse se retrouvait sur ses joues. Sa chair, au lieu d'être roidie par la mort, était tendre et flexible au toucher, comme si elle vivait encore[2]. » Avant de mourir, » dit un de ses historiens, « elle avait la figure comme l'ont ordinai-

omnium, quantaque præcipue lamenta infirmorum et egentium sunt audita! *Ibid.* Tanquam si mater omnium exstitisset. Theod. VIII, 5.

[1] Erat non horror sed honor, non abominabile sed amabile, cernere mortuum corpus istud... *Ibid.*

[2] Inerat carni quædam, tanquam viveret, teneritudo, et in partem hinc et inde ad libitum contractantium leniter flectebatur. Theod., l. c.

rement les personnes qui ont passé leur vie dans l'amertume et la douleur. Mais à peine eut-elle expiré, que son visage parut si joli, si vif, si majestueux et si beau, qu'on ne pouvait voir ce changement si subit qn'avec admiration, et qu'on eût dit que la mort, qui détruit tout dans les autres, n'était venue en elle que pour réparer non les ruines de la vieillesse et du temps, mais celles de la souffrance et de l'austérité, comme si la grâce, qui jusque-là avait animé son âme, eût voulu animer son corps à son tour. Il semblait qu'on y vît briller, à travers des ombres et des ténèbres de la mort, quelques-unes des beautés immortelles, ou que la gloire même eût répandu quelques rayons par avance sur une chair qu'elle devait toute couvrir un jour de lumière et de clarté[1]. »

Cette charmante tradition, qui veut que la beauté physique ait été rétablie et accrue dans le corps d'Élisabeth dès que son âme en fut délivrée, a été fidèlement suivie par l'artiste inconnu qui a sculpté les principaux traits de sa vie sur les autels de Marbourg, et qui l'a représentée exposée sur sa bière, et bien autrement belle dans ce sommeil de la mort que dans tous les autres sujets.

Ce n'était pas seulement la vue que réjouissait en ce moment douloureux le corps sacré et délicat de la jeune défunte : il s'en exhalait un suave et délicieux parfum, comme un doux symbole de la grâce et des

[1] Le P. Archange, p. 478.

vertus divines dont il avait été le dépôt et l'enveloppe[1]. Les âmes pieuses pouvaient se rappeler alors les paroles du sage, quand il dit que la mémoire du juste est comme un parfum admirable. « Cette senteur si merveilleuse, » dit l'écrivain que nous venons de citer, « servit beaucoup à consoler les pauvres et tout le peuple de la perte qu'il venait de faire. Cette odeur céleste charmait doucement son ennui et arrêtait le triste cours de ses larmes et de ses regrets, par l'assurance qu'il recevait de ce gage miraculeux que, quoique la Sainte fût morte, elle serait encore, plus que lorsqu'elle était vivante, la mère charitable des pauvres, le refuge assuré des affligés, et que le sacré parfum de ses prières montant sans cesse jusqu'au trône de la Majesté divine, il répandrait à tout moment sa force et sa vertu sur tous ceux qui l'invoqueraient en leurs besoins.

Le quatrième jour après sa mort, ses obsèques furent célébrées avec la plus grande solennité. Ce baume pur et précieux fut concentré dans un étroit cercueil; ce riche et resplendissant bijou fut caché sous une humble pierre[2], dans la chapelle même de

[1] Quoniam fuit divinorum apotheca charismatum virtutum gratiarum alabastrum... mirifica suavissimi odoris jucunditas prodiit, quæ mentes reficeret, sensum delectaret. *Ibid.*

[2] Post celebrata devotissime ac solemnissime missarum officia purissimum illud balsamum suo vasculo conceptum sepulturæ tradiderunt, gemmam pretiosissimam sub despectabili lapide reponentes. Theod., VIII, 6.

son hospice[1], en présence des abbés et des religieux de plusieurs monastères voisins, et d'une multitude immense que les prudents efforts du clergé pouvaient seuls contenir et régler. La douleur de cette foule de chrétiens fut violente et bruyante. C'était certes le plus éclatant hommage que recevait en ce moment la Sainte défunte. Mais à leurs larmes abondantes et à leurs gémissements venait se mêler en même temps l'expression de sentiments plus féconds et plus dignes encore d'elle; car tous élevaient au ciel les accents d'une dévotion fervente, et de la pieuse reconnaissance qu'ils éprouvaient d'avoir reçu de Dieu un exemple aussi glorieux et d'aussi admirables avertissements [2].

Mais le Seigneur réservait à son amie un autre doux et touchant hommage. La nuit précédente, pendant qu'on chantait les Vigiles des morts, l'ab-

[1] Cette chapelle n'avait que trente pieds de long sur trente de large. Elle servait aux malades. Une tradition constante y place la sépulture de notre Sainte, jusqu'à la construction de sa grande église. Mss. publié par Justi, Vorzeit de 1838.

[2] Iterum fiebat multarum effusio uberrima lacrymarum. Factus est ploratus et ululatus. Infundebatur pectoribus compunctio, accendebatur piis devotionis oratio. Eratque omnibus in communi vox laudis et gratiarum actio. *Ibid.* — Quelques auteurs modernes rapportent ici l'épitaphe bizarre mise sur sa tombe avant sa canonisation :

HIC JACET ELISABETH. SI BENE FECIT, HABET.

Pfefferkorn, Geschichte Thüringen, p. 147. Nous ne l'avons trouvée dans aucune des anciennes sources.

bessse de Wechere[1], qui était venu prendre part à la cérémonie funèbre, entendit une harmonie extérieure qui l'étonna vivement : elle sortit, accompagnée de plusieurs personnes, pour s'en assurer, et vit sur le toit de l'église, quoique ce fût en hiver, un nombre infini d'oiseaux d'une espèce inconnue jusque-là aux hommes, et qui chantaient avec des modulations si suaves et si variées, que tous les assistants en furent pénétrés d'admiration[2]. Ils semblaient vouloir célébrer à leur façon ces glorieuses funérailles. C'étaient, disaient quelques-uns, des anges envoyés par Dieu pour convoyer l'âme de la chère Élisabeth au ciel, et qui étaient revenus pour honorer son corps par leurs chants de céleste allégresse [3]. « Ces petits oiseaux, » dit saint Bonaventure, « ont rendu témoignage à sa pureté en lui parlant leur langage lors de sa sépulture, et en chantant avec cette merveilleuse douceur sur sa tombe. Celui qui a parlé par la bouche d'une ânesse pour

[1] C'est probablement *Wetter* que les récits contemporains ont voulu désigner sous ce nom. Wetter était une abbaye du diocèse de Mayence, aujourd'hui petite ville de la Hesse électorale, au nord de Marbourg.

[2] Audivit jocundissime decantare, et admirans ubi hoc esset, exivit ecclesiam... Dict. IV. Ancill., l. c. — Visæ sunt aves infinitæ alias, nunquam visæ, hominibus cunctis incognitæ... Petr. *de Natalibus*, f. 263. Quæ tam suavi modulatione cantabant, et tanta varietate modos cantandi formabant, ut cunctos in admirationem adducerent. Cod. Flor., p. 160.

[3] Credimus fuisse angelos qui a Deo missi fuerunt, ut animam ejus

réprimer la folie d'un prophète pouvait bien parler par celui des oiseaux pour proclamer l'innocence d'une Sainte [1]. »

in cœlum deferrent et corpus cœlestibus jubilationibus honorarent. *Ibid.*

[1] In signum puritatis, ei aviculæ suo modo locutæ sunt in sepultura ejus, canentes mira dulcedine supra locum... qui enim locutus est in asina ad corripiendam prophetæ vesaniam, loqui potuit in avibus, ad manifestandam Sanctæ innocentiam.

CHAPITRE XXXI

DES BEAUX MIRACLES OBTENUS DE DIEU
PAR L'INTERCESSION DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH,
ET COMMENT SON BEAU-FRÈRE LE DUC CONRAD,
S'OCCUPA DE LA FAIRE CANONISER.

In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est.
ECCL. XLVIII, 15.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester la puissance miraculeuse qu'il voulait désormais attribuer à celle dont toute la vie mortelle n'avait été qu'un long acte d'humilité. A cet invincible amour qui avait préféré à tout sur la terre l'abjection et la misère, il se hâta de conférer, pour gage de sa victoire, le droit de disposer des richesses du ciel.

Dès le second jour après ses obsèqnes, un certain moine de l'ordre de Cîteaux vint s'agenouiller auprès de sa tombe pour lui demander du secours. Il

y avait plus de quarante années que cet infortuné languissait en proie à une douleur intérieure, et rongé par une plaie secrète du cœur qui avait triomphé pendant toute sa vie de tous les remèdes humains; mais, après avoir invoqué avec une foi entière la zélée consolatrice de toutes les souffrances, il se sentit tout à coup guéri et délivré du joug sous lequel il gémissait, et en rendit témoignage, sous la foi du serment, devant maître Conrad et le curé de Marbourg. Ce fut la première guérison opérée par son intercession ; et ce n'est pas sans un doux intérêt que l'on voit cette âme si tendre et si aimante, qui avait tant souffert pendant sa vie par les émotions de son cœur, choisir, pour premier objet de sa miséricordieuse intervention dans le ciel, une de ces cruelles épreuves intérieures que la médecine de l'homme ne sait ni guérir ni plaindre.

Peu après il vint à sa tombe un prélat d'une très-illustre naissance, et pourvu d'une haute dignité ecclésiastique; l'histoire ne nous a pas conservé son nom, mais elle l'accuse de s'être livré à tous les excès de la débauche, que le caractère sacré dont il était revêtu rendait d'autant plus odieux[1]. Souvent, vaincu par le remords et la honte, il avait recours au tribunal de la pénitence, mais sans fruit : à la première ten-

[1] Vir nobilis clari sanguinis ac sublimis prælationis, qui horrendis vitiis intricatus lubrico carnis miserabiliter et detestabiliter laborabat. L. c.

tation il succombait de nouveau, ses rechutes n'en étaient que plus scandaleuses et plus déplorables. Cependant il luttait toujours contre sa faiblesse et, tout souillé qu'il était, il s'en vint chercher des forces auprès du tombeau de la pure et sainte Elisabeth. Il s'y mit en prière, et invoqua sa protection et son intercession en versant des torrents de larmes, et il resta pendant de longues heures absorbé par une ferveur sincère et une intime contrition [1]. Il ne cessa ses ardentes supplications qu'après avoir acquis la conviction qu'elles étaient parvenues jusqu'aux oreilles divines, et que le Seigneur avait exaucé la prière que sa bien-aimée Élisabeth lui présentait au nom d'une pauvre victime du péché [2] : il se sentit, en effet, pénétré d'une force spirituelle, et supérieure à toutes les impulsions du vice; et dès ce moment, ainsi qu'il le déclara en se confessant à maître Conrad, l'aiguillon de la chair fut tellement dompté en lui, qu'il n'eut plus à combattre que de légères tentations dont il se rendait facilement maître [3].

[1] Ad confessionis præsidium frequentius veniebat. Verum... rursus tempestate tentationis exorta, etc... Is pollutus et immundus et obscenis peccatorum sordibus, tanquam sus in volutabro volutatus, ad tumbam amatricis munditiæ, sanctæ Elisabeth, cum multa devotione recedens, lacrymarum fluvios cum intima cordis fundens contritione, orationi non perfunctorie, sed diutissime cum fervore valido assistebat. *Ibid.*

[2] Nec destitit donec introiret clamor ejus in aures Altissimi. Precibus dilectæ suæ Elisabeth suscepit orationem tribulati pauperis. *Ib.*

[3] Sensit sibi quamdam spiritualis consolationis superinfundi gra-

Bien d'autres âmes souffrantes, et opprimées sous le joug du péché, apprenaient à le secouer auprès des restes de cette jeune femme qui, vivante, avait su si noblement le briser : on nous cite surtout parmi ceux qui venaient ainsi l'invoquer contre leurs propres faiblesses, et qui en furent guéris, des hommes dominés par l'orgueil, l'avarice, la haine et la colère ; et certes ils ne pouvaient suivre, pour sortir de leur servitude, un guide plus fidèle que celle qui s'était toujours humiliée au-dessous de tous, celle qui avait donné et son avoir et son être tout entier aux pauvres de Dieu, celle qui avait passé sa vie à aimer et à pardonner.

Mais ce n'étaient pas seulement les maux de l'âme qui trouvaient en elle une compassion efficace ; les souffrances et les infirmités physiques qu'elle avait mis tant de sollicitude et de courage à soulager pendant sa vie, tout en perdant avec elle les soins affectueux et empressés dont elle les avait entourés, gagnaient d'un autre côté à la nouvelle et plus abondante puissance dont Dieu l'avait investie, et possédaient désormais en elle un médecin céleste. Un touchant récit montre combien elle fut rapidement appelée à exercer cette puissance bienfaisante, et comment son âme glorifiée restait fidèle à cette douce familiarité envers les humbles et les pauvres, qui

tiam... ex tunc stimulus carnalis lubricitatis sic in ipso exstinctus fuit, etc. *Ibid.*

avait répandu tant de charmes sur ses relations d'ici-bas avec eux. Au monastère de Reynhartsbrunn, où reposait auprès de ses aïeux le duc Louis, il y avait un frère convers qui exerçait l'office de meunier : il était d'une très-fervente piété, et pratiquait de grandes austérités; entre autres il portait une cuirasse de fer contre sa chair pour mieux la dompter. La duchesse, dans les fréquentes visites qu'elle faisait à cette abbaye pour prier sur la tombe de son époux bien-aimé, avait distingué ce pauvre frère, et lui portait, à cause de la sainteté de sa vie, une affection toute spéciale. Un jour surtout, l'ayant rencontré comme elle se rendait auprès de son tombeau chéri, elle lui parla avec beaucoup de tendresse, et exigea de lui la promesse qu'il y aurait entre elle et lui une communauté et une fraternité spirituelles; en foi de quoi elle lui tendit la main et prit la sienne, malgré la résistance de l'humble religieux, qui rougissait dans sa simplicité de toucher la main d'une si illustre dame [1]. Quelque temps après, comme il était occupé à réparer les instruments de son métier, une aile du moulin le frappa inopinément, et lui fracassa tout le bras. Il souffrit cruellement de cet accident, mais attendit avec patience qu'il plût

[1] Huic Dei famula devotissime se commendans, caritativæ fraternitatis ac communicationis exegit manualem, et accepit a viro renitente et humili sponsionem. Erubuit enim vir rusticus et justus manum contingere excellentissimæ mulieris. *Ibid.*

au Seigneur de le soulager. Dans la nuit du 10 novembre, pendant que sa sainte et noble sœur rendait à Dieu son âme prédestinée, le frère meunier veillait et priait dans l'église de son abbaye, tout en gémissant de la douleur que lui causait son bras.

Tout à coup il vit apparaître, revêtue d'habits royaux et resplendissante d'une lumière inexprimable, la duchesse Élisabeth, qui lui dit avec sa douceur habituelle : « Que fais-tu, mon bon frère Wolkmar, et comment cela va-t-il [1] ? » Quoique effrayé et ébloui d'abord par la clarté divine qui l'entourait, il la reconnut, et lui dit : « Mais, madame, comment vous, qui étiez ordinairement vêtue d'habits si misérables, avez-vous aujourd'hui des robes si belles et si éclatantes [2]? — Ah ! » dit-elle, « c'est que j'ai changé de condition [3]. » Et alors elle lui prit de nouveau la main droite, la même qu'il lui avait autrefois donnée en signe de fraternité et que le moulin avait brisée, et le guérit. Cet attouchement à la partie blessée lui ayant semblé douloureux, il s'éveilla comme d'un songe, et trouva sa main et son bras entièrement sains et rétablis. Il en remercia aussitôt

[1] Electa Dei Elisabeth in visu apparuit regalibus induta, inæstimabilique claritate fulgens, et dulciter eum alloquens : Qualiter, inquit, agis, et quomodo vales, frater mi Volkmare?

[2] Quomodo, o Domina mi, quæ abjectis operiri solebas indumentis, nunc tam speciosis vestibus et splendidissimis amiciris?

[3] Ego mutavi statum meum,

le Seigneur, et cette sœur qui avait songé tout d'abord à lui en entrant dans le ciel [1].

Mais de plus grands prodiges eurent lieu près de sa tombe, dès les premiers jours qui suivirent ses funérailles. Des malheureux atteints par de pénibles infirmités, des sourds, des boiteux, des aveugles, des insensés, des lépreux, des paralytiques, qui étaient venus, peut-être la croyant vivante encore, implorer sa générosité, s'en retournaient entièrement guéris, après avoir prié dans la chapelle où elle reposait. Les récits contemporains nous ont conservé le détail authentique de ces guérisons [2] : nous n'en citerons qu'une seule, telle qu'elle fut racontée, sous la foi du serment, aux juges apostoliques : elle donnera une idée des autres. Un homme de Marbourg, nommé Henri, et âgé de quarante ans, avait depuis quelque temps la vue si faible, qu'en marchant il prenait souvent les champs de blé pour le grand chemin, ce qui lui attirait les moqueries de ses camarades. Enfin il devint tout à fait aveugle, et fut obligé de se laisser conduire partout où il voulait aller. Il se fit alors

[1] Apprehensa dextera fratris, qua fraternitatem spoponderat, quam molendinum confregerat, sanavit eum. Qui ad tactum tanquam dolens expavens repente evigilavit... In suæ salutis procuratrice Dominum benedixit.

[2] On peut voir surtout dans le récit de la mort d'Elisabeth, inséré dans Martène, *Collectio amplissima*, p. I, p. 1255-56, l'énumération des guérisons miraculeuses qui suivirent immédiatement son décès, avec la date du jour de chacune. On y remarque plusieurs personnes guéries de la rage.

mener au tombeau de celle qu'on appelait déjà l'*heureuse Elisabeth,* et lui fit un vœu en lui offrant deux cierges. Les commissaires du Saint-Siége lui demandèrent de quelles paroles il s'était servi pour l'invoquer; il leur répéta celles-ci : « Chère dame sainte Élisabeth, guéris mes yeux, et je serai toujours ton fidèle serviteur, et je payerai chaque année de ma vie deux deniers à ton hôpital. » Et aussitôt la vue lui revint plus claire qu'il ne l'avait jamais eue. C'était le quinzième jour après la mort de la Sainte.

Plus le bruit de ces prodiges se répandait dans les environs de Marbourg, et plus on voyait s'accroître la foule des malheureux de toute sorte qui venaient solliciter la guérison de leurs maux divers : la miséricorde divine ne faisait pas défaut à la foi du peuple chrétien, et chaque jour elle accordait, aux prières de ceux qui prenaient Élisabeth pour avocate, des grâces plus nombreuses et plus évidentes. Ce n'était pas seulement des diocèses voisins de Mayence et de Trèves qu'on voyait accourir les malades et les âmes souffrantes; il en venait chaque jour des provinces plus éloignées, de Cologne, de Brême, de Magdebourg. Ceux qui se retiraient consolés ou guéris étaient aussitôt remplacés par de nouveaux venus qui s'en allaient bientôt tour à tour, annonçant les puissantes miséricordes du Seigneur à ceux qu'ils rencontraient en route. « J'y ai été moi-même vers cette époque, « dit le moine Cæsarius, » et jamais

de ma vie je n'ai vu tant de monde à la fois qu'il y en avait alors à Marbourg et dans les environs. On pouvait à peine se frayer un chemin pour entrer dans l'église ou pour en sortir[1]. »

Maître Conrad, attentif aux éclatants résultats d'une vie dont il se sentait en quelque sorte responsable, et dont il pouvait s'arroger à juste titre une partie de la gloire, n'hésita pas à faire connaître au pape Grégoire IX les merveilles dont la puissance divine entourait le tombeau de la glorieuse défunte, et la vénération toujours croissante du peuple, en lui proposant de constater et de déclarer solennellement ses droits à l'invocation des fidèles. Ce grand pape, qui, malgré ses quatre-vingt-dix ans, avait le cœur tout jeune d'amour et de sollicitude pour l'honneur de Dieu et de l'Église, qui avait déjà eu le bonheur de canoniser saint François d'Assise, et qui en cette même année avait inscrit à côté de lui dans le ciel son plus illustre disciple, saint Antoine de Padoue, répondit à la propositioe de Conrad avec un affectueux empressement, mais en même temps avec une apostolique prudence. « Nous avons appris par

[1] Aliis recedentibus, alii occurrebant, sanitatem consecuti, Dei virtutem venientibus nuntiabant... Ego circa idem tempus ibi fui, et non recordor me in tota vita mea tantum simul vidisse populum, quantum in oppido Marburg et circa illud tunc temporis aspexi. Vix aliquis in ecclesiam sine magno labore intrare vel exire potuit. Cæsar. Heisterbach, ap. Mss. Bolland., dans un sermon cité tout au long par M. Stædler, à la fin de sa traduction.

ta lettre, lui écrivait-il, cher fils Conrad, avec des larmes d'une douce joie, comment ce glorieux ouvrier dont rien ne limite la puissance a béni sa servante Élisabeth d'illustre mémoire, en son vivant notre très-chère fille en Jésus-Christ et duchesse de Thuringe; comment, de faible et fragile qu'elle était par la nature, il l'a rendue, par le don de sa grâce, robuste et inébranlable dans le culte de son nom divin; et comment, après l'avoir admise dans l'assemblée des Saints, il manifeste par des signes glorieux la béatitude qu'il lui a accordée [1]. » Toutefois le pontife, se souvenant que *tout ce qui reluit n'est pas or*, et voulant lever tous les doutes des esprits soupçonneux, ordonna à l'archevêque de Mayence, à l'abbé d'Eberbach, et à maître Conrad, de recueillir des témoignages publics et solennels sur tout ce qui, dans la vie de la duchesse, avait pu être agréable à Dieu et aux hommes, ainsi que sur les miracles qui avaient suivi sa mort, et, après avoir rédigé par écrit ces diverses dépositions et les avoir munies de leurs sceaux, de les envoyer à Rome par des messagers fidèles. Il prescrivit en même temps l'ordre et la méthode qu'il fallait suivre dans l'examen des témoins, en y mettant un soin et un esprit de détail

[1] Sane cum lætitia dulcium lacrymarum concursibus comitatu, dilecte fili Conrade, ex litteris tuæ devotionis accepimus, quod ille artifex gloriosus, etc. Voyez l'original de ce bref, dans toute son étendue, au n° VII de l'Appendice de l'édition en 2 vol. in-8°.

qui prouvent toute la sollicitude et la sage réserve avec laquelle il entamait cette délicate matière.

Cependant l'archevêque Sigefroi de Mayence, dans le diocèse duquel étaient situés la ville de Marbourg et le tombeau d'Elisabeth, avait été également frappé par les merveilles que la bonté divine faisait éclater au sein de son troupeau. A la prière de maître Conrad, et d'après une révélation qui lui fut faite dans une vision, il se rendit à Marbourg, et y consacra solennellement, le jour de la fête de saint Laurent (10 août 1232), deux autels que les fidèles avaient construits en l'honneur d'Elisabeth dans l'église même où elle était enterrée. Une immense multitude s'y était rassemblée, tant pour assister à cette cérémonie que pour écouter le sermon que maître Conrad devait prononcer en l'honneur de son illustre pénitente. Pendant que celui-ci prêchait, il lui vint à l'esprit qu'il ne pourrait jamais y avoir d'occasion plus favorable pour satisfaire aux vœux du souverain pontife ; et aussitôt, sans y avoir plus longtemps réfléchi, il enjoignit à tous ceux qui, parmi les auditeurs, auraient obtenu quelque guérison ou faveur céleste par l'invocation de la duchesse, de se présenter avec leurs témoins le lendemain, à l'heure de prime, devant l'archevêque de Mayence et les autres prélats qui étaient venus assister à la dédicace des autels. A l'heure fixée on vit arriver un nombre considérable de personnes qui affirmaient toutes

qu'elles avaient reçu des grâces par l'intercession d'Élisabeth. L'archevêque, étant pressé de retourner à cause de certaines affaires très-importantes, se borna à faire écrire les faits les plus remarquables et les mieux avérés : il ne put les sceller, pas plus que les autres prélats, parce qu'ils n'avaient pas leurs sceaux avec eux. Maître Conrad copia mot à mot toute cette série de dépositions, en recueillit lui-même plusieurs autres, toujours sous la foi du serment, et, après avoir relu l'ensemble à l'archevêque de Mayence et à l'abbé d'Eberbach, qui n'y trouvèrent rien à changer [1], il l'envoya au pape, en y ajoutant un résumé de la vie d'Elisabeth d'après ses propres souvenirs. Ce précieux monument nous a été conservé [2], et forme la source la plus ancienne où doive puiser l'historien de la Sainte.

Un autre récit, recueilli à l'occasion de la même solennité, dénombrait cinquante-huit miracles obtenus par l'intercession de la Sainte, et avait été transmis au pape [3] : il ne s'en était pas contenté et

[1] Series subnotata quam de verbo ad verbum compilatam ego Conradus humilis prædicator vobis proximo destinavi : nec quippiam nunc auditum movit conscientias nostrum trium ad variandum seu minuendum aliquid circa hanc seriem vel minuendum. Préambule de la lettre de Conrad, p. 108.

[2] Voy. Indication des sources, édition en 2 vol. in-8°.

[3] Le professeur Henke a découvert et publié dans son très-savant écrit sur Conrad de Marbourg (1861) cette première relation des miracles de la Sainte, très-différente de celle qui a été publiée par Léon Allatius et dans les *Analecta Hassiaca* de Kuchenbecker : elle

avait prescrit un examen plus attentif, en demandant des témoignages plus précis et mieux certifiés [1]. De là sans doute la rédaction authentique transmise par maître Conrad contient la narration détaillée de trente-sept guérisons subites et surnaturelles, rédigée conformément aux ordres du pape, avec les détails les plus précis sur les lieux, les dates et les personnes, ainsi que sur les formules de prières qui avaint été employées. La plupart de ces récits sont empreints, à nos yeux du moins, du plus touchant intérêt. On y voit que les infortunés qui avaient recours à elle lui parlaient toujours le tendre et familier langage que son extrême douceur et humilité avait autorisé pendant sa vie : « Chère sainte Elisabeth, » lui disait-on, « guéris ma jambe, et je serai toujours ton zélé serviteur... » Ou bien : « Sainte dame et duchesse Elisabeth[2], je te recommande ma

est rédigée au nom de l'archevêque de Mayence, de trois abbés des Prémontrés, de deux prévôts, de maître Conrad et d'un frère mineur nommé Ange : elle énumère très-brièvement les miracles constatés par les dépositions recueillies lors de la solennité de la Saint-Laurent (10 août 1232), où l'affluence était si grande, dit la pièce en question, que les témoins pouvaient à peine approcher des prélats chargés de les entendre. Les cinquante-huit guérisons miraculeuses indiquées dans cette première relation sont réduites à trente-sept dans la seconde, beaucoup plus exacte et plus détaillée, laquelle fut rédigée d'après la demande expresse du pape.

[1] Voir ses nouvelles instructions, à l'Appendice de la neuvième édition, p. 239.

[2] Cara domina Elisabeth, sana me in crure meo, et semper li-

pauvre fille. » « O bienheureuse Elisabeth ! » s'écriait une pauvre mère en ensevelissant le corps de son fils qui venait de mourir, « pourquoi ai-je perdu ainsi mon fils ? Viens donc à mon secours, et fais-le revivre. » Un instant après, le pouls de l'enfant recommença à battre, il revint à la vie, et, après avoir longtemps essayé de parler, il dit vers minuit : « Où suis-je, bien-aimée ? » il ne reconnaissait pas encore sa mère[1].

Une autre pauvre mère, dont la fille était depuis cinq ans atteinte des plus cruelles infirmités, entre autres d'énormes tumeurs sur le dos et la poitrine, la fit porter au tombeau d'Élisabeth, et y resta avec elle deux jours en prière. Au bout de ce temps, voyant que ses prières n'étaient pas exaucées, elle murmura hautement contre la Sainte, en disant : « Puisque tu ne m'as pas exaucée, je détournerai tout le monde de venir à ton sépulcre[2]. » Elle partit ensuite de Marbourg vivement irritée ; mais, après

benter serviam tibi... Cara domina sancta Elisabeth, sana oculos meos... Sancta domina landgravia Elisabeth, meam filiam gratiæ tuæ recommendo... Ap. Conr. Marb., p. 137, 144.

[1] Beata Elisabeth, puerum meum quomodo sic amisi ? Succure, et fac quod spiritus ejus redeat intra ipsum... Et his dictis puer revixit... Et pulsus arteriarum vitæ redditæ indicium primum fuit... Impotens loqui usque ad noctis medium, et tunc dixit : Ubi sum, dilecta ? et adhuc matrem non recognovit... *Ibid.*, p. 126.

[2] Mater irata murmuravit contra dominam Elisabeth, dicens : Omnes avertam homines a visitatione sepulcri tui, quia non exaudisti me. *Ibid.*, p. 120.

avoir fait un mille et demi, les cris et la douleur de sa fille l'obligèrent de s'arrêter auprès d'une fontaine dans le village de Rosdorf ; l'enfant s'y endormit quelques instants, et, lorsqu'elle s'éveilla, elle dit qu'elle avait vu venir à elle une belle dame dont le visage était tout resplendissant, et dont les mains étaient toutes blanches et fines, et qu'elle avait doucement passé ses mains sur les parties les plus douloureuses de son corps, en lui disant : « Lève-toi et marche. » Et aussitôt la jeune fille s'écria : » O ma mère ! voici que je me sens délivrée dans tout mon corps ! » Elles retournèrent ensemble au tombeau pour y rendre grâces à la Sainte, et y laissèrent le panier dans lequel la malade avait été apportée[1].

Un jeune homme dont les jambes étaient paralysées, et qui avait en outre une cruelle douleur à l'épine dorsale, se fit transporter dans un chariot au tombeau de la duchesse, où le mal qu'il avait au dos fut guéri ; et, comme on le ramenait chez lui, il dit : « Sainte Élisabeth, je ne retourne plus chez toi, à moins que par ta miséricorde je ne puisse y aller sur mes pieds ; mais j'irai bien si tu me donnes cette

[1] Resedit juxta fontem... filia ex dolore corporis multum plorante... Obdormiens parum, cum evigilasset dixit, se in somno quamdam dominam ad se venientem vidisse, cujus facies splendida, manus graciles et candidæ, quæ manibus suis lenivit corpus ejus in dorso et pectore, et dixit : Surge et ambula... O mater, ecce jam resolvor in toto corpore meo... Sportam, in qua puella portata fuerat, apud sepulcrum relinquentes. *Ibid.*

grâce[1]. » Quelques jours après, à la fête de la Toussaint, il se sentit guéri complétement, et put accomplir sa promesse.

Nous nous arrêtons, presque à regret, dans ces récits, qui sont des témoignages si précieux de la foi et des mœurs de cette époque. Ce recueil des dépositions ne put être terminé que dans les premiers mois de l'année 1233, et son envoi à Rome fut retardé par des causes qui nous sont restées inconnues. Avant qu'il eût lieu, Conrad avait péri victime de son zèle pour la foi. La hardiesse avec laquelle il accusait et poursuivait les seigneurs et les princes les plus puissants, lorsque leur foi lui semblait suspecte, avait depuis longtemps excité contre lui des haines et des rancunes redoutables, que la sévérité excessive et l'injustice évidente de quelques-uns de ses arrêts augmentaient chaque jour. Le 30 juillet 1233, comme il revenait de Mayence à Marbourg, il fut surpris près du village de Kappel par plusieurs chevaliers et vassaux du comte de Sayn, qu'il venait d'accuser d'hérésie ; ils fondirent sur lui et l'égorgèrent. Les assassins voulurent épargner son disciple et compagnon frère Gérard, franciscain : mais celui-ci s'opposa à leur dessein, et embrassa si fortement le corps de son maître, qu'il leur fut impossible de tuer l'un sans

[1] Reductus in biga, unde venerat, ita dixit : Sancta Elisabeth, de cætero ad te non veniam, nisi de tua misericordia per me vadam : et ibo, si fuerit mihi data facultas. *Ibid.*, p. 143.

l'autre [1]. Le corps de Conrad, de son ami et de douze autres prêtres laïques, victimes des hérétiques, furent transportés à Marbourg, au milieu des regrets du peuple. Il fut enterré dans la même chapelle que la sainte duchesse, sa fille en Jésus-Christ, et à peu de distance de sa pierre sépulcrale [2].

La mort de Conrad, qui avait veillé aussi fidèlement à la gloire posthume d'Élisabeth qu'à son salut pendant qu'elle vivait encore, fut un grand obstacle pour la canonisation que beaucoup de fidèles avaient désirée et espérée. Les pièces qu'il avait rassemblées furent négligées ou perdues, et le zèle qu'on avait témoigné pour cet intérêt populaire commença à se ralentir.

Toutefois le Seigneur ne tarda pas à susciter un

[1] Glutino caritatis corpori ejus adhærens simul cum eo periit : et qui in tota via sua se amaverant, in morte non sunt separati, in uno loco occisi, et uno loco sepulti, hoc est in basilica B. Elisabethæ. Cæsar. Heisterb., ap. Mss. Boll.

[2] Les meurtriers de Conrad furent d'abord absous par le concile de Mayence; mais le pape Grégoire IX, par sa bulle datée de Pérouse, des calendes d'août 1235, blâme sévèrement le concile de ce procédé; par une autre bulle, en date du même jour, il les absout lui-même moyennant une très-sévère pénitence. Labbe, *Concilia*, tom. XI, pars II, col. 2346 et 2347. — Toutes les circonstances relatives à la mort de maître Conrad sont relatées avec beaucoup de soin et d'impartialité dans un savant opuscule du docteur E. L. Th. Henke, intitulé : *Konrad von Marburg*, et publié à Marbourg en 1861. L'auteur remarque avec raison que la mort de Conrad mit un terme aux procédures inquisitoriales en Allemagne, où elles ne reparurent que lors des odieux procès de sorcellerie, au dix-septième siècle.

nouveau et zélé défenseur de la gloire de son humble servante, et là même où cette protection semblait la plus inattendue. Des deux frères que le duc Louis, mari d'Élisabeth, avait laissés, et dont nous avons vu l'indigne conduite envers leur belle-sœur, l'un, Henri, gouvernait les duchés pendant la minorité du jeune Hermann, fils de Louis; l'autre, Conrad, se livrait sans frein aux violences que pouvaient lui suggérer toutes les passions de la jeunesse. En 1232, à l'occasion d'une pénitence infligée par l'archevêque de Mayence à l'abbé de Reinhartsbrunn, protégé naturel de la maison de Thuringe, le landgrave Conrad fut tellement irrité contre le prélat, qu'il courut sur lui en plein chapitre à Erfurt, le prit par les cheveux, le renversa par terre, et l'aurait certainement poignardé, si ses serviteurs ne l'en eussent empêché. Mais, non content de ces excès, il se mit à ravager les possessions du siége de Mayence, et assiégea entre autres lieux la ville de Fritzlar. Il la prit d'assaut, et, pour se venger des dérisions grossières qu'il avait eu à essuyer de la part des femmes de la ville pendant le siége, il y fit mettre le feu, qui consuma la ville tout entière avec les églises, ses couvents, et une grande partie des habitants.

Il se retira ensuite en son château de Tenneberg, près Gotha, où la main de Dieu ne devait pas tarder à le toucher. Un jour il y vit arriver une fille de joie, qui semblait tombée dans la plus profonde misère, et

qui venait lui demander l'aumône. Le landgrave lui ayant reproché très-durement l'infamie de sa profession, l'infortunée lui répondit que c'était la misère seule qui l'y avait forcée, et lui fit un tableau si déchirant de cette misère, qu'il en fut ému au point de lui promettre de subvenir dorénavant à tous ses besoins, à condition qu'elle renoncerait à sa vie criminelle. Cet incident produisit une profonde impression sur son âme; il passa la nuit suivante tout entière dans une agitation extrême, en réfléchissant combien il était plus coupable que cette malheureuse qu'il avait insultée, et que la seule pauvreté avait poussée daus le vice, tandis que lui, riche et puissant, faisait un si grand abus de tous les dons de Dieu. Le lendemain matin, il communiqua ses pensées à plusieurs de ses compagnons d'armes et de violence, et apprit avec surprise qu'ils avaient été agités par les mêmes réflexions : ils regardèrent aussitôt cette voix intérieure et simultanée comme un avertissement du ciel, et résolurent de faire pénitence et de changer de vie. Ils s'en allèrent d'abord pieds nus à un pèlerinage voisin, à Gladenbach, et de là à Rome, pour obtenir du pape même l'absolution de leurs péchés.

Arrivé à Rome (1233), le duc donna l'exemple de la pénitence la plus sincère et d'une fervente piété. Tous les jours il recevait à sa table vingt-quatre pauvres, qu'il servait lui-même. Le pape lui donna

l'absolution, en lui imposant pour condition de se réconcilier avec l'archevêque de Mayence et tous ceux à qui il avait fait tort; de construire et de doter un monastère, au lieu de ceux qu'il avait brûlés; de faire publiquement amende honorable sur les ruines de Fritzlar, et enfin d'entrer lui-même dans un ordre religieux. Pendant qu'il se rapprochait ainsi de Dieu, le souvenir de son humble et sainte belle-sœur, de cette Élisabeth qu'il avait méconnue et persécutée, lui revint aussi dans la mémoire : il résolut d'expier ses torts envers elle en travaillant à propager sa gloire; et, dans les entretiens qu'il eut avec le souverain pontife, il lui parla en détail de sa grande sainteté, et demanda vivement sa canonisation.

A peine revenu en Allemagne (1234), il s'empressa d'accomplir toutes les conditions de son absolution, Il se rendit à Fritzlar, où ceux qui avaient échappé au massacre des habitants étaient revenus chercher un refuge auprès des ruines du principal monastère : il se prosterna tout de son long devant eux, et les supplia, pour l'amour de Dieu, de lui pardonner tout le mal qu'il leur avait fait. Il fit ensuite une procession pieds nus et une discipline à la main; il s'agenouilla devant la porte de l'église, et tendit la discipline à la foule des assistants, en invitant tous ceux qui voudraient à la prendre et à l'en frapper. Une seule vieille femme obéit à cette invitation, et lui

donna sur le dos plusieurs coups, qu'il endura avec patience. Il fit immédiatement reconstruire le monastère et l'église, et y établit des chanoines, en même temps qu'il concédait à la ville de Fritzlar d'importants priviléges. Il se rendit ensuite à Eisenach, où, de concert avec son frère Henri, il fonda un couvent de Frères prêcheurs, sous l'invocation de saint Jean, mais à l'intention spéciale de sa belle-sœur Élisabeth, et pour expier ainsi sa participation aux cruelles épreuves qu'elle avait eu à souffrir dans cette même ville d'Eisenach, lors de son expulsion de la Wartbourg.

A dater de ce moment, il se dévoua aux intérêts de sa gloire avec le même zèle que le défunt Conrad. On pouvait croire d'ailleurs que c'étaient les prières de sa belle-sœur, unies à celles de son frère, qui lui avaient mérité la grâce de comprendre ses fautes, et de mépriser, comme on disait alors, *le monde dans sa fleur*. S'étant décidé à entrer dans l'Ordre Teutonique, il prit l'habit et la croix de l'ordre dans l'église même de l'hôpital de Saint-François, fondé par Élisabeth à Marbourg : il fit confirmer par son frère la donation qu'Élisabeth avait faite de cet hôpital, et des biens qui en dépendaient, à ces moines-chevaliers[1], et y ajouta toutes ses propres possessions

[1] Nous n'avons pu réussir à fixer précisément l'époque de cette donation dans la vie d'Elisabeth ; mais son existence est reconnue par tous les actes des pontifes et des papes relatifs à cette fondation. La

en Hesse et en Thuringe. Il obtint en outre que cette donation fût sanctionnée par le pape, et que cet hôpital, devenu un des chefs-lieux de l'Ordre Teutonique, fût exempt de toute juridiction épiscopale et doté de plusieurs autres droits et prérogatives, le tout en l'honneur de la duchesse Élisabeth qui y reposait, afin, était-il dit dans sa supplique au pape, que ce corps sacré, déjà célèbre par la vénération des fidèles, jouisse du privilége de la liberté.

Cependant il insistait surtout auprès du pontife pour obtenir une reconnaissance solennelle de la sainteté de sa belle-sœur, et des grâces nombreuses que Dieu accordait chaque jour à son intercession. Le pape céda enfin à ses instances ; et voulant, dit un contemporain, que la pieuse simplicité de l'Église militante ne fût pas trompée si les faits avancés n'étaient pas prouvés, mais aussi que l'Église triomphante ne fût point frustrée de sa gloire si la vérité se trouvait d'accord avec la renommée[1], il chargea, par un bref daté du 5 des ides d'octobre de l'année 1234, l'é-

légalité seule de cette donation avait été contestée par le duc Henri, parce qu'il n'avait entendu céder à Elisabeth que l'usufruit des domaines situés à Marbourg, et non la propriété absolue. Voyez Airmann, *Historisch. diplomatischer Nachrichte von der ersten Ankunft des deutschen Ordens zu Marburg*, cité par Justi, p. 191-199.

[1] Ut si forsan opinioni res minime responderet, non circumveniretur pia simplicitas Ecclesiæ militantis, si vero fama veritatis viribus et suffragio niteretur, debita laus non negligeretur Ecclesiæ triumphantis. Préambule de la déposition des quatre suivantes, p. 2007.

vêque de Hildesheim et les abbés Hermann de Georgenthal et Raymond de Herford, de procéder à un nouvel examen des miracles attribués à Élisabeth. Dans ce bref[1], il ordonnait aux trois commissaires de lui envoyer les résultats de l'examen dont il avait autrefois chargé l'archevêque de Mayence et maître Conrad; et dans le cas où ils ne trouveraient pas ces pièces, de recueillir par écrit les dépositions des mêmes témoins et de tous autres, et de les lui faire parvenir dans le délai de cinq mois après la réception de sa lettre. L'évêque et ses collègues, dociles aux ordres du souverain pontife, firent publier dans tous les diocèses circonvoisins le bref, en indiquant un jour où tous les fidèles qui avaient connaissance de quelque guérison obtenue par les prières de la duchesse eussent à se trouver à Marbourg, pour en déposer avec l'attestation de leurs prélats et curés. Au jour marqué, les commissaires apostoliques se rendirent eux-mêmes à Marbourg, où ils trouvèrent réunis plusieurs milliers de personnes venues de toutes les parties de l'Europe; ils s'adjoignirent plusieurs abbés de Cîteaux et de Prémontré, un grand nombre de prieurs et de frères mineurs et prêcheurs, de chanoines réguliers, de religieux de l'Ordre Teutonique, et d'autres hommes doctes et prudents. Les témoins vinrent déposer,

[1] Ce bref est donné en entier dans l'Appendice, nº VIII, de la neuvième édition en 2 vol. in-8º.

après avoir prêté serment, devant cet imposant tribunal; leurs dires furent scrupuleusement pesés et examinés par des légistes et des professeurs de droit.

On ne trouve pas les noms des témoins qui se présentèrent cette fois[1], à l'exception des quatre suivantes de la duchesse : Gutta, qui lui avait été attachée alors qu'elle n'avait encore que cinq ans ; Ysentrude, sa confidente et sa meilleure amie ; Élisabeth et Irmengarde, qui l'avaient servie pendant son séjour à Marbourg. Ce fut alors qu'elles vinrent raconter toutes les quatre ce qu'elles savaient sur la vie de leur maîtresse : ces inappréciables récits nous ont été conservés dans leur entier[2], et nous ont fourni la plupart des traits intimes et touchants de cette narration. Les dépositions de la plupart des autres témoins portaient sur les miracles obtenus par son intercession ; parmi le nombre immense qu'on en rapporte, il faut remarquer la résurrection de plusieurs

[1] Rutebeuf, poëte français à peu près contemporain de la Sainte, et qui a écrit sa vie, nous dit qu'il ne nomme point les témoins parce qu'ils avaient tous des noms allemands :

> Dont je pas les noms ne vos nome...
> Ce il ne fussent allemant,
> Les nomasse ; mais ce seroit
> Tens perdu qui les nommeroit.
> Plustost les nomasse et a sois,
> Ce ne fust langage fransola...
> Preudhomme furent et créable.

[2] Voyez Indication des sources, édition en 2 vol. in-8.

morts[1]. Cent vingt-neuf dépositions furent jugées dignes d'être recueillies, transcrites et munies des sceaux de l'évêque de Hildesheim et des autres prélats et abbés, pour être envoyées à Rome. L'abbé Bernard de Buch, Salomon Magnus, frère prêcheur, et frère Conrad, de l'Ordre Teutonique, ci-devant landgrave, et beau-frère de la défunte, furent désignés pour porter au pape le résultat de l'examen qu'il avait prescrit, ainsi que de celui qu'avait fait trois ans auparavant maître Conrad. Ils étaient en même temps porteurs des lettres d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, de princes, de princesses et de nobles seigneurs, qui suppliaient tous humblement le père commun des fidèles d'assurer la vénération de la terre à celle qui recevait déjà les félicitations des anges, et de ne pas souffrir que cette vive flamme de céleste charité, allumée par la main de Dieu pour servir d'exemple au monde, fût obscurcie par les nuages du mépris, ni étouffée sous le boisseau de l'hérésie[2].

[1] Les historiens varient sur le nombre de ces résurrections miraculeuses : Théodoric et le prologue des quatre suivantes le fixent à seize. Le pape Benoît XIV cite spécialement cette éclatante faveur accordée à Elisabeth : *De Serv. Dei beatif.*, lib. IV, pars I, c. XXI, nº 5.

[2] Quatenus lucernam ardentem in caritate ac lucentem aliis per exemplum... non sineret sub nubilo sinistræ derogationis obscurari, vel sub modio hæreticæ depressionis suffocari, ut cui chorus gaudet angelorum, devotio deserviat terrenorum. Prolog. Dict. IV Ancill., p. 2009.

CHAPITRE XXXII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉSISABETH FUT CANONISÉE
PAR LE PAPE GRÉGOIRE ;
ET DE LA GRANDE JOIE ET VÉNÉRATION
DES FIDÈLES D'ALLEMAGNE LORS DE L'EXALTATION
DE SES SACRÉES RELIQUES A MARBOURG.

Annuntiaverunt cœli justitiam ejus, et viderunt omnes populi gloriam ejus.
Ps. XCVI, 6.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus.
Ps. CXXXVIII, 17.

Au printemps de l'année 1235, le pape était à Pérouse, dans la ville même où sept années auparavant il avait canonisé saint François d'Assise, lorsque le pénitent Conrad revint auprès de lui, avec les autres envoyés, le supplier d'inscrire dans le ciel, à côté du père Séraphique, la jeune et humble femme qui avait été en Allemagne sa fille première-

née, et la plus ardente de ses disciples. Le bruit de leur arrivée fit beaucoup d'impression sur le clergé et le peuple. Le pontife ouvrit leurs lettres en présence des cardinaux et des principaux prélats de la cour romaine, et d'une foule de prêtres qui s'étaient assemblés pour les entendre : il leur communiqua tous les détails transmis sur la vie d'Élisabeth et sur les miracles qui lui étaient attribués. Ils furent grandement émerveillés, nous dit-on, et émus jusqu'aux larmes par tant d'humilité, tant d'amour des pauvres et de la pauvreté, tant de prodiges émanés de la grâce d'en haut [1]. Cependant le pape résolut de mettre la plus grande sévérité dans l'examen de ces miracles : il y fit procéder avec toute la maturité qui le caractérisait, et en observant scrupuleusement toutes les formalités requises pour dissiper le moindre vestige de doute [2]. Les soins et l'exactitude que l'on apporta à cette discussion furent si remar-

[1] Tost fut la nouvelle seue,
La prestaille s'est esmeue ;
Chascuns vient, chascuns accourt...
L'apostoles ces lettres ouvre...
Moult prise la dame et honeure,
Pour la dame de pitié pleure
Et de grand joie ausiment.
RUTEBEUF, l. c.

[2] Qua vero sollicitudine grave districtione negotium curia tractaverit... Singula tangit digito discussionis, ad libram pensat rationis, cribro rigidi examinis medullam indagans et eliciens veritatis, huic districti judicii eliminans fantasiam palliatæ falsitatis... Re ipsa rerumque circumstantiis non perpunctorie transitis, sed circumspecto scrutinio ad unguem limatis... Prol. Dict. IV Anc., p. 2009.

quables, qu'elle a mérité d'être citée comme modèle, à cinq siècles de distance, par un des plus illustres successeurs de Grégoire IX, par Benoît XIV [1]. Mais toutes ces précautions ne servirent qu'à rendre la vérité plus incontestable et plus éclatante ; plus l'examen fut sévère, tant à l'égard des faits que des personnes, et plus la certitude fut complète ; et, pour nous servir du langage des récits contemporains, le soc de l'autorité apostolique, en sillonnant ce champ inexploré, y mit au jour un immense trésor de sainteté : on vit clairement que le filet du Seigneur avait retiré cette chère Élisabeth du milieu des flots et des tempêtes de la tribulation terrestre, et l'avait déposée sur le rivage de l'éternel repos [2].

Dans un consistoire présidé par le souverain pontife, et auquel assistaient les patriarches d'Antioche et de Jérusalem et un grand nombre de cardinaux, on donna lecture des preuves officiellement constatées de la sainteté d'Élisabeth ; et tous, d'un commun accord, déclarèrent qu'il ne fallait pas tarder à inscrire authentiquement, dans le catalogue terrestre des Saints, ce glorieux nom, déjà inscrit dans le

[1] *De Serv. Dei beatif.*, lib. I, c. XX, n° 10.

[2] Omni quoque ambiguitatis semoto scrupulo, elucebat thesaurum immensæ sanctitatis in agro fluidæ dubitationis absconditum hactenus et sepultum, rastro et vomere apostolicæ auctoritatis effodiendum... Sagenam dominicam hanc nostram Elysabeth ad littus æternæ quietis e fluctibus et tempestatibus tribulationum traxisse... Prol. Dict. IV Anc. l. c.

livre de vie, comme l'avait magnifiquement prouvé le Seigneur [1].

On fit ensuite cette même lecture devant le peuple, dont la piété en fut profondément émue, et qui, ravi d'admiration, s'écria tout d'une voix : « Canonisation, très-saint père, canonisation, et sans délai! » Le pape n'eut pas de peine à céder à cette pressante unanimité ; et, pour donner plus d'éclat à la cérémonie, il décida qu'elle aurait lieu le jour de la Pentecôte (26 mai 1235).

Le duc Conrad, dont le zèle ne pouvait être que redoublé par le succès de ses efforts, se chargea de tous les préparatifs nécessaires pour cette imposante solennité.

Le jour de cette grande fête étant arrivé, le pape, accompagné des patriarches, des cardinaux et des prélats, et suivi de plusieurs milliers de fidèles, se rendit en procession au couvent des Dominicains, à Pérouse; des trompettes et d'autres instruments annonçaient cette marche solennelle : tous ceux qui y prirent part, depuis le pape jusqu'aux derniers du peuple, portaient des cierges que le landgrave avait distribués à ses frais. La procession étant arrivée à

[1] Unanimi omnium approbatione decretum est, ut digne censeretur super candelabrum apostolicæ canonizationis collocanda, authenticationis titulo decoranda, Sanctorum in terris cathalago annotanda, cujus nomen in libro vitæ adscriptum non dubitabatur, sicut per Dominum magnifice comprobatur. *Ibid.*

l'église et les cérémonies étant accomplies, le cardinal-diacre, assistant du pape, lut à haute voix aux fidèles un récit de la vie et des miracles d'Élisabeth, au milieu des acclamations du peuple et des larmes de sainte joie et de pieux enthousiasme qui coulaient par torrents des yeux de tous ces fervents chrétiens, heureux et transportés d'avoir une si tendre et si puissante amie de plus dans le ciel. Ensuite [1] le pape exhorta tous les assistants à prier, comme il allait prier lui-même, pour que Dieu ne lui permît point de se tromper dans cette affaire. Après que tout le monde se fut agenouillé et eut prié à cette intention, le pape entonna l'hymne *Veni, Creator Spiritus*, qui fut chantée en entier par l'assemblé. L'hymne terminée, le cardinal-diacre à droite du pape dit : *Flectamus genua;* et aussitôt le pape et tout le peuple s'agenouillèrent et prièrent à voix basse pendant un certain temps. Le cardinal-diacre de gauche dit ensuite : *Levate;* et alors le pape, étant assis sur son

[1] Nous avons suivi dans cette description des cérémonies de la canonisation, d'abord l'extrait du cardinal d'Ostie, *de Reliq. et vener. SS.*, inséré dans le traité de Benoît XIV, *de Serv. Dei beat.*, l. I, c. XXXVI, § 5 et 9; ensuite le fragment intitulé : *Ex ordine Romano sæculi XIV*, inséré par Mabillon dans son *Musæum Italicum*, t. II, p. 422 et seq. Ce sont, à ce que nous croyons, les monuments les plus anciens sur la forme employée pour la canonisation des Saints. Angelo Rocca, évêque de Tagaste et préfet de la sacristie apostolique, dit dans son commentaire *de Canonizatione Sanctorum*, Romæ, 1610, nº 66, que le pape Grégoire IX, celui-là même qui canonisa sainte Elisabeth, a le premier fixé les règles de la canonisation.

trône, la mitre en tête, déclara Sainte la chère Élisabeth, en ces termes [1] :

« En l'honneur du Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de ce même Dieu tout-puissant, par celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, et avec le conseil de nos frères, nous déclarons et définissons qu'Élisabeth d'heureuse mémoire, en son vivant duchesse de Thuringe, est Sainte et doit être inscrite au catalogue des Saints ; nous l'y inscrivons, et nous ordonnons en même temps que l'Église universelle célèbre sa fête et son office avec solennité et dévotion chaque année, au jour de sa mort, le treize des calendes de décembre [2]. En outre, par la même autorité, nous accordons à tous les fidèles vraiment pénitents et confessés, qui visiteront son tombeau à pareil jour, une indulgence d'une année et quarante jours [3]. »

Le son des orgues et de toutes les cloches ac-

[1] Illam felicem et benedictam Elisabeth canonizavit... ipsam inter sanctos invocavit, ac in Sanctorum cathalogo annotari præcepit, indicensque constituit per scripturam, demandans ut dies sacræ migrationis ejus annua devotione inter Sanctorum festivitates ab universali Ecclesia venerabiliter recolatur. Theod., VIII, 10.

[2] Traduction textuelle de la formule rapportée par Mabillon dans le fragment cité plus haut.

[3] Ibid. Benoît XIV, *de Serv. Dei beat.* — On remarque que cette indulgence a quarante jours de plus que celle accordée par le même pontife aux tombeaux de saint François et de saint Dominique.

cueillit les dernières paroles du pontife. Bientôt, ayant déposé sa mitre, il entonna le cantique des anges, *Te Deum laudamus*, qui fut chanté par l'assistance avec une harmonie et un enthousiasme propres à ébranler les cieux. Un cardinal-diacre dit ensuite à haute voix : « *Priez pour nous, sainte Elisabeth, alleluia;* » et le pape récita la collection ou l'oraison en l'honneur de la nouvelle Sainte, qu'il avait composée lui-même. Enfin, le cardinal-diacre dit le *Confiteor*, en insérant le nom d'Élisabeth immédiatement après ceux des apôtres, et le pape donna l'absolution et la bénédiction habituelle, en faisant également mention d'elle au lieu où il est parlé des mérites et des prières des Saints. La messe solennelle fut aussitôt célébrée ; à l'offertoire, trois des cardinaux juges firent successivement les offrandes mystérieuses des cierges, du pain et du vin, avec deux tourterelles comme symbole de la vie contemplative et solitaire; deux colombes, comme symbole de la vie active, mais pure et fidèle; et, en dernier lieu, une cage de petits oiseaux qu'on laissa s'envoler en liberté vers le ciel, comme symbole de l'essor des âmes saintes vers Dieu [1].

[1] Rocca, *de Canonizatione*, cite saint Ildephonse et plusieurs autres auteurs pour l'explication de ces symboles. Nous n'affirmerons pas, du reste, que cet usage ait déjà été appliqué au temps de la canonisation de sainte Elisabeth; mais, voulant donner un tableau complet des cérémonies usitées par l'Eglise à cette occasion, nous avons cru pouvoir le citer, avec cette observation.

Dans le couvent même des Dominicains de Pérouse, où cette cérémonie avait été célébrée, on éleva aussitôt en l'honneur de la Sainte nouvelle un autel que le souverain pontife dota d'une indulgence de trente jours pour tous ceux qui viendraient y prier. Ce fut ainsi le premier lieu du monde où le culte de la chère sainte Elisabeth fut officiellement célébré; et depuis, les religieuses de ce couvent ont toujours honoré par de très-grandes solennités le jour de sa fête, en y chantant son office avec les mêmes mélodies que l'office de leur père saint Dominique.

Pour fêter encore cet heureux jour, le bon duc Conrad invita à sa table trois cents religieux, et envoya du pain, du vin, du poisson et du laitage à beaucoup de couvents des environs, aux ermites, aux recluses, et notamment aux pauvres Clarisses, à qui la nouvelle Sainte semblait devoir servir de patronne spéciale dans le ciel, après avoir été leur rivale sur la terre. En outre, il fit distribuer à plusieurs milliers de pauvres, à tous ceux, sans distinction, qui lui demandaient l'aumône, des secours abondants en viande, en pain, en vin et en argent; non pas en son propre nom, mais au nom de l'ordre Teutonique, et spécialement en l'honneur de celle qui avait été envers tous les pauvres d'une générosité si prodigue. C'était, certes, le meilleur moyen de lui rendre hommage, celui qui eût le plus souri à sa tendre sollicitude. On se figure avec une douce émo-

tion l'allégresse de tous ces pauvres mendiants, à qui la renommée de la royale et sainte étrangère venait de se révéler par une voie si bienfaisante. Cette générosité de Conrad plut tellement au pape, qu'il l'invita à sa table, ce qui était une très-grande distinction, et le plaça à ses côtés, tandis qu'il faisait magnifiquement traiter toute sa suite. Lorsqu'il prit ensuite congé pour retourner en Allemagne, le pontife lui accorda toutes les grâces qu'il demandait au nom de beaucoup de pétitionnaires depuis longtemps en instance; puis il lui donna sa bénédiction, et l'embrassa en pleurant beaucoup.

Le 1er juin de la même année 1235, le pape publia la bulle de canonisation, qui fut aussitôt envoyée aux princes et aux évêques de toute l'Eglise. En voïci la teneur[1] :

« GRÉGOIRE EVESQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU.

« *A tous archevesques, evesques, abbez, prieurs, archidiacres, prestres, doyens et autres preslats de l'Église, à qui ces lettres parviendront, salut.*

« La majesté infinie du Fils de Dieu, Jésus-Christ, le doux Sauveur et Rédempteur de nos âmes, considérant du plus haut des cieux la noblesse et l'excel-

[1] L'original se trouve à l'Appendice no VIII, édit. en 2 vol. in-8°. La traduction que nous insérons ici, avec quelques corrections, est celle donnée par le P. Apollinaire dans son Histoire, p. 519.

lence de nostre condition altérée et corrompuë par le péché de nostre premier pere, puis par un vaste concours de misères, de vices et de crimes, touché de piété pour sa plus chere creature, prist resolution de lui faire ressentir les traits de sa toute-puissante misericorde, de délivrer les hommes assis dans l'ombre de la mort, et de rappeler les pauvres exilés dans la patrie de la bienheureuse liberté, jugeant très-raisonnable par sa divine et infinie sagesse que, comme par bienséance il appartient à l'ouvrier qui a commencé quelque chef-d'œuvre de le perfectionner, et si par malheur il vient à décheoir et perdre de son lustre, de le reparer et de retablir en sa premiere forme ; ainsi qu'à lui seul convenoit privativement à tout autre de racheter et de renouveler sa creature decheuë de son ancienne dignité.

« A ces desseins il entre dans les flancs étroits de la très-sainte Vierge (si pourtant on peut nommer étroit ce qui a eu assez d'amplitude pour contenir celuy qui est infiny), de son throsne donc céleste il entre et se cache dans le palais virginal de sa mere tres-sainte, s'y couvre des foiblesses de nostre nature, se rend visible d'invisible qu'il estoit, et par l'adorable mystere de son incarnation abbat et surmonte le prince des tenebres, triomphe de sa malice par la glorieuse rédemption de sa nature humaine, en traçant à ses fidelles, par ses divines instructions, une route certaine pour assurer le retour dans la patrie.

« La bienheureuse et gracieuse Élisabeth, de naissance royale, et, par alliance, duchesse de Thuringe, considérant avec maturité, et comprenant sagement cette admirable œconomie de nostre salut, a courageusement entrepris de suivre les sacrées traces du Sauveur, et de travailler de toutes ses forces à la pratique de la vertu ; et, afin de se rendre digne d'estre inondée de l'eternelle clarté, depuis le lever de sa vie jusqu'à son coucher, elle n'a jamais cessé de se delecter dans les embrassements de l'amour celeste, et d'une ferveur toute naturelle, elle employa toutes les puissances de son cœur à aimer uniquement et souverainement Jésus-Christ, nostre Sauveur, qui, estant vray Dieu et vray Fils éternel de Dieu, s'est fait Fils de l'Homme, et Fils de la très-sainte Vierge, royne des Anges et des hommes : amour tres-pur et tres-fervent, qui l'a renduë digne de gouster à longs traits les douceurs celestes, et de posseder les faveurs divines qui se communiquent aux nopces de cet Agneau adorable.

« Puis estant illuminée de ces mesmes clartez, et se monstrant vraye fille de l'Évangile, regardant en la personne de son prochain ce divin Jesus, objet unique de ses affections, elle l'a aimé d'une charité si admirable, que toutes ses délices estoient de se voir environnée de pauvres, de vivre et converser avec eux ; elle cherissoit davantage ceux que la misere et les puantes maladies rendoient les plus horribles,

ei dont l'approche eust fait horreur et donné la fuite aux cœurs les plus forts du monde : elle leur distribuoit si charitablement ses biens, qu'elle s'est rendue pauvre et indigente pour les faire abondamment pourvoir de tout ce qui leur estoit nécessaire. Elle estoit encore enfant et avoit besoin pour son jeune aage de gouvernante, et desja elle estoit la bonne mere, la tutrice et la protectrice des pauvres, et son cœur restoit plein de tendresse pour leurs miseres.

« Ayant appris que le Juge universel devoit surtout faire mention en sa derniere sentence des services qu'on lui rendoit, et que l'entrée de la gloire estoit aucunement à la disposition des pauvres, elle conçut une telle estime de leur condition, et entreprit avec tant d'assiduité de se concilier l'affection et la faveur de ceux que l'esprit ordinaire des personnes de sa condition méprise et a peine de supporter, que, non contente de leur faire l'aumosne de ses abondantes richesses, de vider ses greniers, ses coffres et sa bourse pour les secourir, renonçant de plus aux delices qui estoient préparées pour sa bouche, elle maceroit rigoureusement son tendre corps par jeusnes et par la douleur de la faim pour leur bien faire, gardoit une parcimonie perpétuelle pour les rassasier, et pratiquoit une austérité qui n'avoit point de trefves pour les mettre à leur aise : vertu d'autant plus loüable et de plus grand merite que c'estoit de

sa pure charité et de l'abondance de sa propre devotion, sans y estre contrainte ny obligée de personne.

« Que voulez-vous que je vous dise davantage? Cette noble princesse, renonçant à tous les droits que la nature et sa naissance luy donnoient, et plongeant tous ses desirs dans l'unique volonté de plaire et de servir Dieu, dès le vivant du prince son mary, par sa permission et luy conservant tous les droits qui luy appartenoient, elle promit et garda une tres-fidelle obéissance à son confesseur. Mais, apres le decez de son tres-honoré époux, estimant la sainte vie que jusques alors elle avoit menée trop imparfaite, elle prit le saint habit de religion, et vescut le reste de ses jours en tres-parfaite religieuse, honorant par son estat et ses exercices continuels les sacrés et adorables mysteres de la mort et passion douloureuse de nostre Sauveur. O femme bienheureuse! ô dame admirable! ô douce Élisabeth! tres-justement ce beau nom vous convenoit, qui signifie satiété et assouvissement de Dieu, puisque vous avez si charitablement sustenté les entrailles des pauvres faméliques qui sont les images et les lieutenans de Dieu, voire qui sont les membres tres-chers de son divin Fils. Vous avez merité tres-justement d'estre repuë du pain des Anges, puisque vous avez donné avec tant de misericorde le vostre aux Anges et messagers terrestres du Roy des cieux. O benoiste et tres-noble veufve, plus feconde en vertu que durant vostre ho-

norable mariage vous ne l'avez esté en enfans, qui, cherchant dans la vertu ce que la nature semble denier aux femmes, estes devenuë une magnifique guerriere contre les ennemis de nostre salut: vous les avez vaincus avec le bouclier de la foy, comme parle l'Apostre, la cuirasse de la justice, l'espée de l'esprit et de la ferveur, le casque de salut et la lance de perseverance.

« Aussi s'est-elle renduë aimable à son Époux immortel, liée continuellement avec la Royne des vierges par la cordiale affection qu'elle avoit à son service, et par l'alliance d'une très-parfaite conformité, abaissant à son exemple son Altesse aux exercices d'une tres-humble servante, elle a ainsi représenté sa bonne patronne Élisabeth, dont elle portoit le nom, et le vénérable Zacharie; marchant simplement et sans reproche dans la voye des commandemens de Dieu, conservant par affection la grâce de Dieu dans l'intérieur de son âme; l'enfantant et la produisant à l'extérieur par les saintes actions et continuelles bonnes œuvres, et la fomentant et nourrissant par l'accroissement continuel des vertus, elle a merité à la fin de ses jours d'estre receuë amoureusement par celui auquel seul nous devons mettre toute nostre espérance qui se réserve comme un tiltre singulier le pouvoir et la charge d'exalter les innocens et les humbles, et qui l'a délivrée des liens de la mort pour l'asseoir sur le throsne eclatant de l'inaccessible lumière. Mais, tandis qu'au sein des beau-

tés et des richesses de l'empire éternel, triomphante en la compagnie des Saints et des Anges, son esprit jouit de la face de Dieu, et resplendit avec éclat dans l'abyme de la gloire supresme, sa charité l'a fait sortir comme hors de ce throsne pour nous eclairer nous autres qui vivons dans les tenebres de la terre, et nous consoler par un grand nombre de miracles, en vertu desquels les fidelles catholiques s'enracinent fortement et croissent glorieusement en la foy, en l'espérance et en la charité, les infidelles sont illuminez et informez de la véritable voye de salut, et les heretiques endurcis demeurent la face couverte de honte et de confusion.

« Car les ennemis de l'Église voyent devant leurs yeux, sans pouvoir apporter aucune résistance, que par les mérites de celle qui durant la prison de cette vie estoit amatrice de la pauvreté, pleine de douceur et de misericorde, qui pleuroit abondamment, non tant ses pechez propres que par une tres-grande charité ceux des autres, qui avoit faim de la justice, menoit une vie tres-pure et tres-innocente, et qui dans les persecutions continuelles et les opprobres dont elle a esté battue et attaquée a conservé une ame nette et un cœur calme et pacifique, ils voient que, par l'invocation de cette fidelle espouse de Jesus-Christ, la vie est divinement renduë aux morts, la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et le marcher aux boiteux. Ainsi les mi-

serables heretiques pleins de rage et d'envie, malgré leur fureur, et leur poison dont ils prétendoient infecter toute l'Allemagne, sont contraints de voir en cette mesme contrée la religion qu'ils vouloient etouffer s'elancer glorieusement et avec une joye inenarrable, triompher de leur malice et de leur impiété.

« Ces merveilles nous ayant esté attestées par des preuves qui ne reçoivent point de contradiction, de l'avis de nos frères les venerables Patriarches, Archevesques et Evesques et tous les autres Prelats qui se sont rencontrez en nostre cour, selon le devoir de nostre charge, qui nous oblige de veiller diligemment à ce qui tourne et contribue à l'augmentaion de la gloire de Nostre-Seigneur, nous l'avons insérée au Catalogue des Saints, vous enjoignant estroitement de faire solennellement celebrer sa feste le treizième jour des calendes du mois de décembre, qui est celui où, ayant brisé les liens de la mort, elle est accourue à la fontaine de la supresme volupté : afin que par sa pieuse intercession nous puissions obtenir ce qu'elle a déjà obtenu du Christ, et dont elle se glorifie de jouir éternellement. En outre, afin d'user du pouvoir qui nous est donné d'en haut pour faire gouster à l'universalité des fidelles ces délices de la cour invisible, et afin d'exalter le nom du Très-Haut, en faisant honorer par leur concours la venerable sepulture de son épouse, pleins de confiance en la misericorde du Tout-Puissant, par l'autorité de ses

bienheureux Apostres sainct Pierre et sainct Paul, nous relâchons miséricordieusement un an et quarante jours de pénitence à tous ceux et celles qui, contrits et dignement confessez, y viendront le jour de sa feste et durant toute l'octave offrir leurs prières et oraisons.

« Donné à Péruse, aux calendes de juin, l'an neuvieme de nostre pontificat. »

A peine cette bulle eut-elle été publiée, que le pape éprouva, ce semble, le besoin d'exprimer ses sentiments d'amour et d'admiration pour la nouvelle Sainte, d'une manière plus intime et plus spéciale encore. En cherchant à qui il pourrait s'adresser pour décharger son cœur des émotions qui le remplissaient, il songea à écrire à une souveraine qu'il chérissait vivement, à cause de sa piété et de son dévouement au Saint-Siége : c'était Béatrice, fille de Philippe, roi des Romains, et femme de Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, depuis canonisé. Dès le 7 juin, il lui adressa une longue épître où il lui vantait les vertus d'Élisabeth, qu'il rehaussait par de nombreuses applications de l'Écriture sainte[1]. « Ces jours-ci, » lui disait-il, « il nous a été présenté, selon l'expression de Jésus fils de Sirach, un vase admirable, œuvre du Très-Haut, destiné à servir de fournaise de charité par

[1] Voyez le texte latin dans toute son étendue, nº VIII de l'Appendice, édit. en 2 vol.

l'ardeur de ses bonnes œuvres. Ce vase d'élection, et consacré au Seigneur, n'est autre que sainte Élisabeth, dont le nom s'interprète par *rassasiement de Dieu*, parce qu'elle a tant de fois rassasié Dieu dans la personne de ses pauvres et de ses malades. Elle a nourri le Seigneur avec trois pains, qu'elle a empruntés à son ancien ami dans la nuit de sa tribulation, le pain de la vérité, le pain de la charité et le pain du courage... Cette Élisabeth, tant amoureuse de la félicité éternelle, a servi sur la table du Maître de la terre et du ciel, trois mets précieux, en repoussant tout ce qu'il défend, en obéissant à tout ce qu'il ordonne, en accomplissant tout ce qu'il conseille... Oui, c'est bien d'elle dont il est écrit : *Vase admirable, œuvre du Très-Haut.* Vase admirable par la vertu de son humilité, l'abjection de son corps, la tendresse de sa compassion, et que tous les siècles aussi admireront!... O vase d'élection, vase de miséricorde! tu as offert aux tyrans et aux grands de ce monde le vin de la vraie componction[1]! Voilà déjà l'un d'entre eux, ton frère Conrad, ci-devant landgrave, encore jeune, et chéri du monde et des hommes, mais que tu as tellement enivré de cette boisson sacrée, qu'il foule aux pieds toutes les dignités, et que, rejetant tout jusqu'à sa tunique, il s'est échappé tout nu de la

[1] O vas admirabile! vas electum! vas misericordiæ! in quo tyrannis, principibus et magnatibus mundi vinum veræ compunctionis propinasti. Inter quos sororium tuum, etc.

main des impies qui crucifient le Seigneur pour se réfugier dans l'asile de la croix, dont il a posé le sceau sur son cœur ! Voilà encore ta sœur, la vierge Agnès[1], fille du roi de Bohême, que tu as aussi enivrée de cette même boisson, et qui, dans un âge si tendre, a fui les magnificences impériales qu'on lui offrait, comme des reptiles venimeux, et, saisissant la triomphante bannière de la croix, s'élance au-devant de son époux, accompagnée d'un chœur de vierges sacrées... Œuvre du Très-Haut, œuvre nouvelle que le Seigneur a faite sur la terre, puisque sainte Élisabeth a enveloppé le Seigneur Jésus-Christ dans son cœur; puisque, par son amour, elle l'a conçu, elle l'a mis au monde, elle l'a nourri... Le diable, notre ennemi, a élevé deux grands murs pour voiler à nos yeux l'éclat de la lumière éternelle, savoir : l'ignorance dans notre esprit, et la concupiscence dans notre chair... Mais sainte Élisabeth, réfugiée dans l'asile de son humilité, a renversé ce mur d'ignorance, et dissipé ce nuage de l'orgueil, de manière à jouir de l'inaccessible clarté ; elle a déraciné la vigne de la concupiscence et mis un frein à toutes ses affections, de manière à trouver le véritable amour... Aussi elle est déjà introduite par la Vierge mère de Dieu dans le lit de son céleste Époux, elle est bénie entre toutes les femmes

[1] Nous avons parlé dans l'Introduction, voir p. 32 et 80, de cette sainte princesse. Elle avait refusé la main de l'empereur Frédéric II, pour fonder un couvent de Clarisses à Prague. Voy. aussi le ch. XXXIII.

et couronnée d'un diadème de gloire ineffable ; et, tandis qu'elle réjouit l'Église triomphante par sa présence, elle glorifie l'Église militante par l'éclat de ses miracles... Très-chère fille en Jésus-Christ, nous avons voulu mettre devant toi l'exemple de sainte Élisabeth, comme la perle la plus précieuse, pour deux motifs : d'abord afin que tu te regardes souvent dans ce miroir, pour voir s'il ne se cache rien dans les recoins de ta conscience qui puisse offenser les yeux de la majesté divine ; ensuite, afin qu'il ne te manque rien de ce qui est exigé pour la parure d'une épouse céleste, et afin que, quand tu seras invitée à paraître devant Assuérus, c'est-à-dire le Roi éternel, il te voie ornée de toutes les vertus, et revêtue de bonnes œuvres.

« Donné à Pérouse, le 7 des ides de juin, dans la neuvième année de notre pontificat. »

La bulle de canonisation arriva aussitôt en Allemagne, et y fut reçue avec enthousiasme. Il paraît qu'elle fut d'abord publiée à Erfurt, où l'on célébra à cette occasion une fête qui dura dix jours et pendant laquelle on fit aux pauvres d'immenses distributions[1]. L'archevêque Sigefroi de Mayence fixa aus-

[1] Jusqu'en 1783, l'usage s'était conservé à Erfurt de faire des distributions aux pauvres dans la cathédrale, le jour de la fête de sainte Elisabeth. Galletti, Gesch, Thuring., t. II, p. 275. Il en était de même à Marbourg, d'après le témoignage du savant Creuzer, dans son *Abrégé des Antiquités romaines*, cité par M. Stædtler.

sitôt un jour pour l'exaltation et la translation du corps de la Sainte, et en différa l'époque jusqu'au printemps suivant, pour donner aux évêques et aux fidèles d'Allemagne le temps de se rendre à Marbourg et d'y assister. Le 1er mai 1236 fut désigné à cet effet [1]. Aux approches de ce jour, la petite ville de Marbourg et ses environs furent inondés par une foule immense de fidèles de tous les rangs. S'il faut en croire les historiens contemporains, *douze cent mille* chrétiens se trouvèrent réunis par la foi et la ferveur autour du tombeau de l'humble Élisabeth. Toutes les nations, toutes les langues, y semblaient représentées. Beaucoup de pèlerins des deux sexes étaient venus de la France, de la Bohême, et de sa patrie, la lointaine Hongrie. Ils s'émerveillaient eux-mêmes de leur grand nombre en s'abordant, et se disaient que pendant des siècles on n'avait jamais vu tant d'hommes réunis que pour honorer la chère sainte Élisabeth. Toute la famille de Thuringe y était naturellement assemblée ; la duchesse Sophie, sa belle-mère, et les ducs Henri et Conrad, ses beaux-frères, heureux de pouvoir expier ainsi solennellement les torts qu'elle leur avait si noblement pardonnés. Ses quatre petits

[1] Cette date est celle donnée par Cæsarius de Heisterbach, le Chronicon Hildesheimense, et Rommel, Hist. de Hesse, p. 290. Le Bréviaire franciscain fixe cependant la fête de cette translation au 18 avril ; et Cæsarius dit qu'elle n'était célébrée de son temps que le 2 mai, parce que la veille était celle des apôtres SS. Philippe et Jacques.

enfants y étaient aussi, avec une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, de religieux et de prélats. On remarquait parmi ceux-ci, outre l'archevêque Sigefroi de Mayence, qui présidait à la cérémonie, les archevêques de Cologne, de Trèves et de Brême, les évêques de Hambourg, de Halberstad, de Mersebourg, de Bamberg, de Worms, de Spire, de Paterborn et de Hildesheim. Enfin l'empereur Frédéric II, alors au comble de sa puissance et de sa gloire, réconcilié avec le pape, récemment uni à la jeune Isabelle d'Angleterre, si célèbre par sa beauté, l'empereur lui-même suspendit toutes ses occupations et ses expéditions militaires pour céder à l'attrait qui entraînait à Marbourg tant de ses sujets, et vint rendre publiquement hommage à celle qui avait dédaigné sa main pour se donner à Dieu [1].

Les chevaliers Teutoniques, ayant appris l'arrivée de l'empereur, crurent qu'il serait impossible de déterrer le corps de la Sainte en sa présence, et résolurent de devancer le jour fixé. Trois jours auparavant, le prieur Ulric, accompagné de sept frères, entra de nuit dans l'église où elle reposait; et, après avoir soigneusement fermé toutes les portes, ils ouvrirent le caveau où était sa tombe. A peine la pierre qui la fermait eut-elle été soulevée,

[1] Ipse gloriosissimus Romanorum imperator, omnibus postpositis negotiis... fama sanctitatis B. Elisabeth attractus et illectus. Cæsar. Heisterb. Sermo in exaltatione B. Elisab. Mss. Boll.

qu'un délicieux parfum s'exhala de ses dépouilles sacrées [1]; les religieux furent pénétrés d'admiration pour ce gage de miséricorde divine, d'autant plus qu'ils savaient qu'on l'avait ensevelie sans aromates ni parfums quelconques. Ils trouvèrent ce saint corps tout entier, sans l'apparence de corruption, quoiqu'il eût été près de cinq ans sous terre. Elle avait encore les mains jointes en forme de croix sur sa poitrine [2]. Ils se disaient les uns aux autres que sans doute ce corps délicat et précieux ne répandait aucune odeur de corruption dans la mort, parce que, vivant, il n'avait reculé devant aucune infection, devant aucune souillure, pour soulager les pauvres. Ils le retirèrent ensuite de son cercueil, et l'ayant enveloppé d'une draperie de pourpre, ils le déposèrent dans une châsse de plomb qu'ils replacèrent ensuite dans le caveau sans le fermer, de manière que l'on n'éprouvât aucune difficulté pour l'enlever lors de la cérémonie.

Enfin, le 1er mai, au point du jour, la multitude s'assembla autour de l'église, et l'empereur ne put qu'avec difficulté fendre les flots du peuple pour parvenir dans l'enceinte. Il semblait pénétré de dévo-

[1] Et ecce tanta fragrantia lapide amoto de sacro corpore efferbuit, et omnes odoris illius suavitate recreati, etc. Ibid.

[2] Ipsum sacrum corpusculum quod aromatibus noverunt non fuisse conditum, totum invenerunt integrum et incorruptum. Habebat enim manus forma crucis proprio pectori superpositas. Ibid.

tion et d'humilité : il était pieds nus, et vêtu d'une pauvre robe grise, comme l'avait été la glorieuse sainte qu'il allait honorer ; cependant il avait sur la tête sa couronne impériale : autour de lui étaient les princes et les électeurs de l'empire également couronnés, et les évêques et abbés avec leurs mitres. Cette pompeuse procession se dirigea vers la tombe de sainte Elisabeth. C'est alors, dit un narrateur, que fut payé en gloire et en honneur, à la chère sainte dame, le prix de toutes ses humiliations et de toute son abnégation sur la terre. L'empereur voulut descendre le premier dans le caveau et soulever la pierre qui le recouvrait ; le même pur et céleste parfum qui avait déjà surpris et charmé les religieux se répandit aussitôt sur tous les assistants, et augmenta les sentiments de fervente piété qui les animaient [1]. Les évêques voulurent eux-mêmes retirer le corps sacré de sa fosse ; l'empereur les aida aussi ; il baisa avec ferveur la châsse dès qu'il la vit, et la souleva en même temps qu'eux. Elle fut sur-le-champ scellée avec les sceaux des évêques, et puis transportée solennellement, au milieu d'un concert de voix et d'instruments, par eux et par l'empereur, au lieu qui avait été préparé pour l'exposer au peuple.

[1] Odor pietatis et munditiæ redolevit, ædificans et lætificans assidentes. Theod., VIII, 11.

Cependant une ardente impatience dévorait les cœurs de ces milliers de fidèles qui se pressaient autour de l'enceinte, qui attendaient la vue des saintes reliques, qui brûlaient du désir de les contempler, de les toucher, de les baiser à leur aise [1]. « O heureuse terre! » disaient-ils, « sanctifiée par un tel dépôt, gardienne d'un tel trésor! O heureux temps où ce trésor s'est révélé [2]! » Enfin, quand la procession arriva au milieu du peuple, quand ils virent ce corps précieux porté sur les épaules de l'empereur, des princes et des prélats, quand ils respirèrent le doux parfum qui s'en exhalait, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. « O petit corps très-sacré, » s'écriait-on, « qui avez tant de poids auprès du Seigneur, et tant de vertu pour guérir les hommes [3]! Qui pourrait n'être pas attiré par ce fragrant parfum? Comment ne pas courir après la nouvelle sainteté et la merveilleuse beauté de cette sainte femme [4]? Que les hérétiques tremblent, que les perfides Juifs s'épouvan-

[1] Exspectabant autem et affectabant cum pio desiderio ambientes, qui aderant, cupientes videre, amplecti et osculari ossa illa sacra... Theod., VIII, 12.

[2] O terra sancta, tanto consecrata deposito, tanti custos et consci a sacramenti! hujus enim temporis felix ætas, cui se talis thesaurus aperuit. *Ibid.*

[3] O sanctissimi gleba corpusculi, tanti ponderis apud Dominum, apud homines tantæ virtutis!... *Ibid.*

[4] Quis in hujus tam suavi fragrantiæ odore non cucurrat?... Quem in fœmina tam sanctæ novitatis pulchritudo non trahat? *Ibid.*

tent ! la foi d'Élisabeth les a confondus. Voilà celle que l'on regardait comme folle, et dont la folie a confondu toute la sagesse de ce monde ! Les Anges ont honoré son tombeau, et voilà tous les peuples qui y accourent ; les grands seigneurs et l'empereur romain lui-même s'abaissent pour la visiter [1] ! Voyez l'aimable miséricorde de la majesté divine ! Voilà celle qui, vivante, a méprisé la gloire du monde, qui a fui la société des grands, la voilà honorée magnifiquement par la souveraine majesté du pape et de l'empereur ! Celle qui a toujours choisi la dernière place, qui s'est assise par terre, qui a dormi dans la poussière, la voilà portée, exaltée par des mains royales !.... Et c'est bien justement, puisqu'elle s'était faite pauvresse, et qu'elle a vendu tout ce qu'elle avait pour acheter l'inappréciable perle de l'éternité[2] ! »

Le corps saint ayant été exposé à la vénération publique, on célébra solennellement l'office en son honneur ; la messe propre de la Sainte fut chantée par

[1] Paveat hæreticæ vesania pravitatis, et judaicæ cæcitatis perfidia contabescat... Taceat sapientia hujus mundi... Cujus loculum sepulturæ angeli frequenter visitant... et Romanum imperium se inclinavit ad videndum. *Ibid.*

[2] Intueri libet misericordiæ divinæ majestatis admirandum in hoc opere ordinem clamandum. Ecce hæc quæ mundi gloriam respuit, etc. et quæ in hoc tempore novissimum locum eligens,... nunc regiis et principum manibus in sublime sustollitur... nec immerito ; vendidit namque omnia quæ habuit... et facta paupercula... hanc sibi æternitatis margaritam inappreciabilem comparavit. *Ibid.*

l'archevêque de Mayence. A l'offrande, l'empereur s'approcha de la châsse, et plaça sur la tête de la chère Élisabeth une couronne d'or [1], en disant : « Puisque je n'ai pas pu la couronner vivante comme mon impératrice, je veux au moins la couronner aujourd'hui comme une reine immortelle dans le royaume de Dieu. » Il y ajouta une coupe en or, dont il avait coutume de se servir dans ses festins, et où fut renfermé plus tard le crâne de la Sainte. Il mena ensuite lui-même à l'offrande le jeune duc Hermann, fils de la Sainte ; l'impératrice y mena également les jeunes princesses Sophie et Gertrude. La vieille duchesse Sophie, ses fils Henri et Conrad, s'approchèrent aussi des restes glorifiés de celle qu'ils avaient trop longtemps méconnue, prièrent longtemps auprès d'eux, et offrirent de riches présents en leur honneur. La noblesse et le peuple se pressaient à la fois au pied de l'autel où ils voyaient sa châsse, pour lui faire hommage de leurs offrandes ; les fidèles de chacun des pays différents qui s'y trouvaient assemblés voulurent y célébrer l'office à leur manière avec les cantiques de chaque pays, ce qui fit durer infiniment la cérémonie. Les offrandes fu-

[1] Elle valait, selon tous les historiens, 4,500 florins. Le Passional dit que c'était la couronne même de l'Empereur. Cæsarius dit que les religieux avaient préalablement détaché avec un couteau les chairs et les cheveux qui restaient adhérents au chef sacré : Ne illius visio aliquid horroris intuentibus incuteret.

rent d'une richesse et d'une abondance incroyables; rien ne semblait suffire à ces âmes pieuses pour orner et embellir ce lit tout fleuri de miracles, où dormait la chère Élisabeth [1]. Les femmes donnaient leurs bagues, les ornements de leur poitrine, et toutes sortes de bijoux; d'autres offraient déjà des calices, des missels, des ornements sacerdotaux pour la belle et grande église qu'ils demandaient qu'on élevât sur-le-champ en son honneur, afin qu'elle pût y reposer avec l'honneur qui lui était dû, et que son âme en fût d'autant plus disposée à invoquer Dieu pour ses frères.

Mais bientôt une nouvelle merveille vint ajouter encore à la vénération publique, et prouver la constante sollicitude du Seigneur pour la gloire de la Sainte[2]. Dès le lendemain matin, en ouvrant la châsse scellée du sceau des évêques, où reposait le saint corps, on la trouva inondée d'une huile extrêmement subtile et délicate, et qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile coulait goutte à goutte des ossements de la Sainte, comme une bienfaisante rosée du ciel[3]; à mesure qu'on recueillait ces gouttes ou qu'on les essuyait, il en reparaissait aussitôt d'autres presque imper-

[1] Lectulum sepulcri Elisabeth miraculis floridum. Theod. VIII, 13.

[2] Adjecit divina liberalitas magnificare sanctam suam raro ac miraculo glorioso. Theod., VIII, 15.

[3] Processit odor mirifica et guttæ liquoris sancti, tanquam roris super gramen vel herbam descendentis, stant et distillant. *Ibid.*

ceptibles, et formant comme une sorte de transpiration vaporeuse[1].

A cette vue, le clergé et les fidèles éprouvèrent un nouvel accès de reconnaissance envers le divin auteur de tant de merveilles et d'enthousiasme envers celle qui en était l'objet. Avec la pénétration que donne la foi, ils saisirent sur-le-champ le sens symbolique et mystique de ce phénomène. « O beau miracle ! » disaient-ils, « digne d'elle, et conforme à toutes nos prières[2] ! Ces ossements qui ont eté usés et brisés par tant d'exercices pieux et de mortifications exhalent un doux parfum, comme si on avait brisé le vase d'albâtre qui renfermait le baume précieux de sainte Madeleine[3]. Son corps distille une huile sainte et douce, parce que toute sa vie a regorgé d'œuvres de miséricorde, et, comme l'huile surnage dans toutes les liqueurs où on la verse, ainsi la miséricorde surmonte tous les jugements de Dieu[4]. Il en coule surtout

[1] Aliæ paulatim nascuntur subtilissimæ, tanquam sudor de poris corpŏris evaporans. *Ibid.*

[2] O vere condignum et congruum et orationi consonum miraculum ! *Ibid.*

[3] Tanquam de fracto unguenti pretiosi alabastro. Hæc nempe ossa exercitiorum spiritualium attritione et mortificatione attrita sunt. *Ib.*

[4] In ejus corpore oleum emanavit, quæ toto in vita misericordiæ operibus redundavit. Cod. Flor., 161. — Oleum cuicumque liquori infusum supernatat, unde misericordiam ex similitudine designat. — Superexaltet enim misericordia judicium. Canisius, Thesaur., t. IV, p. 250.

de ses pieds, parce qu'ils l'ont tant de fois portée aux chaumières des pauvres[1], et partout où elle trouvait quelque misère à soulager. Cette chère Élisabeth, comme une belle et féconde olive toute fleurie et parfumée par la vertu, a reçu comme l'huile le don d'éclairer, de nourrir et de guérir à la fois[2]. Combien d'âmes malades, combien de corps souffrants, n'a-t-elle pas guéris par sa charité et l'exemple de sa sainteté! Que de milliers de pauvres elle a nourris et rassasiés de son propre pain! Par combien de prodiges n'a-t-elle pas illuminé toute l'Eglise! C'est donc avec grande raison que cette suave liqueur, cette huile odoriférante, vient proclamer la sainteté de celle qui a su briller d'un éclat si pur, guérir avec tant de douceur, nourrir avec tant de générosité, et, qui, dans toute sa vie, a répandu un si riche et si fragrant parfum[3]. »

[1] Quia pedibus portabatur ad diversa pauperum tuguria, misericorditer illos visitando et beneficia impendendo. Cæsar. Heist., l. c.

[2] Speciosa nempe et pullulans oliva Elisabeth generoso virtutem odore, florida unctionis pacisque germine fœcunda luminis nihilominus et medicaminis refectionisque ubertate prædita... Theod., l. c. — Oleum illuminat, parcit et sanat. Sic pietas... Canisius, l. c.

[3] Per exemplarem vitæ sanctimoniam ægris mentibus, et per gratiam curationum languidis corporibus exhibuit medicinam. Multa pauperum millia, etc... Merito igitur hujus dulciflui liquoris, olea olivæ odorifera decoratur miraculo, cujus sanctitatis tam luculente puritas excellenter irradicat, lenit suaviter, abundanter satiat, fragrat redolens opulenter. *Ibid.* — Les personnes qui sont le moins du monde familiarisées avec les écrits ascétiques et légendaires du moyen âge ne sauraient ignorer le sens profondément symbolique qui

Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux et un zèle immense par le peuple, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies ou pour des blessures dangereuses.

Tant de célestes faveurs consacrées par le suffrage suprême de l'Église, et les honneurs qu'elle avait si solennellement décernés à la nouvelle Sainte, ne pouvaient qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles qui venaient chercher auprès de sa tombe, soit un aliment à leur piété, soit un remède à leurs maux. Sa gloire se répandit bientôt dans tout l'univers chrétien; elle attirait à Marbourg une foule de pèlerins aussi grande que celle qui se rendait, de tous les pays de l'Europe, au tombeau de saint Jacques de Compostelle.

De nombreux miracles furent le résultat de la tendre confiance qui entraînait à un si long et si pénible voyage tant de pauvres fidèles [1]. Parmi tous ceux

y est partout attaché à l'huile. Il y a d'admirables passages sur ce sujet dans S. Bernard, Serm. 15, *super Cantica*, et S. Grégoire, cap. v, *in Reg*. On trouve aussi un bon résumé de ce point de vue à la fin de la légende de sainte Waldburge, par l'évêque Philippe d'Eichstadt, dans le Thesaurus de Canisius, t. IV, p. 250. Outre sainte Elisabeth, on cite sainte Hedwige, sa tante, sainte Waldburge, sainte Catherine, saint Démétrius, martyr, et surtout saint Nicolas de Myre, parmi les saints dont les ossements ont reçu le privilége de distiller une huile salutaire.

[1] Un grand nombre de ces miracles sont énumérés dans Wadding, t. II, p. 389-391, et dans le Passional, f. 63-65.

dont les légendes et les chroniques nous ont conservé le détail, nous ne voulons en rapporter ici que deux qui nous semblent empreints d'un caractère particulièrement touchant, et qui démontrent tous deux jusqu'à quel point la foi en notre Sainte et l'amour quelle inspirait s'étaient rapidement propagés et enracinés jusque dans les contrées les plus éloignées.

Il était, du reste, naturel que le culte d'Élisabeth s'établît surtout en Hongrie, où elle avait vu le jour, et que le récit de sa sainte vie et la nouvelle de sa canonisation eussent excité la joie et l'admiration la plus vive dans un pays auquel elle appartenait si spécialement. Or il y avait à cette époque, à Gran, en Hongrie, deux honnêtes et pieux époux, dont la fille unique, encore tout enfant, venait de mourir. Le père et la mère ressentirent de cette mort une douleur excessive. Après avoir beaucoup pleuré et gémi, ils se couchèrent, mais ne purent s'empêcher de parler encore pendant une partie de la nuit de leur malheur[1]. Cependant, la mère s'était un peu assoupie, elle eut une vision qui lui inspira de porter sur-le-champ le corps de sa fille morte au tombeau de sainte Elisabeth, en Allemagne. S'étant éveillée, elle prit confiance dans le Seigneur et dit à son mari : « N'enterrons pas encore notre pauvre petite, mais por-

[1] Qui dum post amarissimas lacrymas et graves singultus, ad quiescendum se in lecto pariter collocassent, de miserabili eventu infaustæ mortis dolenter ad invicem loquebantur. Theod., VIII, 16.

tons-la avec foi à sainte Élisabeth, que le Seigneur orne de tant de miracles, afin que par ses prières la vie lui soit rendue[1].» Le mari se laissa convaincre par l'inspiration de sa femme. Dès le matin, comme on s'attendait à voir le corps de l'enfant conduit à l'Église et enterré, le père et la mère, au grand étonnement de tout le monde, l'enfermèrent dans un panier, et se mirent en route pour la porter au sanctuaire d'Élisabeth, sans se laisser arrêter par les murmures ni par les dérisions des assistants[2]. Ils furent trente jours en route, au milieu des larmes, des fatigues et des peines de toute sorte; mais, au bout de ce temps, Dieu eut pitié de leur foi et de leur douleur, et cédant aux mérites de sa chère Élisabeth, il renvoya l'âme innocente de cette enfant au corps inanimé qui lui était offert avec tant de simplicité, et lui rendit la vie[3]. Malgré leur joie sans bornes, les parents n'en voulurent pas moins achever leur long pèlerinage à sainte Élisabeth; ils menèrent leur fille ressus-

[1] Inter quæ mœstissima verba mater aliquantulum soporavit... Nequaquam sepulturæ trademus filiæ nostræ corpusculum, sed ad sanctam Elisabeth, quam Dominus tot decorat miraculis, fideliter deferemus, ipsius suffragiis vivificandum in nomine Salvatoris. *Ibid.*

[2] Mane igitur facto, cum putaretur tumulandum, etc... cunctis admirantibus et multis reclamantibus, pater et mater involutum corpusculum rapuerunt ad sanctæ limina delaturum. *Ibid.* — Sy namen das kint in einen korp... und die luten spotteten ir. Herm. Frizlar.

[3] Misertus Deus, videns fidem illorum et audiens gemitum, meritis electæ suæ Elisabeth, remisit animam in visceris puellæ, et reversus est spiritus in cor ejus divino miraculo et revixit. Theod., l. c.

citée jusqu'à Marbourg. Après y avoir fait leur action de grâces, ils s'en retournèrent en Hongrie y jouir de leur miraculeux bonheur. Cette même jeune fille accompagna plus tard en Allemagne une fille du roi de Hongrie, donnée en mariage au duc de Bavière. Etant venue à Ratisbonne avec sa princesse, elle y entra dans un couvent de dominicaines, dont elle devint prieure, et où elle vivait encore dans une grande sainteté, lorsque Théodoric écrivit son histoire.

A l'autre extrémité de l'Europe, en Angleterre, il y avait vers ce temps une noble dame qui, après avoir vécu vingt ans avec son mari, le vit mourir sans en avoir eu jamais d'enfants, à son grand regret. Pour se consoler de son veuvage et de sa solitude, elle se vêtit d'une robe grise, se coupa les cheveux, et adopta douze pauvres pour lui servir d'enfants. Elle les logeait chez elle, les nourrissait, les habillait, les lavait et les servait en tout de ses propres mains. Partout où elle rencontrait un être pauvre ou souffrant, elle allait à lui et lui faisait l'aumône pour l'amour de Dieu et de sainte Élisabeth ; car elle avait entendu parler d'Élisabeth, et elle l'aimait plus que tout en ce monde et plus que tous les autres saints de Dieu. La pensée de sa Sainte chérie ne quittait jamais son cœur ; nuit et jour elle méditait sur sa bienheureuse vie.

Au moment voulu par Dieu, cette noble et pieuse dame mourut. Au milieu des regrets que sa mort ex-

cita, son confesseur vint dire à ceux qui la pleuraient qu'il fallait la porter au tombeau de sainte Élisabeth, parce qu'étant en vie, elle avait fait vœu d'y aller. Ses amis obéirent à ce conseil, et traversèrent la mer et une vaste étendue de pays ; ils arrivèrent après sept semaines de marche avec son corps à Marbourg. Après qu'ils eurent invoqué la Sainte avec une grande ferveur, le corps de la pieuse dame se ranima tout à coup, et elle revint à la vie en disant : « Que je suis heureuse! J'ai reposé sur le sein de sainte Élisabeth. » Ses amis voulurent la ramener en Angleterre, mais elle refusa de s'éloigner des lieux sanctifiés par sa céleste amie ; elle y vécut encore quinze années d'une vie très-sainte, mais dans un silence complet, ne parlant absolument à personne qu'à son confesseur. Celui-ci lui ayant un jour demandé pourquoi elle s'imposait ce silence, elle lui répondit : « Pendant que je dormais sur le sein d'Élisabeth, j'ai eu trop de bonheur et de joie pour m'occuper d'autre chose que de regagner ce bonheur pour l'éternité! »

Ce fut au milieu de ces doux et touchants hommages, offerts en échange de tant de bienfaits et de tant de grâces, que le corps de notre chère Élisabeth reposa pendant trois siècles sous les voûtes de sa magnifique église et sous la garde des chevaliers de l'Ordre Teutonique, toujours croisés pour la foi. Mais son cœur, cette plus noble partie d'elle-même, fut demandé et obtenu par Godefroy, évêque de

Cambrai, transporté solennellement par lui dans sa ville épiscopale, et déposé sur un autel de sa cathédrale[1]. Ni l'histoire, ni la tradition, ne nous laissent entrevoir les motifs qui ont pu déterminer les fidèles d'Allemagne à se dépouiller d'un si précieux trésor en faveur d'un diocèse étranger et lointain. Mais qui ne verrait là une mystérieuse disposition de la Providence, qui voulait que ce cœur si tendre et si pur allât attendre à Cambrai un autre cœur digne de lui par son humilité, sa charité et son ardent amour de Dieu, le cœur de Fénelon?

Cependant, de toutes parts le culte d'Élisabeth se propageait dans la chrétienté : tandis que des milliers de pèlerins venaient honorer son tombeau, des églises nombreuses s'élevaient au loin sous son invocation ; partout, et notamment à Trèves, à Strasbourg, à Cassel, à Winchester, à Prague, dans toute la Belgique, des couvents, des hôpitaux, asiles de la

[1] Note des manuscrits des Bollandistes à Bruxelles, extraite de l'*Histoire de Cambray et du Cambrésis*, par J. Lecarpentier. Leyde 1669, t. I, p. 379. Cet auteur, en se fondant sur la chronique manuscrite de Paul Gelicq, qui écrivait au commencement du seizième siècle, fixe l'époque de la translation du cœur de la Sainte à l'an 1232. Il parle aussi de six bénéfices fondés dans la cathédrale de Cambrai par sainte Élisabeth, ou plutôt en son honneur, par l'évêque Guy de Laon, en 1238. Les informations prises à cet égard par M. Stædler à Cambrai même n'ont produit aucun résultat. La magnifique cathédrale a été détruite pendant la Terreur. Mais, comme il dit avec raison, le nom de la Sainte, donné à une des rues de la ville, montre qu'elle y était l'objet de la vénération populaire.

souffrance morale et physique, la prenaient pour patronne et protectrice auprès de Dieu [1].

L'abbé de Saint-Gall, se souvenant de la promesse qu'Élisabeth lui avait faite pendant son exil d'être toujours son avocate auprès de Dieu, ne douta pas qu'elle ne l'observât plus fidèlement encore dans le ciel que sur la terre : il lui consacra un autel et une chapelle dans une des cours intérieures de son monastère. En Hongrie, patrie de la nouvelle sainte, une splendide église s'éleva en son honneur à Kaschau : beaucoup d'Allemands du pays de Thuringe émigrèrent vers cette époque dans cette ville de la haute Hongrie; leur dévotion à la sainte duchesse leur servait naturellement de lien entre leur ancienne et leur nouvelle patrie. Le roi Étienne V, propre neveu d'Élisabeth, contribua avec zèle à la construction de cet édifice, qui devint le plus beau monument d'architecture ogivale de tout le royaume, et que le plus illustre de ses successeurs, Mathias Corvin, enrichit, au quinzième siècle, d'un tabernacle admirable[2].

Le jour de sa fête, conformément aux ordres du souverain pontife, fut célébré dans toute l'Église et dans quelques localités avec une pompe et une recherche toutes particulières; le diocèse de Hildesheim

[1] On verra, dans l'Appendice n° x, l'énumération de quelques-unes des fondations faites en son honneur.

[2] Document transmis par le Dr Hentzlmann, de Pesth, en 1846.

se distingua particulièrement par la solennité avec laquelle ce beau jour y était fêté, et par l'harmonie des chants qui retentissaient en son honneur dans la belle cathédrale bâtie en l'honneur de Marie, autour du rosier gigantesque de Louis le Débonnaire. Innocent IV, à peine monté sur le trône pontifical, accorda un an et quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église et le tombeau de Marbourg dans les trois derniers jours de la Semaine sainte[1]. Sixte IV accorda cinquante années et autant de quarantaines d'indulgence à tous les fidèles, pénitents et confessés qui visiteraient les églises de l'ordre de Saint-François, en l'honneur d'Élisabeth, le jour de sa fête[2]. En ce même jour, il y a encore aujourd'hui à Rome cent ans d'indulgences à gagner, dans une des sept basiliques de la ville éternelle, à Sainte-Croix de Jérusalem et à l'église Sainte-Marie des Anges; en outre, indulgence plénière à l'église du Tiers Ordre, dite de SS. Côme-et-Damien, au Forum. Enfin, les riches inspirations de la liturgie, de la véritable poésie chrétienne, ne pouvaient manquer à notre Sainte. Des proses, des hymnes, des antiennes nombreuses, furent composées et généralement usitées en son honneur : les ordres religieux, et notamment ceux de Saint-François, de Saint-Dominique, de Cîteaux et de

[1] Donné au palais de Latran, le 2 des ides de février 1244. Le texte se trouve dans Wadding, t. III, p. 428.
[2] Bulle *Sacri Prædicatorum*, de 1479.

Prémontré, lui consacrèrent chacun un office spécial[1]. Ces effusions de la foi et de la reconnaissance des générations contemporaines de sa gloire avaient ce charme tout particulier de naïveté, de grâce et de tendre piété qui distingue les anciennes liturgies aujourd'hui si cruellement oubliées; et ainsi se trouvait parcouru et accompli, pour cette Élisabeth que nous avons vue si pleine d'humilité et de mépris pour elle-même, tout le cycle de ces éclatants honneurs, de ces ineffables récompenses, de cette gloire sans rivale que l'Église a créée et réservée pour les Saints.

Oui, nous le disons sans crainte, saints et saintes de Dieu, quelle gloire est semblable à la vôtre? Quel souvenir humain et chéri, conservé, consacré comme votre souvenir? Quelle popularité y a-t-il qui puisse se comparer à la vôtre dans le cœur des peuples chrétiens? N'eussiez-vous recherché que cette gloire humaine dont le mépris est votre plus beau titre, jamais vos plus ardents efforts n'auraient pu vous élever à celle que vous avez acquise en la foulant aux pieds! Les conquérants, les législateurs, les grands écrivains, les hommes de génie sont oubliés, ou ne brillent qu'à de certains intervalles, dans la vacil-

[1] Dans l'Appendice n° IX, nous avons reproduit tout ce que nous avons pu recueillir des anciens monuments liturgiques consacrés à sainte Élisabeth. Sa fête fut introduite au Bréviaire romain avec le rang de double mineur par le pape Clément X. Dom Guéranger, *Inst. Liturg.*, t. II, p. 133.

lante mémoire des hommes : pour l'immense majorité ils demeurent à jamais indifférents et inconnus. Vous, au contraire, ô bienheureux enfants de la terre que vous glorifiez et du ciel que vous peuplez, vous êtes connus et aimés de tout chrétien, car tout chrétien a au moins l'un d'entre vous pour son ami, son patron, le confident de ses plus douces pensées, le dépositaire de ses espérances, le protecteur de son bonheur, le consolateur de ses tristesses. Associés à l'éternelle durée de l'Église, vous êtes, comme elle, impassibles et inébranlables dans votre gloire. Chaque année, une fois au moins, le soleil se lève sous votre invocation; et, sur tous les points de la terre, des milliers de chrétiens se saluent et se félicitent, par la seule raison qu'ils ont le bonheur de porter votre nom : et ce nom sacré est célébré, chanté, proclamé dans tous les sanctuaires de la foi par des milliers de voix innocentes et pures, voix de vierges sans tache, voix d'héroïnes de la charité, voix de lévites et de prêtres; enfin par toute la hiérarchie sacerdotale, depuis le pontife suprême jusqu'à l'humble religieux dans sa cellule, qui répondent ainsi tous ensemble, par le plus bel écho qui soit sur la terre, au concert des Anges dans les cieux. Encore une fois, saints et saintes de Dieu, quelle gloire est comparable à votre gloire?

CHAPITRE XXXIII

DE CE QUI ADVINT AUX ENFANTS ET AUX PARENTS DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APRÈS SA MORT, ET DE PLUSIEURS GRANDES SAINTES QUI SORTIRENT DE SA RACE.

O quàm pulchra est casta generatio cum claritate : immortalis est enim memoria illius; quoniam et apud Deum nota est et apud homines... in perpetuum coronata triumphat incoinquinatorum certaminum præmium vincens.

SAP. IV, 1, 12.

On nous pardonnera sans doute de placer ici quelques détails abrégés sur le sort des enfants d'Élisabeth, ainsi que des principaux personnages qui ont figuré dans l'histoire de sa précieuse vie.

En suivant l'ordre dans lequel ces derniers ont successivement quitté le monde, nous trouvons d'abord le roi André, père de notre Sainte. Depuis la nouvelle de la mort de sa fille, il était tombé dans une profonde tristesse, produite surtout par la pensée

qu'il n'avait pas su apprécier et honorer suffisamment la vertu de son enfant, et qu'il s'était si facilement résigné à la laisser dans la misère et l'abaissement. Il eut cependant la consolation de voir sa sainteté reconnue par l'Église et proclamée dans le monde chrétien ; mais, peu de temps après sa canonisation, il mourut lui-même.

La belle-mère d'Élisabeth, Sophie, mourut aussi en 1238, deux ans après avoir assisté à la translation solennelle de celle dont elle avait si longtemps méconnu la haute destinée : elle se fit enterrer au couvent de Sainte-Catherine à Eisenach, que le duc Hermann, son mari, avait fondé.

Le plus fervent des admirateurs et des champions de la Sainte, son beau-frère Conrad, ne survécut pas très-longtemps à la satisfaction éclatante qu'il lui avait faite pour ses anciens torts envers elle. Sa piété, son courage, sa grande modestie, le firent élire grand-maître de l'Ordre Teutonique, où il était entré par esprit de pénitence ; il consacra une grande portion de sa puissance et de ses richesses à la construction de la basilique qui porte le nom d'Élisabeth à Marbourg, et dont il eut la gloire d'être le fondateur. Ce fut sans doute pour surveiller de plus près et hâter ces vastes travaux, ou peut-être par affection pour les lieux que sa belle-sœur avait sanctifiés, qu'il choisit la ville de Marbourg pour centre et résidence de l'Ordre dont il était le chef, et qu'il y fit élever le palais dit de la

Commanderie, dont on voit encore les débris. Ses séjours prolongés en Hesse ne l'empêchèrent pas de présider au nouveau développement que prenait l'Ordre Teutonique en Prusse, où le duc de Masovie l'avait appelé au secours des chrétiens contre les païens. Conrad y combattit avec courage et talent; il étendit les nouvelles possessions de l'Ordre, et reçut du pape l'investiture de cette province, qui devait être le théâtre du plus grand éclat de son Ordre. Mais, avant de finir sa vie, il voulut encore retourner à Rome : y étant arrivé, il tomba grièvement malade[1]; pendant cette maladie il était parvenu à un tel degré de pureté intérieure et même sensible, qu'il ne pouvait endurer sans de très-vives douleurs la présence de quiconque avait commis un péché mortel. Tous ceux qui le servaient se virent donc forcés de s'abstenir de tout péché. Il avait pour confesseur l'abbé de Hagen, de l'ordre de Cîteaux. Un jour que ce vénérable religieux[2] se trouvait à côté de son lit, il le vit plongé dans une extase. Lorsque le prince revint à lui, l'abbé lui demanda ce qu'il avait vu dans sa vision. « J'étais, » répondit Conrad, « devant le tribunal du Juge

[1] Les historiens varient sur la date de sa mort, fixée par les uns à l'année 1240, par les autres à 1243.

[2] Homo valde venerabilis et dévotus. *Ibid.* Nous ne trouvons dans les listes de l'ordre de Cîteaux aucune abbaye du nom de Hagen; Théodoric a probablement voulu désigner Heyn, ou Haïna, fondée en 1140, à cinq lieues de Marbourg, selon Jongelius, *Notitia Abbatiarum ord. Cisterciensis.*

éternel, où l'on examinait sévèrement mon sort futur. Enfin, la justice voulut que je fusse condamné à cinq ans de purgatoire. Mais ma bonne sœur Élisabeth s'est approchée du tribunal, et m'a obtenu la rémission de cette peine. Sachez donc que je mourrai de cette maladie, et que je jouirai de l'éternelle gloire. » Il mourut en effet, après avoir ordonné que son corps fût transporté à Marbourg pour y reposer auprès de la Sainte, dans l'église qu'il avait commencée pour elle. On voit encore son tombeau, sur lequel il est représenté pieusement endormi dans le Seigneur, et tenant à la main la discipline qu'il présenta au peuple pour le frapper, sur les ruines de Fritzlar.

Si Conrad sut réparer complétement tous ses torts envers Dieu et envers sainte Élisabeth, il n'en fut pas de même de son autre beau-frère, Henri Raspon, dont la vie se trouve douloureusement entremêlée à celle des enfants de notre Sainte, dont nous allons parler. Ces enfants se montrent, dans tous les actes émanés d'eux qui nous sont parvenus, pénétrés de reconnaissance envers Dieu de ce qu'il avait daigné les faire naître d'une sainte, et justement fiers devant les hommes d'une si glorieuse origine : dans toutes leurs chartes et autres documents officiels, ils inscrivaient toujours leur qualité de *fils* ou *fille de sainte Elisabeth* avant tous leurs titres de souveraineté de noblesse[1].

[1] *Nos Sophia, filia beatæ Elisabeth, landgravia Thuringiæ,* etc. Charte

Deux d'entre eux, ses deux dernières filles, la seconde Sophie et Gertrude, achevèrent paisiblement leur vie dans les asiles qu'elle leur avait choisis, au milieu des vierges consacrées au Seigneur, l'une à Kitzingen et l'autre à Altemberg, près de Wetzlar. Toutes deux devinrent abbesses de leurs monastères. Gertrude fut élue en 1249, et gouverna sa maison pendant quarante-neuf ans ; elle marcha dignement sur les traces de sa mère par sa piété et sa générosité envers les pauvres ; on lui attribuait même des miracles, et elle a toujours porté le nom de Bienheureuse. Elle mourut le 15 août 1297, à l'âge de soixante-dix ans. A la prière de l'empereur Louis de Bavière, le pape Clément VI accorda des indulgences à ceux qui célébreraient sa fête[1]. On voit encore son tombeau à Altemberg[2], ainsi que plusieurs précieux monuments de sa sainte mère, qu'elle y avait réunis avec un soin pieux[3].

de 1298. Il y a plusieurs autres exemples dans Gudenus, *Cod. diplomat.*, I, p. 543. Wenk. *Hessiche Landesgeschichte*, t. II, 155 ; t. III, 128, 146. On voit même que son petit-fils Henri, duc de Brabant et de Hesse, s'intitulait *nepos sanctæ Elisabethæ.*

[1] La bulle est insérée dans les *Act. Sanct.* August., t. IV, p. 142, De beata Gertrude.

[2] On y lit cette inscription : Anno Dni. MCCXCVII in die Bti Ypoliti obiit Bta Gertrudis Felix mater hujus conventus filia Ste Elysabet lantgravie Thuringie. Justi, p. 80.

[3] Telles sont une chasuble faite avec une robe de sainte Élisabeth en velours rouge, une coupe d'argent doré dans laquelle elle versait à boire aux pauvres de son hôpital, son anneau de noces (sur le-

Les deux autres enfants d'Élisabeth, son fils Hermann et l'aînée de ses deux filles Sophie, eurent une destinée bien différente, et furent, comme l'avait été leur mère, victimes de l'injustice des hommes.

Hermann, parvenu à l'âge de seize ans en 1239, avait pris possession des États de son père, que son oncle, le duc Henri, avait administrés jusqu'alors. Il fit bientôt un voyage en France pour rendre visite au saint roi Louis IX, et se trouva, comme nous l'avons vu, à la cour plénière de Saumur, où sa qualité de fils de sainte Élisabeth lui attira des hommages universels, et où la reine Blanche de Castille surtout lui donna des marques de la plus tendre affection. Il se maria avec Hélène, fille du duc Othon de Brunswick. Tout annonçait à ce jeune prince un brillant et heureux avenir, lorsqu'il mourut à dix-huit ans, en 1241, à Creuzbourg, où il était né. On attribua généralement cette mort précoce au poison qu'une femme, nommée Berthe de Seebach, lui aurait administré à l'instigation de son indigne oncle Henri. Avant de rendre le dernier soupir, l'infortuné jeune homme témoigna le désir d'être enterré à Marbourg, auprès de sa bienheureuse mère; mais Henri, qui ressaisit aussitôt la souveraineté, ne voulut pas même lui laisser cette consolation; et, craignant que sa mère ne le ressuscitât comme elle avait ressuscité

quel M. Justi a fait un travail spécial), et d'autres objets en partie transférés au château de Braunfels, chez le prince de Solms. *Ibid.*

tant d'autres morts, il fit transporter ses dépouilles à la sépulture des ducs, à Reinhartsbrunn, où l'on peut encore voir sa pierre sépulcrale à côté de celle de son père.

Henri Raspon, désormais seul maître et légitime héritier des vastes possessions de la maison de Thuringe, devint bientôt chef de l'opposition qu'excitaient chaque jour davantage en Allemagne les entreprises de l'empereur Frédéric II contre l'indépendance de la haute noblesse et les droits de l'Église. Le pape Innocent IV ayant fulminé contre Frédéric, au concile de Lyon, la sentence de déposition, le duc de Thuringe se trouva naturellement sur les rangs pour le remplacer. Quoiqu'il soit permis de croire que la couronne impériale fût le but de sa suprême ambition, il protesta toutefois de son incapacité; mais le pape l'exhorta à se dévouer au bien de la chrétienté, et lui envoya des subsides considérables : il se laissa élire roi des Romains à la diète de Francfort en 1246, et fut sacré l'année suivante. Il fit la guerre avec assez de succès à Frédéric et à son fils Conrad, mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité. En 1248, la mort l'enleva à son tour; et, quoiqu'il eût été trois fois marié, il ne laissa point d'enfants. Le peuple chrétien vit dans cette extinction de sa race le juste châtiment de sa perfidie envers Élisabeth, et du crime qu'on lui imputait à l'égard de son neveu. Il avait cependant demandé que son cœur fût déposé au

couvent de Dominicains qu'il avait fondé à Eisenach, en expiation de ses méfaits envers sa belle-sœur.

A sa mort, la Thuringe fut livrée à toutes les horreurs d'une longue guerre de succession. La descendance mâle des anciens ducs de Thuringe étant éteinte en la personne du roi Henri, ses vastes possessions furent dévolues à la ligne féminine : aussi Sophie, l'aînée des filles de sainte Élisabeth et du duc Louis, mariée, comme nous l'avons vu, au duc de Brabant, Henri II le Magnanime (célèbre entre autres titres par sa dévotion à l'ordre de Cîteaux), se présenta pour recueillir l'héritage de son père, tant en son propre nom qu'en celui de son fils Henri, dit l'*Enfant,* âgé de trois ans seulement. Elle fut reconnue sans beaucoup de difficulté en Hesse, qu'elle gouverna pendant toute la minorité de son fils avec beau coup de sagesse et de vigueur. Mais, pour la Thuringe, elle trouva un compétiteur redoutable dans son cousin germain, Henri dit l'*Illustre,* margrave de Misnie, fils de Guta, sœur du duc Louis et du roi Henri. Ce prince, profitant des dissensions qui avaient éclaté en Thuringe aussitôt après la mort de Henri, de celles aussi qui déchiraient l'empire tout entier, réussit à s'emparer d'une très-grande partie de la Thuringe, et notamment du château de Wartbourg. Il n'y avait plus d'empereur universellement reconnu pour rendre justice dans le saint-empire romain, depuis la déchéance de la maison de Souabe.

Sophie obtint les secours d'un prince vaillant et dévoué, Albert, duc de Brunswick, dont la fille fut fiancée au jeune Henri de Brabant. Mais, malgré les efforts de cet allié, malgré le courage avec lequel Sophie elle-même prenait part à toutes les expéditions de la guerre, le margrave Henri réussit à rester maître des provinces qu'il avait usurpées. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette lutte trop cruelle; nous nous bornerons à rapporter quelques traits significatifs du caractère de Sophie, et propres à montrer combien le peuple, fidèle à la mémoire de sa Sainte chérie, avait entouré la cause de ses descendants de tout le prestige de la poésie et de la tradition.

Ainsi il est dit que dans la première conférence qui eut lieu entre Sophie et le margrave, celui-ci se montra assez disposé à écouter sa cousine; mais, pendant qu'il lui parlait, son maréchal, le sire de Scholttheim, le prit à part et lui dit : « Monseigneur, qu'allez-vous faire? S'il était possible que vous eussiez un pied dans le ciel et l'autre sur la Wartbourg, il faudrait retirer celui du ciel pour mieux tenir la Wartbourg. » Henri se laissa convaincre, et alla dire à la duchesse : « Chère cousine, il me faut réfléchir sur ces objets, et prendre conseil de mes féaux. » Alors Sophie fondit en larmes, et, ôtant son gant de sa main droite, elle le jeta en l'air en disant : « O ennemi de toute justice ! je veux dire toi, Satan; je te

jette mon gant, emporte-le avec tous tes perfides conseillers. » Le gant fut enlevé dans l'air et disparut, et quelque temps après le conseiller mourut de male mort.

Plus tard, en 1254, dans une seconde conférence, Sophie, désespérant de convaincre son rival par la raison, comme aussi de le dompter par la force, crut pouvoir s'adresser à sa religion; elle apporta avec elle une côte de sa sainte mère, et exigea de lui qu'il jurât, sur la relique sacrée de celle qui avait tant honoré la Thuringe, qu'il croyait ses droits sur ce pays justes et fondés. La noble et touchante foi de la fille dans l'influence de sa mère et la conscience de son adversaire fut trompée. Henri jura sans embarras, et son serment fut appuyé par celui de vingt de ses chevaliers.

Les habitants d'Eisenach s'étaient déclarés avec énergie pour Sophie, comme s'ils avaient voulu expier leur ancienne ingratitude envers sainte Élisabeth par leur dévouement envers sa fille. Ils assiégèrent même la Wartbourg, où les troupes du margrave tenaient garnison, et bâtirent deux forts pour mieux bloquer le château. Mais Henri surprit la ville de nuit. et s'en empara par trahison. Il fit mettre à mort plusieurs des principaux bourgeois, partisans de la fille et du petit-fils d'Élisabeth. Pour effrayer les autres, il eut la barbarie de faire attacher le plus acharné de tous, nommé Welspeche, à une

machine de guerre, et de le faire lancer, du haut de la Wartbourg, dans Eisenach. L'intrépide bourgeois, pendant qu'il fendait les airs, s'écria encore : « La Thuringe n'en est pas moins à l'enfant de Brabant.» La tradition rapporte qu'il subit trois fois ce supplice, en répétant toujours les mêmes paroles : « La Thuringe appartient à l'enfant de Brabant, » et qu'il ne mourut qu'à la troisième chute.

Sophie arriva bientôt après devant Eisenach, et se présenta à la porte Saint-George, qu'elle trouva fermée. Elle somma les habitants d'ouvrir; et, comme on ne lui répondait pas, elle saisit une hache, et en frappa avec violence le bois de chêne de la porte, de manière à y faire une entaille qui se voyait encore deux cents ans après.

Enfin, en 1265, le duc Albert de Brunswick ayant été complétement battu et fait prisonnier par les fils du margrave, il fallut en venir à un accommodement définitif. Sophie dut renoncer à toutes ses prétentions sur la Thuringe, qui resta en toute propriété à la maison de Misnie. En revanche, la souveraineté de la Hesse fut garantie à son fils Henri l'Enfant et à sa postérité. Cette division des deux provinces a subsisté jusqu'à nos jours, et les maisons actuelles de Hesse et de Saxe descendent des deux princes rivaux, dont les droits furent fixés par ce traité. Sophie ne mourut qu'en 1284, à l'âge de soixante ans, après avoir consacré toute sa vie à veiller à la prospérité

de son pays et de sa famille. Elle repose à Marbourg, dans le même tombeau que son fils, et dans l'église consacrée à sa sainte mère. On y voit sa statue couchée et en prières, selon l'usage des temps catholiques, et ayant à ses côtés ce fils encore enfant sur lequel elle avait veillé avec tant de courage et une si maternelle sollicitude. Sa figure est tout usée par les baisers des pèlerins, qui lui transféraient une partie de leur amour pour sa mère.

Henri Ier, dit l'Enfant, fils de Sophie, petit-fils de sainte Élisabeth, et premier souverain de la Hesse, comme État isolé et indépendant, régna jusqu'en 1308 avec beaucoup de gloire, et entouré de l'affection de son peuple, qu'il protégeait efficacement contre les rapines et les invasions. Il avait soixante-cinq ans à sa mort, quoiqu'il soit représenté comme un petit enfant sur le tombeau qui lui est commun avec sa mère. Il est la tige de toutes les différentes branches de la maison de Hesse, avec lesquelles la plupart des maisons souveraines de l'Europe se sont alliées, en prenant ainsi part au glorieux privilége d'avoir sainte Élisabeth pour aïeule[1].

[1] Voyez la dédicace du P. Apollinaire à la reine Marie-Thérèse femme de Louis XIV. Presque toutes les familles actuellement régnantes en Allemagne et en Europe descendent ainsi de sainte Élisabeth, comme aussi plusieurs des maisons de l'ancienne noblesse immédiate du saint-empire. A la fin de notre *Collection des monuments de l'histoire de sainte Élisabeth*, in-folio, on trouvera des tableaux généalogiques, dressés d'après les sources les plus authentiques, qui éta-

Après avoir donné ces détails sur les descendants d'Élisabeth, qu'il nous soit permis de dire un mot des saints personnages que nous trouvons dans la famille dont elle était elle-même issue, et sur lesquels son exemple a dû nécessairement exercer la plus puissante influence. Dans la ligne maternelle[1], sa tante, sainte Hedwige, duchesse de Pologne et de Silésie, lui survécut; et, de même que nous avons vu que la pieuse renommée de cette princesse avait réagi avec tant d'efficacité sur Élisabeth encore presque au berceau[2], il est bien permis de croire que la duchesse Hedwige fut considérablement fortifiée dans sa ferveur et ses austérités par les récits qu'elle dut recueillir sur l'admirable vie de sa jeune nièce, et par la proclamation solennelle de sa bienheureuse immortalité dans le ciel et sur la terre. Il semble qu'Hedwige ait eu hâte de s'élancer sur les traces de celle qui, plus jeune qu'elle, l'avait cependant devancée au port, où

blissent cette filiation pour les maisons suivantes : Anhalt; Bade; Bavière; Bourbons de France, d'Orléans, d'Espagne, de Lucques et de Sicile; Danemark; Furstenberg; Hanovre; Hesse dans toutes ses branches; Holstein-Beck; Lorraine-Autriche; Mérode; Mecklembourg; Modène; Nassau-Orange; Prusse; Sardaigne; Saxe-Royale; Weimar et Altenburg; Schwarzbourg-Rudolstadt; Solms; Stolberg; la Tour et Taxis; la Trémoille. — L'appendice de ce volume contient un extrait de cette filiation pour la maison de Mérode.

[1] La maison de Méran avait déjà donné le jour à plusieurs saints personnages, entre autres à saint Otton, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, à sainte Mechthilde, sa sœur, abbesse de Diessen, à sainte Euphémie, abbesse d'Altomünstér, au B. comte Rasso, etc.

[2] Voyez t. I, p. 209.

toutes deux devaient si glorieusement aborder. A la mort d'Élisabeth, on lui envoya un voile qui avait servi à notre Sainte. Hedwige éprouvait pour cette précieuse relique la plus grande vénération, et voulut la porter jusqu'à son dernier soupir; et, certes, personne ne pouvait être plus digne de revêtir cette parure symbolique. Mariée à douze ans au duc Henri le Barbu, après avoir eu six enfants, elle fit encore toute jeune avec son mari le vœu de vivre désormais comme frère et sœur. Elle l'engagea à fonder une grande abbaye pour des religieuses de Cîteaux, dans un lieu où il était tombé dans un marais profond, dont un ange l'avait retiré en lui tendant une branche. Ce monastère fut nommé *Trebnitz,* parce que, quand le duc demanda aux nouvelles religieuses ce dont elles avaient besoin, elles répondirent qu'elles n'avaient besoin de rien, en polonais *trzeba nic*[1]. Hedwige fit élire sa fille Gertrude abbesse de cette maison, où elle se retira bientôt elle-même, et où, avec la permission de son mari, elle prit l'habit de religieuse, mais sans vouloir faire vœu d'obéissance ni de pauvreté, afin de n'être pas gênée dans ses aumônes. Pendant toute sa vie, elle rivalisa avec sa sainte nièce par son humilité et ses mortifications extraordinaires. En lisant le récit des incroyables austérités qu'elle imposait à son corps frêle et délicat, on se demande ce qu'il faut

[1] Une étymologie plus généralement acceptée fait dériver ce nom du mot polonais *trzebié*, clairière.

admirer le plus, ou de la force indomptable de sa volonté, ou des merveilleux secours accordés par le Seigneur à la nature déchue, mais avide de remonter vers lui. Elle recherchait avec anxiété la dernière place en tout. Toute pénétrée de cet esprit qui sauva la Cananéenne de l'Évangile, et qui lui faisait réclamer de Jésus les miettes qui tombaient de la table des enfants de Dieu, Hedwige ne voulait souvent pour toute nourriture que les miettes qui tombaient de la table des moines et des religieuses, qu'elle aimait à servir. Mais c'était surtout par son immense charité et la puissante compassion de son cœur qu'elle rivalisait avec notre chère Élisabeth. « Elle avoit, » dit un pieux hagiographe, « le cœur si tendre, qu'elle n'eust sceu voir personne pleurer sans jeter des larmes en abondance, ny estre à repos, voyant les autres en ennuy et amertume... Elle avoit toujours des pauvres qui mangeoient à sa table, lesquels elle servoit à genoux avant que de s'asseoir... Souvent, quand personne n'y prenoit garde, elle baisoit les pas par où les pauvres avoient passé, honorant Jésus-Christ en eux, lequel estant roy de gloire, se fit pauvre pour nous. Elle aymoit si tendrement et passionnément les pauvres et la pauvreté, qu'elle achetoit d'eux les morceaux de pain que les religieux leur donnaient par aumosne, qu'elle mangeoit et les baisoit souvent, comme le pain des anges et une chose sacrée. Entre les autres pauvres, elle en avoit treize

plus souffreteux, en l'honneur de nostre Rédempteur Jésus-Christ et de ses Apostres, lesquels elle menoit toujours quand et soy, en quelque part qu'elle allast, les faisant bien loger et accomoder, et vouloit qu'ils disnassent devant elle, les servant elle-mesme. Quand elle mangeoit, elle leur envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur, et estoit si charitable, qu'elle faisoit toujours part aux pauvres de ce qu'on luy présentoit, quand ce n'eust été qu'une poire, parce qu'elle ne l'eust pas trouvée de bon goust, si les pauvres n'y eussent premièrement tasté[1]. »

Elle ne voulut jamais qu'on pressât ses vassaux, ni ses serfs, pour leur faire payer leurs fermages et redevances; elle allait sans cesse assister aux audiences des tribunaux où se jugeaient les causes des pauvres; et, quand elle voyait que les juges étaient disposés à la sévérité, elle faisait rendre la sentence par le chapelain qui l'accompagnait.

Son mari, qui avait pour elle autant de respect que d'amour, imagina le moyen le plus touchant de lui témoigner la sympathie qu'il éprouvait pour sa compassion envers le pauvre peuple : il ordonna que lorsque Hedwige passerait devant les prisons publiques, les portes en fussent ouvertes, et les prisonniers délivrés pour l'amour d'elle.

Elle portait dans tous ses exercices de pieté la fer-

[1] Ribadeneira, *la Fleur des Saints*, traduction de René Gaultier.

veur la plus vive : chaque jour elle entendait autant de messes qu'il y avait de prêtres auprès d'elle, en versant chaque fois d'abondantes larmes. C'était surtout à la sainte Vierge qu'elle portait une ardente dévotion : elle ne quittait jamais une petite image de cette Mère divine, avec laquelle elle s'entretenait souvent dans sa simplicité, qu'elle portait à la main lorsqu'elle allait visiter les malades, et dont elle se servait pour les bénir, ce qui les guérissait souvent. Son mari ayant été blessé et fait prisonnier par le duc Conrad son rival, elle alla toute seule et à pied trouver cet ennemi acharné, et exalté par sa victoire : lorsqu'elle parut devant lui, il crut voir un ange, et, sans essayer de résister, il lui accorda sur-le-champ la paix et la liberté de son mari. Peu de temps après, elle perdit cet époux chéri, et ensuite son fils Henri, qu'elle aimait avec la plus vive tendresse, et qui fut tué en combattant pour la foi et l'indépendance de l'Europe contre les hordes tartares. Elle l'avait elle-même exhorté à mourir, l'épée à la main, pour la chère chrétienté, et elle alla elle-même recueillir son corps nu et sanglant sur le champ de bataille où il avait péri. Elle supporta ces deux pertes avec le calme et la résignation que donne l'amour suprême. Mais sa propre mort suivit de près cette séparation. Le jour de la Nativité de la Vierge de l'an 1243, la religieuse qui la servait vit une troupe de belles jeunes filles qui brillaient d'un éclat surnaturel venir rendre

visite à Hedwige, qui leur dit avec beaucoup de joie : « Salut, chères saintes et bonnes amies, Madeleine, Catherine, Thècle, Ursule, et vous toutes qui êtes venues me voir. » Ensuite elles parlèrent latin, et la religieuse ne comprit plus ce qu'elles disaient. Le 15 octobre suivant, elle rendit le dernier soupir en bénissant Dieu. De nombreux miracles ayant constaté sa sainteté, elle fut canonisée par le pape Clément IV en 1267 : on fit sa translation solennelle l'année suivante ; lorsqu'on déterra son corps, on trouva serrée entre les doigts de sa main la petite image de la sainte Vierge qu'elle avait tant aimée[1].

Pendant que sainte Hedwige jetait tant de lustre sur la ligne maternelle d'Élisabeth, l'influence de notre chère Sainte produisait des fruits, sinon plus précieux, du moins plus nombreux encore, dans sa famille paternelle, dans cette illustre maison de Hongrie, qui, seule de toutes les maisons royales de l'Europe, comptait déjà dans son sein trois rois canoni-

[1] La Sainte repose aujourd'hui dans un très-beau mausolée érigé en 1680, et qui existe dans une chapelle du treizième siècle, attenant à la vaste et curieuse église de l'abbaye de Trebnitz. Cette abbaye, supprimée en 1810 par le gouvernement prussien, et transformée en fabrique de draps (laquelle a fait faillite), mérite d'être visitée par tout voyageur catholique : elle n'est qu'à quatre lieues de Breslau. Il existe une savante *Histoire de Trebnitz*, par M. Bach, publiée par M. Kastner, à Neisse, en 1859. — Une *Vie de sainte Hedwige*, très-complète et très-intéressante, a été publiée à Breslau, en 1860, par M. l'abbé Knoblich.

sés, saint Étienne, saint Éméric[1] et saint Ladislas[2]. Bela IV, frère de notre Élisabeth et successeur de son père André, se montra digne d'être le frère d'une telle sœur et le père de deux autres saintes, par la piété, le courage et la résignation qu'il déploya, pendant trente-cinq ans de règne et de lutte contre les effroyables invasions des Mongols, qui avaient fait de la Hongrie un désert. En 1244, il autorisa par un diplôme la fondation d'une église en l'honneur de sa sœur par deux serviteurs fidèles, David et Furkas, qui l'avaient suivie en Thuringe[3]. Puis comme séduit par son exemple, il se fit agréger comme elle au Tiers Ordre de Saint-François, et enterrer dans l'église que les Franciscains avaient fondée à Gran sous l'invocation de sainte Élisabeth, malgré l'opposition de ceux qui lui recommandaient de ne pas abandonner l'ancienne sépulture des rois. Le second frère de notre Sainte, Coloman, semble avoir été encore plus enivré par le parfum de la perfection qui s'exhalait de la vie de sa sœur. Ayant épousé une princesse polonaise d'une grande beauté, Salomée, fille du duc de Cracovie, qui lui avait été fiancée et élevée avec lui dès l'âge de trois ans, il fit avec elle dès le premier jour de ses noces le vœu de

[1] Tous deux canonisés par Benoît IX en 1036.

[2] Canonisé par Célestin III en 1191.

[3] L'origine de cette pièce se trouve dans Pray. Dissert. prævia, § 10.

chasteté perpétuelle, qu'il observa avec la plus courageuse fidélité. Élu roi de Gallicie, il défendit contre les Tartares cette partie de la Pologne, et mourut glorieusement en combattant contre eux pour sa patrie et son Dieu. Sa veuve fonda un couvent de Franciscains et un autre de sœurs Clarisses, et prit elle-même le voile chez ces dernières, où elle vécut jusqu'à la fin de ses jours dans l'exercice des plus héroïques vertus, et honorée par des faveurs toutes particulières de la miséricorde divine. Le jour de sa mort (1268), on entendit dans les airs une douce harmonie et des voix qui chantaient ces paroles : *Fronduit, floruit virgula Aaron*. Une religieuse, ayant remarqué que sa figure exprimait une joie extrême et qu'elle souriait avec complaisance, lui dit : « Quoi ! madame, voyez-vous quelque chose d'agréable qui puisse vous réjouir au milieu de tant de douleurs ? — Oh ! oui, » répondit la bienheureuse, « je vois madame la très-sainte Vierge, la mère de mon Seigneur, qui me réjouit outre mesure. » Au moment où elle rendit le dernier soupir, l'on vit comme une petite étoile sortir de ses lèvres, et monter vers le ciel [1].

Mais les filles de Bela IV, nièces par conséquent d'Élisabeth, plus rapprochées que leur père, par le sexe, de celle qui était l'honneur de leur famille, voulurent aussi rivaliser avec elle par l'austérité et la

[1] Video Dominam meam, Virginem sanctissimam, matrem Domini, quæ ultra captum lætificat, etc. Wadding. t. V, p. 285.

sainteté de leur vie. L'une d'elles, connue dans l'Église sous le nom de la bienheureuse Marguerite de Hongrie[1], fut sans cesse préoccupée, à ce que nous dit son historien, de l'exemple que lui avait laissé sa glorieuse tante[2]; et tout dans sa vie devait justifier en elle cette tendance.

Rien de plus touchant que sa naissance. Son père, Bela IV, du vivant de son père le roi André II, avait épousé par ordre de son père Marie Lascaris, princesse du sang des empereurs de Constantinople : ce père lui ayant ensuite ordonné de la répudier, il obéit d'abord, mais se repentit bientôt et reprit la femme qui l'aimait et qu'il aimait[3]. Pour se dérober avec elle au courroux paternel, il se réfugia en Autriche. Le pape intervint en sa faveur, et, grâce à la protection du duc Léopold d'Autriche, la réconciliation se fit. Monté sur le trône en 1240, Bela vit son royaume envahi et dévasté, comme ne l'avait encore été aucun pays chrétien, par les Mongols. Vaincu et abandonné de tous, il dut se réfugier à l'extrémité méridionale de ses États, sur les bords de la mer Adriatique, à Spalatro, en Dalmatie, avec sa bien-aimée Marie, qui lui avait déjà donné dix enfants. Pour comble de malheur, les deux seules filles qui lui

[1] Née en 1242, morte en 1270.

[2] Castiglio, *Historia generale di S. Domenico e del suo ordine*, Part. I, lib. III, p. 351, traduit de l'espagnol.

[3] Die liebende geliebte Gattinn.

restaient lui furent enlevées par la mort à la fleur de l'âge. La dernière de ces filles s'appelait Marguerite, et venait d'être fiancée au fils du marquis de Montferrat. Au milieu de cette désolation, sur ce dernier coin de terre qui lui restait d'un si vaste royaume, et dans l'attente perpétuelle de se voir jeté dans la mer par l'arrivée des impitoyables barbares, la chère compagne de sa jeunesse lui donna un nouvel et dernier enfant. Ce fut une fille, et on la nomma Marguerite, en souvenir de celle que les deux tendres et malheureux époux venaient de perdre. Mais, avant de la mettre au monde, la reine sa mère fit vœu de consacrer à Dieu le fruit de ses entrailles comme une victime propitiatoire, afin d'obtenir du ciel quelque soulagement aux angoisses de la patrie. Ce vœu fut agréé par Dieu. A peine la petite Marguerite fut-elle née que la fortune changea. Des secours imprévus arrivèrent au couple royal.

Les Mongols vinrent assiéger Spalatro; le roi, la reine et la nouvelle-née furent cachés dans une des îles de la côte, à Veglia. Tout à coup les hordes barbares se retirent et disparaissent au fond de l'Asie. Bela retourna dans son royaume, qui n'était plus guère habité que par les loups : il consacra trente ans d'un règne admirable à réparer les maux inénarrables de l'invasion.

Aussi ses pieux parents, fidèles à leur promesse, la firent entrer à trois ans et demi dans un couvent de

dominicaines. Douée d'une intelligence et d'une ardeur très-précoce, elle y prit le voile à douze ans, quoique son angélique beauté [1] et sa haute naissance l'eussent fait rechercher en mariage par plusieurs princes puissants, et en premier lieu par Ottocar, roi de Bohême, le plus redoutable ennemi de la Hongrie : elle y passa tout le reste de sa vie, qui ne fut que de vingt-quatre années. Ce temps si court en apparence fut tout entier employé par elle à des œuvres de charité, à des actes de la plus fervente piété et à des austérités surnaturelles, en un mot, à tout ce qui peut à la fois développer dans un cœur pur l'amour de Dieu et le manifester au dehors. Marie et la Croix étaient les voies par où elle élevait surtout cet amour vers celui qui en était l'objet. Elle ne pouvait jamais nommer la sainte Vierge sans ajouter aussitôt : *mère de Dieu et mon espérance*. Ce fut à l'âge de quatre ans qu'elle vit pour la première fois une croix, et qu'elle demanda aux religieuses : « Qu'est-ce que ce bois? — C'est sur un bois pareil, » lui répondit-on, « que le Fils de Dieu a versé son sang pour le salut du monde.» A ces mots, l'enfant s'élança vers la croix, et la baisa avec passion [2]. Depuis lors elle ne vit jamais une croix sans se jeter à genoux pour l'adorer,

[1] Era questa sancta Margarita di gratia e di bellezza corporale com'un angelo. *Ibid.*

[2] Si lancio subito verso quel legno, baciandolo molte volte con le ginocchie in terra. *Ibid.*

et, avant de s'endormir, elle posait un crucifix sur ses paupières, afin qu'en rouvrant les yeux ce fût le premier objet qui frappât ses regards. Dieu lui accorda à la fois le don des miracles et de prophétie, et la grâce de régner sur les cœurs de ses compatriotes, sans jamais sortir de son couvent : elle mettait, dans les soins qu'elle donnait aux pauvres et aux malades qui venaient la trouver, tant de grâce, de charme et d'adresse, que longtemps après sa mort, pour désigner quelque chose de maladroit ou de désagréable, le peuple hongrois disait, en guise de proverbe : « On voit bien que ce n'est pas à la façon de sœur Marguerite [1]. » Elle n'avait que vingt-huit ans lorsque Dieu la ravit à sa famille, à sa patrie et à l'Ordre qui s'en enorgueillissait, pour la réunir à sainte Élisabeth dans le ciel [2]. Après sa mort on vénéra comme une relique son voile : son neveu, le roi Ladislas IV, ayant été atteint d'une maladie que l'on croyait mortelle, la sœur du jeune roi, Élisabeth, qui avait suivi l'exem-

[1] Era tanta la pulitezza, la maniera, e la gentilezza sua... Dicevano ben pare che ció non sia stato fatto secundo il libro di suora Margarita. *Ibid.*

[2] Sainte Marguerite est encore l'objet de la vénération populaire en Hongrie; une île du Danube, un peu au-dessous de l'antique capitale de Bude, et très-fréquentée par les habitants de Pesth, porte son nom, et l'on y montre les ruines du couvent qu'elle y habitait. L'auteur de ce livre ne peut se refuser le plaisir de témoigner ici sa reconnaissance pour l'accueil aussi courtois que magnifique qui lui a été fait, dans cette île même, par les prélats et les magnats du beau royaume où est née sainte Elisabeth. (*Note de la 9e édition.*)

ple de sa tante en se faisant religieuse et habitait le même couvent, envoya ce voile précieux à son frère mourant. On lui en enveloppa la tête : il guérit et s'en vint aussitôt en pèlerinage et à pied au tombeau de sa royale et sainte protectrice, dont il poursuivit avec ardeur la canonisation [1].

Sa sœur, Cunégonde ou Kinga, mariée en 1239 à Boleslas le Pudique, duc de Pologne, engagea son mari à faire avec elle le vœu solennel et public de chasteté perpétuelle, qu'ils observèrent scrupuleusement pendant quarante ans de mariage. Devenue veuve en 1279, en même temps que sa troisième sœur Yolande, mariée comme elle à un Boleslas, duc de Kalisczen Pologne, elles résolurent de prendre toutes deux le voile; et, après avoir distribué tous leurs biens aux pauvres, elles entrèrent, comme l'avait fait leur tante Salomée, dans cet Ordre des pauvres clarisses, qui semble avoir offert des attraits si irrésistibles aux princesses de ce siècle. Cunégonde mourut en 1292, après avoir donné l'exemple des plus grandes austérités et avoir reçu du ciel le don des miracles. Elle a toujours été regardée en Pologne comme sainte et patronne du pays; son tombeau a été l'objet de la vénération fervente de toutes les races slaves, et le but de nombreux pèlerinages : le lundi de chaque semaine lui était spécialement consacré [2]. On nous a conservé

[1] Mailath, *Histoire des Magyars*, t. I, p. 224.

[2] In universo regno Poloniæ pro patrona ac tutelari proclamatur,

les oraisons dont se servaient ces pieux pèlerins : ils invoquaient l'heureuse Cunégonde en même temps que la glorieuse Vierge Marie et sainte Claire [1]. Plus de trois siècles après sa mort, la dévotion qu'elle inspirait était si loin d'être refroidie, que Sigismond, roi de Pologne, adressa en 1628 une lettre très-pressante au pape Urbain VIII pour obtenir la canonisation officielle de celle que les Polonais proclamaient depuis si longtemps leur sainte tutélaire. En 1690, Alexandre VIII approuva le culte public qu'on lui rendait; et plus tard Clément XI la reconnut solennellement comme patronne de la Pologne et de la Lithuanie [2].

De nos jours, sa mémoire est spécialement vénérée par les populations simples et pieuses qui habitent le versant polonais des monts Krapacks, où elle a longtemps séjourné, et où elle a fondé plusieurs églises et monastères. Le peuple y raconte une foule de tra-

ejusque sepulcrum magna devotione invisunt non tantum Polini, sed etiam provinciæ Sceputiensis incolæ, Germani, Rutheni, Silesii, Moravi et Hungari... Diem lunæ sanctæ Cunegundi fatalem jejunis, etc. sacrare non omittunt. (Wadding, ad 1292, t. V, p. 312. Voyez aussi sa vie par Dlugosz, apud Bolland. *Act. Sanct.* Julii, die 14.

[1] Sancti archangeli Dei omnes et custodes nostri nos ad æterna gaudia illæse, læte, pariterque cum gloriosa Virgine Maria, et omnibus sanctis, per te, sancta Clara, et felix Kunegundis, nos perducant. Wadding, l. c.

[2] Un Appendice de Wadding, t. V, p. 432, nous révèle l'existence d'une quatrième nièce d'Élisabeth, sœur des bienheureuses Marguerite, Cunégonde, et de Yolande, nommée Constance, qui se fit Clarisse comme ces deux dernières, et mourut à Léopol en 1300.

ditions touchantes sur elle, et, d'après ce qu'on nous a écrit de Pologne, son souvenir règne encore d'une manière si vivace dans ces cœurs catholiques, qu'on pourrait la croire morte seulement depuis quelques années.

Saluons enfin dans le dernier rejeton de l'illustre race des Arpad une dernière petite-nièce de sainte Élisabeth, qui, cent ans après elle, a reproduit avec une singulière fidélité plusieurs traits distinctifs du caractère et de la destinée de notre chère sainte. André III, petit-fils d'André II par sa troisième femme, et dernier roi de la dynastie d'Arpad, mort empoisonné en 1301, n'avait laissé de son premier mariage avec une princesse polonaise qu'une fille âgée de huit ans, nommée aussi Élisabeth et qui était déjà fiancée au futur roi Wenceslas de Bohême. Elle aurait dû hériter de la couronne, mais les magnats lui préférèrent le capétien Charles-Robert, roi de Naples, qui était petit-fils d'une sœur du roi Étienne V, et qui fit ainsi monter la maison de France-Anjou sur le trône de Hongrie. La petite Élisabeth fut retenue prisonnière dans le château royal de Bude, avec sa belle-mère Agnès, seconde femme de son père. Cette Agnès était fille d'Albert d'Autriche, roi des Romains, et par conséquent petite-fille de Rodolphe de Habsbourg. La captivité de la veuve et de la fille du roi défunt fut d'abord si rigoureuse, qu'il leur fallut vendre leurs bijoux pour se nourrir : elles furent ensuite délivrées par

l'intervention des princes de la maison d'Autriche. Agnès fiança sa belle-fille, que Wenceslas avait abandonnée, à son cousin le duc Henri d'Autriche. Mais bientôt le meurtre de son père, le roi Albert, assassiné en 1308, changea ses projets. Elle courut en Suisse pour y punir les auteurs de ce crime, et y prit le voile au monastère qu'elle avait fondé sur la tombe de son père. Elle imposa la même vocation à la jeune Élisabeth, en lui laissant toutefois le choix du couvent où elle voudrait vivre. La royale exilée, qui n'avait encore que quinze ans, se soumit humblement aux volontés de son impérieuse belle-mère et alla prendre le voile dans le nouveau monastère des Dominicaines de Tœss, près de Winterthur en Thurgovie.

Agnès avait dissimulé au duc Henri d'Autriche le sort de sa fiancée, mais il la poursuivit et finit par la découvrir à Tœss. Comme elle était grande, belle et charmante [1], et qu'en outre ses droits à la couronne de Hongrie lui constituaient une dot séduisante, le duc voulut absolument la prendre pour épouse. En apprenant qu'elle avait déjà fait ses vœux, il lui arracha le voile qu'elle portait et le foula aux pieds, puis la supplia de le suivre en Autriche, en lui jurant que jamais il ne se ferait de sa consécration à Dieu un motif de l'abandonner. Élisabeth demanda le temps

[1] Dem ihr Leib war wohl gefügt und adelich von Antlitz, von Gliedern und von allen Jungfraülichen, gnadenreichen Weisen und Geberden.

de réfléchir, et, entrant au chœur, alla se prosterner devant le saint Sacrement pour obtenir la lumière d'en haut. Là, nous raconte la fidèle compagne de sa vie claustrale[1], elle fut tentée de se rendre au désir de son fiancé, afin surtout de faire valoir ses droits[2] à la couronne de Hongrie, car elle aima toujours sa patrie avec cette passion propre aux Magyares : elle avait au plus haut point ce que les Allemands appellent le mal du pays (*Heimweh*). Mais au bout de quelques instants elle comprit que Dieu l'aimerait mieux si, pour l'amour de lui, elle consentait à rester pauvre et oubliée dans ce pauvre petit couvent. Seulement, cette lutte intérieure entre l'idée du mariage et de la royauté d'une part, et de l'autre l'attrait de la vie pénitente et cachée en Dieu, accabla cette jeune et tendre nature[3]. Elle s'évanouit et tomba comme morte devant l'autel, en rendant le sang par la bouche et les narines. Quand on l'eut fait revenir à elle, elle signifia au duc d'Autriche qu'elle renonçait à lui et qu'elle voulait se faire pauvre pour Dieu, comme

[1] La vie de la sœur Élisabeth de Hongrie a été écrite en détail d'après les récits d'une converse qui fut pendant vingt-quatre ans attachée à sa personne, par une religieuse du quatorzième siècle, nommée Élisabeth Staglin, dont le manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque de Saint-Gall, a été publié presque en entier par M. Greith, doyen du chapitre de Saint-Gall, et auteur d'un ouvrage intitulé : *Die deutsche Mystik im Prediger-Orden, von* 1250 *bis* 1350 ; Fribourg, 1861.

[2] Weil sie eine Frau von Lauten und von Lauden ware und eine rechtmässige Erbtochter des Konigreichs Ungarn.

[3] Weil sie gar jung und von zarter Natur war...

Dieu s'était fait pauvre pour elle. Elle tint parole, et pendant vingt-huit ans elle s'appliqua résolument à devenir, comme sa grande-tante sainte Élisabeth, une humble et vraie servante de Dieu. Elle passait la plupart de ses journées à filer avec les autres religieuses, et travaillait avec tant d'ardeur, que ses doigts en gonflaient. La stricte observance de la règle lui coûtait un peu, surtout quant au silence, s'il faut en croire sa compagne; mais l'humilité la sauvait et la soutenait. Quoiqu'on fût touché non-seulement dans l'ordre dominicain, mais encore à Zurich et dans tous les alentours, de voir ainsi confondue avec les religieuses issues des familles ordinaires du pays une fille de roi, dont les quatre bisaïeux étaient tous de race royale[1], elle ne souffrait pas que son rang la dispensât d'aucune des obligations de son état, comme de servir la communauté à table, de faire sa coulpe au chapitre, etc. Un jour, la veille d'une grande fête, un prêtre du dehors, fort grossier et ignorant[2], étant venu confesser les religieuses, elle vint à son tour s'agenouiller devant lui et lui raconta non-seulement ses péchés, mais ses chagrins. La confession faite, il lui demanda son nom. « Je m'appelle, dit-elle, sœur Élisabeth de Bude en Hongrie. — Y es-tu née ? reprit le prêtre. — Oui. — Alors, dit-il, il faut que tu sois une bien

[1] Eine Koniginn von vier Ahnherrn...

[2] Es fugte sich einmal dass uns gar ein grober Beichtiger ward gesende zu einem hohen Fest...

misérable créature pour être venue de si loin dans cette solitude[1].» Sur quoi elle se retira et alla verser ses peines aux pieds de Dieu, qui seul peut consoler de tout[2]. Sa principale douleur était de se voir oubliée, non-seulement de sa belle-mère, mais encore de tous ses proches, dont aucun ne lui donnait jamais signe de vie, pas plus qu'aucun des Hongrois dont elle se croyait dame et souveraine. Elle en gémissait souvent devant l'autel qu'on avait consacré dans la chapelle conventuelle à sa tante la sainte, tout en disant : « Il faut que j'envoie d'avance dans la vie future, par la prière et par les larmes, quelques provisions que je retrouverai en y arrivant[3].» Lorsqu'après de longues et cruelles infirmités, et toute paralysée à quarante-cinq ans, elle se sentit mourir, on l'entendit murmurer, en regardant le ciel par la fenêtre entr'ouverte de sa cellule, cette dernière prière : « Seigneur Dieu, mon Créateur et mon Sauveur, recevez-moi dans la patrie éternelle et tenez-moi compte de la grande souffrance que j'ai endurée de ce que je n'ai jamais revu ni un parent ni un compatriote depuis que, toute petite, j'ai dû quitter mon pays[4]. »

[1] So magst du wohl ein arbeitselig leides Mensch seyn...

[2] Dem der ein Troster ist und ein Helfer aller Herzen.

[3] Kinder, ich will gehen und et was in das künftige Leben voraussenden damit ich es wieder finde, wenn ich dahin komme.

[4] Lasset mich geniessen dass ilh seit meinem Scheiden aus der Heimath nie einen Menschen sah, der mich durch Verwandschaft angehorte.

Comme si cette maison de Hongrie avait été destinée à servir en quelque sorte de pépinière pour le ciel, les princesses de cette race bénie, mariées comme notre Élisabeth à des souverains étrangers, qui n'ont pas jeté par elles-mêmes un éclat spécial, semblent avoir eu du moins le privilége de donner le jour à des saintes. Ainsi Yolande, sœur d'Élisabeth, mariée au roi d'Aragon Jacques le Conquérant, fut grand'mère de sainte Élisabeth de Portugal ; et Constance, sœur du roi André, fut mère de cette Agnès de Bohême, sur laquelle nous avons déjà vu le souverain pontife s'exprimer en termes si magnifiques[1]. Après avoir refusé la main du roi d'Angleterre, du roi des Romains, de l'empereur Frédéric II, au risque même d'attirer tous les fléaux de la guerre sur sa patrie, après avoir passé quarante-six années dans son monastère, ceinte du cordon de Saint-François, et marchant nu-pieds sur les traces de sainte Claire et de sainte Élisabeth, dans la pratique la plus exemplaire de l'humilité, de la pauvreté et de la charité, Agnès mourut en 1283, et a toujours été depuis vénérée en Bohême et en Allemagne comme sainte, bien que le Saint-Siége n'ait pas cru devoir accorder sa canonisation solennelle aux prières de l'empereur Charles IV, qui avait eu deux fois la vie sauve par son invocation.

Quant à sainte Élisabeth de Portugâl[2], il faudrait

[1] Dans sa lettre à la reine Béatrice de Castille.

[2] Nous devons à M. Ferdinand Denis, si connu par ses belles études

presque un volume pour raconter tous les traits de sa touchante et glorieuse vie, et nous ne pouvons lui consacrer que quelques lignes. Née en 1271, de Pierre, roi d'Aragon, et de Constance de Sicile, elle sembla comme prédestinée à la gloire céleste par le nom qui lui fut donné; car, au mépris de l'usage alors universellement suivi en Espagne, de nommer les princesses d'après leur mère ou leur grand'mère, elle fut appelée Élisabeth, d'après notre Élisabeth, qui était la tante maternelle de son père [1]. Elle fut mariée à quinze ans à Denis, roi de Portugal; mais, loin de trouver, comme sa sainte patronne, un époux tendre et digne d'elle, elle fut longtemps accablée par ses mauvais traitements et désolée par ses infidélités. Elle n'en fut que plus fidèle à tous les devoirs de l'épouse chrétienne; elle chercha à le ramener par un redoublement de tendresse et une patience inaltérable. « Faut-il, » répondait-elle aux dames qui lui reprochaient sa trop grande tolérance, « qu'à cause des péchés du roi je renonce à la vertu de la patience, et

sur l'histoire et la littérature de l'Espagne et du Portugal, l'indication d'une vie spéciale de cette Sainte, dont voici le titre exact : *Vie de sainte Élisabeth, royne de Portugal, canonisée par nostre S. Père le pape Urbain VIII, le 25 may de l'an de jubilé* 1625, recueillie et publiée en latin par le R. P. Hilarion de Coste, prédicateur de l'ordre des Minimes de S. François-de-Paul, et mise en françois par M. Jacques de Cougnée. Ad. Paris. 1628, 1 vol. in-18. L'original est cité par les Bollandistes dans le tome II de leurs actes de Juillet.

[1] Voy. pour cette descendance, comme pour toutes celles indiquées dans ce chapitre, les deux tables généalogiques, à l'Appendice n° II.

que j'ajoute ainsi mon péché aux siens? J'aime mieux me borner à prendre Dieu et ses chers saints pour confidents de ma honte, et amollir le cœur de mon mari par ma propre douceur. » Elle poussa l'indulgence et la résignation jusqu'au point de sourire aux maîtresses du roi, et d'élever ses enfants naturels en même temps que ceux nés de son mariage, avec la même sollicitude pour leur salut et leur bien-être. Cependant l'aîné de ses fils légitimes, indigné de la conduite de son père, se révolta contre lui : le roi voulut regarder Élisabeth comme complice de cette révolte, la dépouilla de sa dot et de tous ses biens, et la fit enfermer dans une forteresse. A peine eut-elle été délivrée de cette injuste captivité, qu'elle consacra toute son activité à réconcilier son mari avec son fils. Voyant tous ses efforts inutiles, elle choisit le moment où l'armée du roi et celle de l'infant, rangées en bataille, allaient en venir aux mains, pour monter à cheval et se jeter toute seule entre les deux lignes au milieu d'une grêle de flèches, en conjurant les combattants de suspendre leurs coups. Les soldats, moins inexorables que leurs chefs, furent touchés par tant de dévouement; ils laissèrent tomber leurs armes, et forcèrent ainsi le père et le fils à faire la paix, Quelque temps après, elle vint à bout de rétablir l'union entre deux de ses fils qui se livraient une guerre cruelle, puis entre son frère le roi d'Aragon et son gendre le roi de Castille, à la sollicitation

des peuples de l'Espagne, qui l'imposèrent pour médiatrice à leurs souverains. C'est ainsi qu'elle a mérité que l'Église universelle lui décernât le titre glorieux de *mère de la paix et de la patrie* [1]. Son mari étant tombé mortellement malade, elle voulut être la seule à lui rendre les services les plus pénibles, et reçut son dernier soupir. Après quoi elle revêtit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, qu'elle tenait depuis longtemps enfermé dans sa cassette, et tout prêt pour le premier moment de son veuvage. Elle fit un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pour l'âme de son époux, et y offrit à son intention la couronne de pierreries qu'elle avait portée le jour de ses noces. Elle passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus, servant tous les jours trente pauvres dans un hôpital qu'elle avait fait bâtir près de son palais, sous le nom de sa sainte tante et patronne, qu'elle cherchait à imiter par sa charité, ses austérités et la fidèle observation de toutes les cérémonies de l'Église. Elle aimait avec passion les offices et les chants de l'Église, et assistait chaque jour à deux messes en musique, dont la première à l'intention de son défunt mari. Un an avant sa mort, elle voulut retourner à Saint-Jacques de Compostelle, mais à pied, déguisée en paysanne, et en mendiant son pain tout

[1] Elisabeth pacis et patriæ mater, in cœlo triumphans, dona nobis pacem. Antienne du *Magnificat*, pour la fête de sainte Elisabeth, au Bréviaire romain, 8 juillet.

le long du chemin, afin de n'être pas reconnue et importunée par la vénération du peuple. Enfin, en 1336, son fils, le roi de Portugal, ayant déclaré la guerre à son gendre le roi de Castille, elle résolut, malgré son grand âge, d'employer le reste de ses forces à faire sept jours de marche pour essayer de les réconcilier : elle remporta cette dernière victoire; mais les fatigues du voyage, entrepris dans les grandes chaleurs de l'été, la menèrent aux portes du tombeau. « Voyez, » dit-elle la veille de sa mort, « voilà la sainte Vierge, vêtue d'une robe blanche, qui vient m'annoncer mon bonheur. » Elle mourut le 8 juillet. Trois siècles après sa mort, le pape Urbain VIII la canonisa avec une très-grande solennité, et composa lui-même un des plus beaux offices de la liturgie romaine en son honneur. C'est ainsi que se trouva deux fois consacré dans le ciel et sur la terre ce beau nom d'Élisabeth, qu'il nous a fallu tant de fois répéter, et qu'il nous est si doux de nommer toujours[1].

Sæpe fatæ et semper dulciter nominandæ beatæ Elisabeth. Dict. IV Ancill., p. 2011. — Nous ne saurions terminer cette généalogie sacrée de la maison d'Élisabeth sans rappeler que saint Louis de Sicile, évêque de Toulouse, l'une des plus belles gloires de l'ordre séraphique, était son petit-neveu, étant né de Charles le Boiteux, ro de Sicile, et de Marie de Hongrie, fille d'Étienne V, neveu d'Élisabeth. Voir la table généalogique. — Nous devons aussi ajouter que s'il nous est arrivé de donner dans ce chapitre le nom de *saint* ou de *bienheureux* à ceux que l'Église n'a point solennellement investis de ce caractère, c'est toujours dans l'esprit de la plus complète soumission à son autorité souveraine, et notamment au décret d'Urbain VIII sur cette matière.

CHAPITRE XXXIV ET DERNIER

DE LA BELLE ÉGLISE QUI FUT CONSTRUITE A MARBOURG
EN L'HONNEUR DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH;
ET COMMENT SES PRÉCIEUSES RELIQUES FURENT PROFANÉES,
ET AUSSI DE LA FIN DE CETTE HISTOIRE.

Ave, gemma speciosa,
Mulierum sidus, rosa,
Ex regali stirpe nata,
Nunc in cœlis coronata:
Salve, rosa pietatis;
Salve, flos Hungariæ;
Salve, fulgens margarita;
In cœlesti sede sita;
Roga regem Majestatis
Ut nos salvet hodie,
Lumen mittens caritatis
Ac cœlestis gratiæ.

Ancien office de sainte Elisabeth.

Au milieu du bassin qu'arrose le cours sinueux de la Lahn, une éminence se détache en s'avançant de la chaîne des hauteurs qui l'entourent. L'ancien château gothique de Marbourg, construit par le pe-

tit-fils d'Élisabeth, en couronne le sommet; les maisons et les jardins de la ville et de l'université se groupent en terrasse sur ses flancs et à ses pieds : les deux sveltes tours et les hautes nefs de l'église de Sainte-Élisabeth s'élèvent entre la racine du mont et les bords de la rivière, qui s'arrondit pour enlacer l'enceinte de la ville. Hors de ses portes, de vertes prairies, de charmants jardins, de longues et belles allées, attirent le voyageur, et le conduisent jusque sous les vieux ombrages qui couvrent les collines environnantes, d'où il peut jouir à son aise de la rare beauté de ce coup d'œil. Nous ne savons si c'est notre affection pour tout ce que la mémoire d'Élisabeth a sanctifié qui nous égare, mais il nous semble n'avoir jamais rencontré, hors de l'Italie, un site plus pittoresque, plus attrayant, plus d'accord avec les souvenirs que l'on sait s'y rattacher. De quelque côté qu'on se dirige dans les environs de Marbourg, en tournant les yeux vers la ville, on retrouve toujours la même beauté sous des aspects infiniment variés : le caractère suave et pur des bords de la Lahn, les admirables proportions de la cathédrale, son élévation majestueuse au-dessus de tout ce qui l'avoisine, la disposition gracieuse et pittoresque de toutes les vieilles maisons, ainsi que des tours du vieux château, tout séduit et enchaîne la vue : on croit voir réalisé un de ces charmants paysages que les miniatures des anciens missels, que les tableaux des écoles

de peinture catholique nous offrent encore dans les lointains des scènes qu'ils représentent.

Il nous semble donc impossible de ne pas aimer et admirer cette belle ville de Marbourg, même en y arrivant, comme nous l'avons fait d'abord, sans aucune idée du trésor qu'elle renferme; mais combien plus encore lorsqu'on y cherche les traces de la chère sainte Élisabeth, lorsqu'on y rencontre partout ses souvenirs, qu'on y trouve son nom dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres, comme sur tous les monuments! On a conservé des parties très-anciennes du couvent et de l'hospice qu'elle fonda et où elle mourut : ces constructions, aujourd'hui dégradées, qui ont longtemps servi de siége au grand bailliage de l'ordre Teutonique en Hesse, entourent l'église, la séparent de la rivière, et forment encore un ensemble antique et pittoresque. On remarque surtout un grand bâtiment, avec pignon en gradins, appelé la *fimaney* (infirmerie), où une tradition constante, appuyée par plusieurs historiens, place le lieu même de sa mort. La porte de la ville la plus voisine de l'église s'appelle la porte Sainte-Élisabeth; à quelques pas en dehors, sur la route qui conduit au joli village de Wehrda, où elle passa les premiers temps de son séjour à Marbourg, on voit une fontaine à triple jet, qu'on appelle *Elisabethsbrunn*. C'est là qu'elle lavait elle-même le linge des malades : une large pierre bleue, sur laquelle elle s'agenouillait pendant ce rude

travail, a été transportée dans l'église et s'y voit encore. Un peu plus loin, on arrive au pont d'*Elisabeth*, puis au *moulin d'Elisabeth*, constructions dont l'origine est sans doute contemporaine de la Sainte. De l'autre côté de la ville, la chaussée du pont que l'on traverse en venant de Cassel conduit jusque devant l'église, en passant au pied du mont où est construit le château, et le long des charmants ombrages du jardin botanique : cette chaussée s'appelle encore la *Pierre des Pèlerins* (*Pilgrimstein*) ; c'est un souvenir des longues files de pèlerins que les habitants de Marbourg ont vus pendant trois siècles arriver de tous les points de l'Allemagne pour visiter le saint tombeau, et dont l'affluence a tant contribué à la prospérité de la ville, qui n'était guère auparavant qu'un bourg ouvert.

Il n'y a pas jusqu'au sévère Conrad lui-même qui n'ait ici sa consécration populaire : une fontaine, appelée *Mœnchsbrunn*, est couronnée par sa statue en habit de moine, avec un gros livre ouvert qu'il appuie sur son cœur : le peuple dit que chaque nuit, à minuit, il retourne une page de son volume.

Mais il est temps de parler de cette célèbre église, qui est, plus qu'aucun autre lieu du monde, l'apanage spécial et le produit de la gloire d'Élisabeth. Elle s'élève, comme nous l'avons dit, sur les bords de la Lahn, au pied de la montagne du château, en face d'une crête élevée qui réunit cette sorte de promon-

toire avec les hauteurs voisines. Le terrain sur lequel elle est construite est marécageux, et a dû offrir de grandes difficultés aux architectes; mais il est impossible de concevoir une position plus heureuse, plus propre à faire valoir les beautés de l'édifice et à embellir par sa présence même la ville et le charmant paysage qui l'entoure. Il faut avoir parcouru tous les environs, avoir successivement étudié tous les points de vue qu'ils offrent sur la ville, pour apprécier le mérite de cette situation, et la valeur qu'elle ajoute au noble monument qui s'y élève. Il semble qu'on aurait pu passer des années à parcourir les environs, et qu'on aurait cherché en vain un site mieux adapté à cette fin. C'est, du reste, un trait distinctif de la plupart des grands édifices que nous ont légués les siècles chrétiens. Le peuple, frappé des avantages extraordinaires de cette position, comme de l'admirable beauté de l'église en elle-même, a entouré son origine de toutes sortes de traditions merveilleuses. Selon lui, ce fut d'abord Élisabeth elle-même qui eut l'idée de construire son église; elle voulait la placer au sommet d'un rocher nommé encore *Kirchspitze*, qui domine la basilique actuelle; elle voulait en outre, qu'il y eût une tour immense avec une cloche qui pût se faire entendre jusqu'en Hongrie. Mais tous les efforts qu'elle fit dans ce but furent inutiles; il lui fut impossible d'en creuser même les fondations; l'ouvrage du jour se trouvait détruit la nuit. Elle eut

beau recommencer dans plusieurs endroits différents, elle n'eut pas plus de succès. Enfin un jour, impatientée, elle ramassa une pierre et la jeta au hasard du haut du rocher, en jurant qu'elle bâtirait une église à l'endroit où cette pierre tomberait. La pierre vint tomber au lieu où s'élève aujourd'hui cette magnifique nef, et aussitôt on se mit à l'œuvre, et avec succès. Cette traditiou semble puiser une nouvelle force dans la nature extrêmement marécageuse du terrain sur lequel l'église est bâtie, ce qui aurait éloigné tout projet de construction, à moins d'une raison surnaturelle [1].

Le peuple raconte encore que, pendant toute la durée de ces grands travaux, les fonds étaient déposés dans un coffret ouvert où chaque ouvrier allait prendre ce qui lui était dû, et que, lorsqu'il

[1] On racontait en Auvergne une tradition semblable, que nous allons transcrire d'après *l'Auvergne au moyen age*, de M. Dominique Branche, 1842, p. 498 : « Lorsque la basilique du Puy en Velay eut été achevée et dédiée à la sainte Vierge, sainte Anne descendit du ciel pour visiter le nouveau palais de sa fille. Contente de ce travail, elle saisit le marteau du maître maçon et prit soudain son vol, qu'elle abattit sur le sommet de la Durande. Alors, se tournant vers l'Auvergne, qui à son gré n'offrait à la Reine du ciel aucune église digne de sa gloire, elle lança le marteau, en disant :

Au lieu où ce marteau chéera
Une eglise s'elevera.

Le marteau alla tomber à une lieue de là, sur la rive droite de l'Allier, en un vallon désert, et tout à coup surgit du sol, comme une fleur, l'église romane des Chases, que l'on consacra à sainte Marie. »

prenait trop, dans la nuit l'argent retournait de lui-même au coffre : symbole naïf de cette foi et de ce désintéressement dont les générations modernes ont perdu l'habitude, en même temps que le secret des merveilles sans rivales de l'art chrétien.

Approchons maintenant de l'église même, à travers un jardin de roses, fleur qui, ici comme à Wartbourg, semble spécialement consacrée à Élisabeth. Disons d'abord que la première pierre de ce noble édifice fut posée par le bon landgrave Conrad, la veille de l'Assomption de l'année 1235, quelques mois après la canonisation de la Sainte[1], et que cette date fait de l'église de Marbourg la plus ancienne de toutes celles de l'Allemagne qui ont été construites dans le style ogival[2]. Il fallut vingt années pour achever les fondations seulement, et vingt-huit autres pour élever les parties les plus essentielles, qui ne furent terminées qu'en 1283 ; l'intérieur, les flèches

[1] On a constaté l'existence de deux églises plus anciennes que celle-ci, où il est probable qu'Elisabeth priait et que ses obsèques furent célébrées : l'une d'elles a disparu dans les constructions plus récentes des chevaliers ; l'autre, dite de Saint-François, de forme romane, existait encore il y a environ cinquante ans, et a été détruite par les derniers chevaliers.

[2] Moller, *die Kirche der heilige Elisabeth zu Marburg*. In-folio. Darmstadt, 1823, avec 18 planches. Nous avons emprunté à cet excellent ouvrage trois vues de la façade, du grand portail et de l'ensemble de l'édifice, que l'on trouvera dans la collection des *Monuments historiques de sainte Élisabeth,* in-folio, publiés en 1837 chez Boblet.

et tout cet ensemble grandiose, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos regards, ne fut complété que dans le courant du quatorzième siècle. L'église a 230 pieds de long, 83 de large; ses fondations ont 43 pieds de profondeur; la hauteur des voûtes intérieures est de 70 pieds, celle des deux tours, surmontées de leurs flèches, de 303 pieds. Ces deux tours étaient réunies vers la moitié de leur hauteur par une galerie qui servait de communication entre elles, comme cela se voit encore à Boppart et ailleurs en Allemagne. Il y avait un gros anneau de fer attaché à l'une des tours vers cet endroit, et la tradition populaire voulait qu'il y eût autant de pieds de profondeur dans les fondations qu'il y avait de pieds de hauteur depuis le sol jusqu'à cet anneau.

Ce qui frappe d'abord dans cette basilique, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, c'est son admirable harmonie, sa parfaite unité; sous ce rapport elle nous semble sans pareille. Quoique ayant été près d'un siècle et demi en construction, on la dirait d'un seul jet, et sortie en un jour du moule de la sainte et forte pensée qui l'a conçue. C'est le monument non-seulement le plus ancien, mais encore le plus pur et le plus complet de l'architecture gothique dans les pays germaniques, et nous pensons qu'il n'y a guère en Europe un édifice considérable où cette architecture se présente aussi totalement libre de toute influence étrangère à son essence, de tout mélange des formes

qui l'ont précédée ou suivie. On n'aperçoit nulle part la trace du plein cintre, dit roman ou byzantin (sauf dans une petite porte latérale de la nef), pas plus que des ornements fleuris et surabondants qui ont peu à peu altéré la simple beauté de l'ogive.

Il résulte de cette rare et merveilleuse unité, en même temps que des proportions excellentes de toutes les parties de l'édifice, un ensemble qui produit sur l'âme une impression de douceur pieuse et de satisfaction intime, à laquelle les hommes même les plus étrangers aux inspirations religieuses de l'art pourraient, ce nous semble, difficilement échapper. En errant sous ces arcades si simples, si légères et si solides à la fois, dans le silence et l'abandon actuel de cette vaste enceinte, en goûtant le calme et la fraîcheur qui y règnent, on peut se croire quelquefois transporté, pour ainsi dire, dans l'atmosphère d'Élisabeth, et on reconnaît dans ce monument élevé à sa gloire le miroir le plus fidèle de sa personnalité sacrée. Les caractères et les contrastes de sa charmante vie semblent tous s'y réfléchir ; on y trouve, comme en elle-même, quelque chose d'humble et de hardi à la fois, de gracieux et d'austère, qui séduit en même temps qu'il impose. Chacune de ces pierres consacrées et marquées de la croix pontificale semble, comme chacun des actes de sa vie, s'élancer vers Dieu et le ciel, en se dépouillant de tout ce qui peut enchaîner à la terre. Tout en ce lieu respire et ins-

pire la ferveur et la simplicité, ces deux fondements du caractère d'Élisabeth. On est tenté de croire avec le peuple, et malgré le témoignage des dates historiques, qu'il faut lui attribuer l'idée, le plan et même l'exécution de ce glorieux édifice, surtout quand on cherche en vain dans les récits si détaillés de ce temps un nom, un seul nom qui nous ait conservé la mémoire d'un architecte, d'un maçon, d'un ouvrier quelconque, parmi tous ceux qui, pendant cent cinquante ans, ont travaillé à cette œuvre immense.

Ils semblent avoir pris pour se cacher les mêmes précautions que d'autres pour éterniser leurs insignifiants ouvrages. Anonymes sublimes, ils ont voulu confondre leur gloire dans celle de la chère Sainte aimée du Christ et des pauvres ; et, quand leur mission laborieuse a été achevée, ils sont morts, comme ils avaient vécu, dans la simplicité de leurs cœurs, ignorants, ignorés, oubliant tout, hormis Dieu et Élisabeth, oublié de tous, hormis de lui et d'elle [1].

C'est en recherchant en vain leurs noms qu'on

[1] Nous ne savons sur quel fondement s'appuie la *Revue archéologique* (15 mai 1849), pour attribuer la construction de notre église à Villard de Honnecourt. Il est vrai que cet architecte, dont le précieux *Album*, récemment découvert, doit être publié par M. Lassus, a voyagé en Hongrie, et qu'on le regarde comme l'auteur de la cathédrale de Cambrai dont les transsepts arrondis rappellent ceux de Marbourg. Mais il n'y a dans cette coïncidence aucune preuve qui permettre de conférer avec certitude un si grand honneur à notre compatriote.

reconnaît combien il y avait une autre force que celle des efforts matériels, que celle même de l'intelligence la plus savante, dans l'enfantement de ces maisons de Dieu, vraiment dignes de ce nom, et antérieure à la misérable dégradation de l'architecture religieuse depuis le seizième siècle. On se surprend à croire à je ne sais quelle vie supérieure et mystérieuse répandue dans ce fruit de l'antique puissance de notre foi; on se rappelle ces belles paroles de saint Augustin : « Nul ne pourrait entrer ici, si ces poutres et ces pierres n'adhéraient point les unes aux autres dans un ordre certain, si elles ne s'attachaient ensemble par une pacifique cohésion, et si, pour ainsi dire, elles ne s'aimaient pas entre elles [1]. »

S'il nous fallait définir en deux mots ce qui nous paraît être le caractère distinctif de l'église de Sainte-Élisabeth, nous dirions que c'est une pureté et une simplicité en quelque sorte virginales. La véritable architecture chrétienne y apparaît dans sa beauté primitive, parée des seules grâces de la jeunesse, tout fraîchement éclose et s'épanouissant au soleil de la foi. En la rapprochant des cathédrales plus pompeuses et plus récentes de Strasbourg, de Cologne, de

[1] Ligna ista et lapides, si non sibi certo ordine cohærerent, si non se pacifice innecterent, si non se invicem, cohærendo sibi, quodam modo amarent, nemo huc intraret. S. August., serm. 336, *in Dedic.*

Salisbury, d'Amiens; en comparant entre elles ces images diverses de l'immortelle épouse du Seigneur, on pourrait trouver la même différence qu'entre la parure d'une vierge qui s'approche pour la première fois de la table sainte et l'éclatante parure d'une mariée.

Qu'on nous pardonne quelques détails. L'extérieur, qui a l'avantage d'être complétement dégagé de toute autre construction, nous offre la curieuse particularité de deux rangées de fenêtres l'une sur l'autre, tandis qu'à l'intérienr l'élévation des murs latéraux n'est interrompue par aucune galerie ou division. Ces fenêtres sont, du reste, de la plus grande simplicité: ce sont deux ogives géminées, surmontées d'une ouverture circulaire et encadrées dans une grande ogive, disposition identique avec celle employée à Notre-Dame de Paris, et qui semble dériver de celle des fenêtres à plein cintre des cathédrales de Pise et de Sienne, de l'Or San Michele et du Palais Strozzi, à Florence, et de la plupart des bons édifices du moyen âge en Italie. On ne voit ni pinacles, ni clochetons, ni arcs-boutants à jour, ni aucun des ornements du gothique postérieur; seulement, deux galeries font le tour de l'édifice entier. La façade principale ou occidentale est de la plus élégante simplicité : elle se compose d'un large portail surmonté d'une grande croisée et d'un pignon très-orné, flanquée de deux hautes tours avec leurs flèches en pierre, parfaite-

ment semblables, et dont on ne saurait assez admirer la forme élancée et pure. Le tympan du portail est occupé par une belle statue de la sainte Vierge, protectrice spéciale de l'ordre Teutonique. Elle écrase les vices et les péchés sous la figure de petits monstres; de ses pieds sortent, à droite, une vigne chargée de grappes nombreuses; à gauche, un rosier garni de fleurs, où chantent de petits oiseaux; de chaque côté un ange agenouillé vénère cette reine victorieuse du péché, et source éternelle des fruits de la vérité et des fleurs de la beauté. L'exécution répond à la grâce touchante et au sens profond de l'image[1]. Les feuillages des chapiteaux et des filets de la voussure de ce portail sont aussi traités avec une délicatesse exquise. La masse unie et sans ouverture de la base des deux tours forme un heureux contraste avec la riche ornementation du portail lui-même. Il en est de même des fenêtres élancées du premier étage de ces tours avec la riche et large croisée du milieu, ainsi qu'avec le pignon. On doit admirer l'habileté merveilleuse qu'on a mise à dissimuler la jonction de ce dernier membre avec les tours, par des panneaux à jour et une sorte de balustrade crénelée,

[1] M. Moller, l'un des premiers archéologues et architectes de l'Allemagne, déclare que, dans le cours de ses longs travaux, il n'a jamais rencontré une représentation de la sainte Vierge qui lui parût mieux conçue ni mieux exécutée que celle-ci. *Die Kirche der h. Elisabeth*, p. 6.

d'un goût aussi pur qu'original. Les deux tours renferment sept cloches, dont la plus petite est d'argent, qui forment entre elles des accords parfaits et savamment combinés.

En entrant dans l'intérieur, on est frappé par la division de l'église en trois nefs d'égale hauteur. Cette particularité, qui se trouve assez rarement dans les grandes basiliques du moyen âge, paraît avoir été un trait distinctif des églises de l'ordre Teutonique[1] : elle se trouve dans les magnifiques églises de la Prusse, où l'ordre établissait alors même sa dénomination, et notamment à Dantzig et à Pelplin.

La couleur naturelle de la pierre commence à ressortir de dessous le badigeon dont elle a été autrefois recouverte. On voit partout les jonctions des pierres de taille ; on admire la merveilleuse union de solidité et de légèreté qui a permis de ne donner aux murs latéraux que deux pieds et même dix-huit pouces seulement d'épaisseur. Une double rangée de colonnes établit la division de trois nefs ; elles sont simples, et flanquées seulement de quatre colonnettes chacune : leurs chapiteaux, taillés en feuilles de vigne, de lierre, de rose et de trèfle, sont les seuls ornements de sculpture que l'architecte ait admis. Une petite

[1] Schnaase, *Niederlændische Briefe*, p. 167. Moller remarque que l'église de Sainte-Élisabeth semble avoir servi de modèle sous ce rapport à beaucoup d'autres églises de la Hesse, telles que celles de l'abbaye de Haïna, de Friedberg, Frankenberg, etc.

statue en bois de la sainte, tenant une église à la main, est adossée à l'une des colonnes de la nef [1].

L'église, comme toujours, avant qu'on eût imaginé de prendre les temples païens pour modèle des églises chrétiennes, est en forme de croix : le chœur ainsi que le transsept, ou les deux bras en croix, se termine par des absides polygonales. Le chœur est fermé par un assez beau jubé en boiseries. Le magnifique retable du maître-autel, consacré le 1er mai 1290, est parfaitement d'accord avec le style du reste de l'église : il est formé par trois arcs ogives inscrits dans des dais triangulaires, et flanqué de quatre clochetons, le tout surmonté par un couronnement de la sainte Vierge en relief. Les fenêtres du chœur sont garnies d'admirables vitraux de la fin du treizième siècle, qui mériteraient une étude spéciale. Les six fenêtres du chevet contiennent de grandes figures en pied et des sujets historiés en médaillons. On y distingue Notre-Seigneur avec Adam et Ève à ses pieds ; sainte Élisabeth couronnée ; saint François (en tunique bleue), et Notre-Dame ; douze médaillons représentent divers traits de la vie de notre Sainte. Les huit autres fenêtres n'offrent qu'une

[1] Nous l'avons fait graver dans les *Monuments*. Elle était sous un dais, et sur le pilier qui la supporte on voyait les traces d'une fresque qui représentait notre Sainte et sainte Catherine. — Depuis la restauration moderne de l'église, on a transféré, fort à tort, cette jolie statue dans le tympan des *sedilia* du prêtre célébrant et de ses deux assistants, qui sont à gauche du maître-autel. Elle y est peu remarquée.

sorte de tapis de fleurs ou de plantes, dont le dessin et les couleurs sont heureusement assortis. Les vitraux du reste de l'église ont été détruits par l'armée du roi très-chrétien Louis XV, qui, dans la guerre de Sept ans, avait changé cette église en magasin de fourrages.

Dans les deux bras du transsept, on remarque, sur quatre autels abandonnés, des sujets de sculpture et de peinture représentant les traits de la vie de notre Sainte, ainsi que les légendes de sainte Anne[1], de sainte Catherine, de saint Jean-Baptiste et de saint Georges, attribués en partie à l'école d'Albert Durer, mais, selon nous, d'une date plus ancienne et d'un goût plus purement religieux que le sien. Ce sont des hauts-reliefs en bois doré, recouverts par des volets en bois qui sont revêtus au dehors et au dedans de peintures sur toile collées contre le bois, naïves et expressives, mais un peu retouchées. On y distingue le départ de la petite princesse dans une voiture couverte pour venir de Hongrie en Thuringe; ensuite le miracle du manteau apporté par un ange, en échange de celui qu'elle avait donné à un pauvre, au moment de se rendre à la salle du festin, avec de curieux détails

[1] On remarque dans celle-ci le groupe qui représente sainte Anne invitant Notre-Dame à allaiter l'enfant Jésus, puis Salomé et d'autres saintes femmes enseignant à lire à leurs enfants.

sur le service de table du roi ; puis le miracle du lépreux déposé dans le lit de son mari[1]; le dernier embrassement d'Élisabeth et de Louis, lors du départ de celui-ci pour la croisade; la Sainte expulsée de la Wartbourg, et réfugiée dans une étable à pourceaux; sa chute dans la boue ; la visite du comte Banfi ; sa prise d'habit, etc. Les reliefs représentent sa mort, ses obsèques, et l'exaltation de ses reliques en présence de l'Empereur. Ces trois morceaux sont évidemment l'œuvre d'un artiste digne de traiter de tels sujets[2].

Dans le bras méridional de la croix, on voit les tombeaux des princes de la maison de Thuringe et de Hesse, qui ont recherché l'honneur d'être enterrés dans l'église de leur illustre aïeule. « Dans ce palais du roi suprême, » dit un historien, « Élisabeth, sa royale épouse, fut la première ensevelie; et puis elle y reçut plusieurs autres concitoyens, saints et féaux serviteurs de Dieu, destinés à sortir avec elle de leurs tombeaux au dernier jour, et à jouir avec elle de l'éternelle joie [2]. » Son directeur

[1] Dans le fond du lit conjugal, on voit les armoiries des deux époux sur des écussons séparés, mais penchés vers le haut et réunis sous un cimier commun. L'écu de la Sainte est écartelé, au premier et au quatrième, de gueules à la croix patriarcale de Hongrie ; au deuxième, fascé d'argent et de gueules ; au troisième, fretté d'azur et d'argent.

[2] Nous avons publié la partie centrale de ce haut-relief, celle qui représente la mort de la Sainte.

[3] Principatur in hoc sumni regis palatio, regalis illa Elisabeth

Conrad de Marbourg; Adélaïde, fille du comte Albert de Brunswick, femme très-sainte et même renommée par ses miracles ; le frère Gérard, provincial des Franciscains, d'une austérité remarquable, voulurent reposer auprès d'Élisabeth. Il ne reste plus aucune trace de leur sépulture ; en revanche, on retrouve en très-bon état les beaux mausolées du landgrave Conrad, beau-frère de la Sainte, avec sa discipline à la main ; de la duchesse Sophie, fille d'Élisabeth, dont le visage est tout aplati par les baisers des pèlerins ; et ceux de quinze autres princes et princesses de Hesse, du treizième au seizième siècle, parmi lesquels on admire surtout celui du landgrave Henri III, *le Ferré,* mort en 1376, dont la statue est couchée à côté de celle vraiment belle de son épouse, Élisabeth, sur la même pierre : trois petits anges semblent soutenir et adoucir l'oreiller sur lequel reposent leurs deux têtes, tandis que des statuettes délicieuses représentent des moines et des religieuses agenouillés à leurs pieds, et lisant des prières pour le salut de leurs âmes. Beaucoup d'autres tombes, avec des figures couchées en relief, ou de magnifiques armoiries en bronze, sont enchâssées dans le pavé de l'église [1].

sponsa ejus... Hos aliosque cives sanctorum et domesticos Dei Elisabeth nostra beata in hoc suo suscepit domicilio, resurrectura cum eis in novissimo die et fruitura æternitatis gaudio. Theod. Suppl., apud Mss. Bolland.

[1] Il faut encore signaler, parmi les grandes tombes du transsept

Dans un des angles de l'autre extrémité de la croix, au nord, se trouve la chapelle où reposaient les reliques de sainte Élisabeth elle-même ; cette chapelle forme une sorte de portique en carré long et à quatre arcades, dont deux sont adossées aux murs de l'abside, et les deux autres sont à jour. La voûte intérieure est à ogive croisée ; mais le sommet du carré est plat et terminé par une haute balustrade, d'où l'on montrait sans doute les reliques au peuple assemblé, ou bien où se tenaient les musiciens dans les grandes solennités. De charmants feuillages, sculptés et dorés sur fond d'azur, garnissent les archivoltes des arcades et le pourtour des angles de la chapelle, et contrastent avec la nudité des autres parties de l'église. Dans l'espace libre entre l'arcature et le sommet, on voit une fresque à demi effacée, qui représente le couronnement d'Élisabeth dans le ciel, avec une inscription dont on ne peut lire que ces mots : GLORIA THEUTONIE... DIGNUM GEMMA SOPHIE FONS DECUS ECCLESIÆ. FIDEI... Une autre fresque sur la paroi du mur oriental,

nord, celle d'Yolande de Lorraine, morte en 1521, femme du landgrave Guillaume ; et, dans le bas-côté méridional de la nef, la statue d'une mère couchée à côté de son enfant. — Une inondation, qui a ravagé l'église de la Marbourg en 1847 avait arraché et confondu toutes ces tombes : elles ont été depuis replacées et rétablies par les soins du gouvernement hessois. Les états du pays, sur la proposition du ministre Hassenpflug, ont voté une somme de 21,000 écus pour la restauration de l'église.

reproduit les obsèques de la Sainte. Au centre de cet édifice s'élève sa statue en bois colorié; les nattes de sa chevelure sont dorées; elle tient une église à la main. Enfin, sur la base latérale de la chapelle, on voit un bas-relief qui en occupe toute la longueur et qui mérite une grande attention, tant par son antiquité qui remonte probablement au siècle même de la Sainte, que par son caractère simple et naïf. C'est le plus ancien monument d'art qui existe sur notre Sainte, et à ce titre nous avons cru devoir le faire reproduire par la gravure. On y voit d'abord Élisabeth morte [1], les mains en croix, couchée dans son cercueil ouvert; Notre-Seigneur, ayant à ses côtés Notre-Dame, est debout près du cercueil; l'âme d'Élisabeth, sous la figure d'une petite fille nouvellement née, mais déjà couronnée de gloire, est présentée par son ange gardien au Christ qui lève la main pour la bénir; un autre ange l'encense; la sainte Vierge regarde avec amour son humble et docile élève; à côté d'elle, un homme barbu, la lance à la main, et portant la croix des croisades, représente peut-être le duc Louis, mais plus probablement le pénitent Conrad. A droite, on voit saint Jean l'évangéliste, ami spécial de la Sainte, sainte Catherine et saint Pierre avec la clef du paradis; à gauche, saint Jean-Baptiste, sainte Marie-Ma-

[1] On trouvera dans la collection des *Monuments* la réduction d'un dessin original, plus exact que la planche donnée par Moller.

deleine et un évêque, qu'on croit être Sigefroi, archevêque de Mayence. C'est devant ce bas-relief que venaient s'agenouiller les pèlerins; les marches en sont encore aujourd'hui profondément creusées et labourées par leurs genoux.

La châsse dans laquelle furent renfermées, dès 1249[1], les reliques de la Sainte était posée au-dessus de ce bas-relief, et protégée par un grillage qu'on voit encore. Elle est maintenant transportée dans la sacristie, qui est placée dans l'angle entre le chœur et le transsept septentrional. Cette sacristie est elle-même un charmant morceau d'architecture, tout à fait digne de l'église; sa double voûte étoilée porte sur un faisceau central de colonnettes d'un très-gracieux effet. La châsse est un des monuments les plus curieux et les plus riches de la sculpture et de l'orfévrerie du moyen âge : on n'en connaît pas plus l'auteur que celui de l'église elle-même. Elle a la forme d'une maison gothique, avec double toit à pignon, en carré long, de six pieds de long, deux pieds de large, et trois pieds et demi de haut. Elle est en bois de chêne recouverte en argent doré : les deux côtés étroits forment deux portails, sous l'un

[1] On peut voir une description très-exacte de ce précieux monument, par M. Justi, dans son histoire de la Sainte, p. 241-248, et une assez bonne gravure dans les *Monumenta Landgraviorum Thuringiæ*, de Samuel Reyher, Gotha, 1692. Elle est reproduite dans notre collection des *Monuments*.

desquels est une statue de la sainte Vierge couronnée d'un diadème de pierreries avec l'enfant Jésus, et sous l'autre une figure de sainte Élisabeth en habit religieux, un livre à la main. Sur l'un des côtés longs on voit une statue assise de Jésus-Christ docteur, avec trois apôtres à sa droite et trois à sa gauche ; sur l'autre Notre-Seigneur sur la croix, qui a la forme d'un arbre avec ses branches [1]. Saint Jean et sainte Madeleine sont à ses pieds. Deux anges couronnent sa tête penchée. Deux petits bas-reliefs, aux deux côtés de ces anges, représentent la Nativité et la Résurrection, avec ces belles inscriptions : *Hic Virgo parit rorem vitæ retinetque pudorem* ; et : *Hic stimulum mortis Christus vincit leo fortis*. A droite et à gauche sont les six autres apôtres. Au-dessus de chaque apôtre on lit une phrase du *Credo*, selon un usage assez fréquent dans les monuments de cet art chrétien, aussi profond et fécond que peu connu et peu apprécié par les catholiques modernes. Toutes

[1] On connaît la belle légende si universellement répandue dans les siècles de foi, d'après laquelle le bois de la croix était fait de l'arbre de la science dont Ève avait cueilli le fruit mortel. L'Église semble y faire allusion dans cette stance de l'hymne *Pange lingua*, où elle chante, pendant l'adoration de la croix, le vendredi saint.

De parentis protoplasti
Fraude factor condolens,
Quando pomi noxialis
Morsu in mortem corruit,
Ipse lignum tunc notavit,
Damna ligni ut solveret.

ces figures sont surmontées de dais richement sculptés. Sur les plans inclinés du toit on a adapté huit bas-reliefs qui représentent plusieurs scènes de la vie d'Élisabeth, surtout les adieux de la Sainte et de son époux partant pour la croisade, avec tous les détails, tels que la découverte fortuite de la croix dans l'aumônière de Louis, le don de la bague, leur dernier baiser. Ces statues et bas-reliefs, tous d'un travail excellent, sont en argent massif et recouvert de dorure. Une immense quantité de camées, d'onyx, de perles, de pierres gravées, de saphirs, d'émeraudes et d'autres pierres du plus haut prix étaient incrustés dans la châsse et les encadrements des statues : la plupart étaient antiques, et ajoutaient à la valeur presque inestimable d'un monument auquel la piété et l'affection des fidèles pour Élisabeth avaient fait consacrer tant de trésors [1]. Un grand nombre de ces pierres gravées avaient été apportées d'Orient par les pèlerins et les croisés; quelques-unes étaient regardées comme un produit spontané de la nature[2]. On sait combien de qualités surnatu-

[1] On croyait généralement que cette châsse valait au moins six cent mille écus d'Empire, c'est-à-dire plus de deux millions de francs; d'autres estimations en portaient la valeur à six fois cette somme.

[2] Ces pierres ont une si grande importance historique et mythologique, que le célèbre Creuzer, auteur de la *Symbolique*, n'a pas dédaigné de consacrer à leur description et à leur examen un ouvrage spécial intitulé *Zur Gemmenkunde : antike geschnittene Steine vom Grabmahle der h. Elisabeth, in der nach ihr genannter Kirche*

relles étaient attribuées aux pierres précieuses dans le moyen âge : c'était à la fois l'ornement le plus précieux et l'offrande la plus significative qu'on pût consacrer au tombeau d'une sainte. Il y avait un onyx si admirable, que, d'après une tradition très-répandue, un électeur de Mayence avait offert de l'acheter au prix de tout le bailliage d'Amœneburg. Malgré les guerres et les troubles de religion, il restait huit cent vingt-quatre pierres précieuses (non compris les perles) en 1810, lorsqu'on les compta avant l'enlèvement ordonné par le gouvernement du roi Jérôme Napoléon. Celui-ci, qui avait déjà dépouillé de leurs trésors les principales églises de son royaume, fit transporter la châsse à Cassel, où on vola les gemmes les plus précieuses, au nombre de cent dix-sept. Ainsi appauvrie et souillée par la main d'un satrape étranger, elle revint à Marbourg en 1814.

Cette châsse rappelle par sa forme et sa beauté la fameuse châsse de saint Sebald, à Nurnberg, ornée

zu Marburg, von D. FR. CREUZER, Leipzig, 1834. Puisque nous avons nommé ce savant écrivain, nous ne saurions passer sous silence la touchante description qu'il a faite dans ses Mémoires (V. *Brockhaus Zeitgenossen*, nº 7, Leipzig, 1822) de l'impression qu'il ressentait pendant son enfance, passée à Marbourg, chaque fois qu'il entrait dans l'église de Sainte-Elisabeth : il lui attribue son premier penchan pour les études religieuses et mystiques : il avoue que cette église porta le premier coup à son luthéranisme « Cette sainte Elisabeth, dit-il, était pour moi tout un monde! »

des statues des douze apôtres, par Peter Fischer ; mais elle a l'avantage d'être antérieure de trois siècles : il n'y a peut-être au monde que la châsse des trois rois à Cologne et les grands reliquaires d'Aix-la-Chapelle, qui la surpassent en antiquité et en richesse.

Dans cette couche que la foi et l'amour du peuple chrétien avaient cherché à rendre digne d'elle, les reliques de la Sainte bien-aimée reposèrent jusqu'à l'époque de la réforme. Nous empruntons à deux historiens *luthériens* [1] le récit de ce qui se passa alors, comme un témoignage non suspect du genre de victoires que remportait en ce temps-là ce qu'on a depuis appelé la cause du progrès et des lumières. Le dimanche *Exaudi* de l'an 1539 (18 mai), le landgrave Philippe de Hesse, descendant en ligne directe de sainte Élisabeth, s'en vint à l'église dédiée à son aïeule, et y fit célébrer pour la première fois le culte évangélique. Il était accompagné du duc Albert de Brunswick, du comte d'Isembourg, d'un fameux poëte, faiseur d'héroïdes à l'instar d'Ovide [2]; et

[1] Le Dr Justi, surintendant de l'église luthérienne à Marbourg dans la 1re édition de l'*Histoire de sainte Élisabeth* (1797), et dans le *Vorzeit* de 1824 : il a lui-même extrait ces renseignements d'un ouvrage intitulé : *Historische diplomatischer Unterricht und gründliche Deduction von des hohen Teutschen-Ritter-Ordens Gerechtsamen*, etc., 1751, in-folio.

[2] Il en a même fait une d'Élisabeth à son mari Louis, absent en Terre sainte, sur le modèle de celle de Pénélope à Ulysse.

nommé Eobanus Hessus, du professeur Crato, et d'un assez grand nombre de ces docteurs et savants qui avaient travesti leurs noms allemands contre de grotesques traductions latines ou grecques [1], et parmi lesquels la réforme trouvait ses plus zélés adeptes. L'office terminé, il fit appeler le commandeur de l'ordre Teutonique, en résidence à Marbourg, le sire de Michling, depuis élu grand-maître de l'Ordre, et se rendit avec lui à la sacristie, où était déposée la châsse. Une multitude immense de peuple le suivit. Le prince et ses amis étant entrés dans la sacristie, le commandeur en fit fermer la porte pour arrêter la foule. La forte grille de fer derrière laquelle se trouvait la châsse était fermée : le commandeur refusa de l'ouvrir, et en jeta la clef au loin ; le sacristain dit également qu'il ne saurait comment s'y prendre pour y pénétrer. Alors le landgrave ordonna à un des assistants de chercher des serruriers et des forgerons avec de grands marteaux et des ciseaux pour forcer la grille : mais, en se présentant pour sortir à la porte de la sacristie que le commandeur avait fermée, on trouva qu'elle ne pouvait pas s'ouvrir du dedans, mais seulement du dehors. Il fallut donc en jeter la clef dehors à

[1] Par exemple le docteur Eichmann s'appelait *Dryander*, Jean Eisenmann *Ferrarius Montanus*, etc. On sait que Melanchthon n'est que la traduction du nom primitif de cet hérésiarque, *Schwarzerd*, littéralement *terre noire*.

travers une fenêtre, pour qu'on pût la ramasser et l'appliquer extérieurement à la serrure. En attendant, Son Altesse daigna dire : « S'il nous faut mourir de faim dans cette sacristie, nous commencerons par manger le commandeur. — C'est à savoir, » répliqua celui-ci, « si je suis d'humeur à me laisser manger [1]. » Cependant on apporta bientôt les instruments nécessaires pour l'effraction : au moment où on y procédait, le prince s'écria : « Allons, Dieu merci ! voilà donc les reliques de sainte Élisabeth ! voilà mes os et ses os ! Viens-t'en, vieille maman Lisette ! Voilà ma grand'mère [2] ! » Puis ce digne petit-fils d'une sainte, se tournant vers le commandeur, lui dit : « C'est lourd, monsieur le commandeur : je voudrais bien qu'il n'y eût que des écus ! mais il y en aura là, de bons vieux florins de Hongrie [3]. — Je ne sais pas ce qu'il y a ; de ma vie je ne m'en suis approché de si près, et plût au ciel que je n'y fusse pas aujourd'hui [4] ! » La châsse étant ou-

[1] Ward Sein Fürs tl. Gnaden sagen : Wan man in der Custorey Hungers sterben müest, wollen wir den Land-Commthur am ersten essen. Sagt der Land-Commthur : Es müsste einer ihn erst fragen, ob und wan Er gerssen seyn wollte. — Récit d'un témoin oculaire dans le second des ouvrages ci-dessus cités.

[2] « Das walt Gott ! Das ist S. Elisabethen Heilligthum ! mein Gebeines, ihre Knochen ! Komm her, Muhme Eltz ! Das ist meine Altermutter ! » *Ibid.*

[3] « Herr Commthur ! es ist schwer, wollte wunschen, das es eitel Kronen weren, es werden der alten ungarschen Gulden seyn ! » *Ib.*

[4] « Er wüsste nicht, was darinnen er sey, seine Lebtage nicht so

verte, le landgrave y plongea les mains, et en retira une cassette longue de cinq quarts d'aune, doublée de damas rouge, qui contenait les ossements de la Sainte : il les prit et les remit à un officier de sa maison, nommé de Kollmatsch, lequel les jeta dans un sac à fourrage [1] que tenait un domestique, et les fit emporter aussitôt au château. Le landgrave découpa ensuite lui-même un morceau de la châsse, qu'il croyait d'or massif, et le fit essayer par un orfèvre : quand on lui dit que ce n'était que du cuivre doré, il dit : « Voyez ces prêtres, comme ils trom-« pent les gens ! Ils ont fait ce cercueil de cuivre, et « ont gardé tout l'or pour eux. » Puis il s'aperçut qu'il manquait le chef de la Sainte ; et, après beaucoup d'insistance, il obligea le commandeur de lui montrer une armoire secrète de la sacristie, où cette tête était renfermée, avec la couronne et le calice d'or que l'empereur Frédéric lui avait consacrés le jour de sa translation solennelle, trois cents ans auparavant. Philippe fit aussitôt emporter ces objets précieux au château, et on ne les a plus revus.

C'est cet homme que les protestants ont surnommé *Philippe le Généreux.*

En cette même année 1539, il obtint une dispense

nah' dabei gekammen, und wollte Gott, er ware auch jetzo nicht zo nahe dabei ! » *Ibid.*

[1] Welcher solche in einem bey sich gehabten Futtersak steckte. *Ibid.*

signée du docteur Martin Luther et de sept autres théologiens évangéliques assemblés à Wittemberg, pour prendre une femme en sus de celle qu'il avait déjà, et qui lui avait donné un grand nombre d'enfants. Faut-il s'étonner de ce que depuis lors l'antique et glorieuse maison de Hesse soit tombée, dans ses branches protestantes, au point de vivre pendant un siècle du prix de ses sujets qu'elle vendait à l'Angleterre pour être employés à combattre les sauvages de l'Amérique.

Les ossements de la Sainte furent enterrés peu après, dans un lieu inconnu de tous, excepté du landgrave et de deux de ses confidents. En 1546, sous prétexte de dérober aux dangers de la guerre la précieuse châsse, il ordonna qu'elle fût déposée au château de Ziegenhayn. Mais deux ans après, cédant aux instances du commandeur Jean de Rehen, l'empereur Charles-Quint, renouvelant l'ordre qu'il avait donné dès l'année même du sacrilége, obligea Philippe, qu'il avait fait prisonnier à la bataille de Mühlberg, de faire rapporter à Marbourg cette propriété sacrée, et de restituer à l'église les reliques de sainte Élisabeth. On les déterra, et le même George de Kollmatsch, qui les avait emportées lors du sacrilége, dut les remettre au commandeur. Cependant elles ne furent plus replacées dans la châsse ; d'après la quittance qu'en délivra Jean de Rehen le 12 juillet 1548, il en manquait dès lors

une grande partie, et, à dater de cette époque, on en perd la trace certaine. Une tradition invétérée veut que le commandeur les ait fait enterrer dans un endroit reculé de l'église, laquelle, étant dès lors abandonnée aux réformés, ne pouvait offrir un lieu propre à la vénération publique des reliques d'une sainte. La commanderie elle-même, dont le siége était à Marbourg, était dévolue alternativement à un chevalier catholique et à un chevalier luthérien. Un interrogatoire judiciaire, du 31 mai 1634, constate qu'à cette époque on venait de s'apervoir de l'effraction de la pierre devant le maître-autel, et sous laquelle on croyait que les ossements de la Sainte étaient déposés : on n'y dit pas que tous ces précieux restes aient été enlevés, mais cela semble résulter de l'ensemble des interrogatoires. En 1718, un rapport adressé à l'électeur de Trèves, grand-maître de l'ordre Teutonique, par l'archiviste de l'Ordre daté de Mergentheim, le 18 juillet, constate que, d'après les renseignements pris sur place, les reliques avaient été récemment trouvées près de la tombe du landgrave Conrad, dans une caisse de fer, pendant qu'on y creusait une fosse pour un chevalier qui venait de mourir, et qu'on les avait aussitôt replacées au même endroit [1]. Vers 1840 on

[1] Le texte du rescrit de l'électeur grand-maître et de la réponse de l'archiviste a été publié dans les *Historische politische Blätter* de Munich, t. XLVIII, p. 798. 1861.

commença des fouilles sous les pierres situées devant le maître-autel, mais sans rien trouver.

Pendant les restaurations de l'église opérées à la suite de l'inondation de 1847, en procédant aux excavations nécessaires pour la repose du tombeau de Conrad, le beau-frère de notre Sainte, dans le bras droit ou méridional du transsept, on trouva, le 20 juillet 1854, un cercueil de pierre, contenant une boîte de plomb, et dans cette boîte divers ossements avec la portion d'un crâne. On dressa procès-verbal de cette découverte; mais le cercueil fut aussitôt replacé dans la terre au lieu où il avait été trouvé, devant l'autel de saint Jean-Baptiste. Plusieurs crurent que ce cercueil devait contenir les ossements de sainte Élisabeth, conformément à la tradition déjà mentionnée qui maintient que ces restes sacrés n'ont pas quitté l'église. L'autorité ecclésiastique ne s'étant pas prononcée à ce sujet, et n'ayant même ordonné aucun examen, la prudence exige qu'on s'abstienne comme elle de prononcer[1].

[1] Voir à ce sujet deux opuscules intéressants, dont voici les titres : 1° *Die Wiederauffindung der Gebeine der h. Elisabeth*, von Anton Scharfenberg. Mainz. 1855. — 2° *Ueber die Auffindung der Reliquien der h. Elisabeth,* von Dr B. Dudek. O. S. B. Wien. 1858. Un troisième travail, publié en 1861 dans le tome XLVIII des *Historischen politischen Blätter*, de Munich, conclut à l'authenticité des reliques retrouvées en 1854. On y voit que l'évêque de Fulda, diocésain actuel de Marbourg, avait réclamé de nouvelles recherches, auxquelles s'est refusé le gouvernement de l'électeur de Hesse.

Il est du reste certain que les reliques de la Sainte ne furent pas intégralement déposées à Marbourg, puisque, comme on l'a vu plus haut (page 446), la duchesse Sophie, fille d'Élisabeth, portait avec elle une côte de sa sainte mère, sur laquelle elle faisait prêter serment.

Vers la fin du seizième siècle, à une époque où l'Espagne faisait beaucoup de frais et d'efforts pour sauver les reliques des saints qui se trouvaient dans les pays envahis par l'hérésie, la pieuse infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, dont la mémoire est encore aujourd'hui si populaire en Belgique, acquit le crâne avec plusieurs ossements de sa sainte patronne, et les fit transporter à Bruxelles et déposer chez les Carmélités[1] : le crâne fut plus tard envoyé au château de la Roche-Guyon en France, d'où il a été, vers 1830, transféré à Besançon par le cardinal duc de Rohan [2]. Une portion en a été envoyée jusqu'à Bogota, dans l'Amérique méridionale. Un de ses bras fut envoyé en Hongrie ; d'autres portions de ses reliques se voyaient encore à Hanovre, à Vienne, à Cologne, et surtout à Breslau,

[1] Sanderi *Chorographia sacra Brabantiæ*, tome II, p. 348 et notes, des Mss. Bollandistes à Bruxelles. Le couvent des Carmélites a disparu avec tant d'autres sous les coups du vandalisme démocratique, et la trace de ces précieuses reliques a été perdue, malgré les efforts de M. Stædler pour les retrouver. Voyez sa traduction allemande, p. 491.

[2] On le vénère aujourd'hui à l'hôpital de Saint-Jacques dans cette ville.

dans la riche chapelle que lui consacra en 1680 le cardinal Frédéric de Hesse, évêque de cette ville et un de ses descendants. On conserve dans cette même chapelle le bâton en bois noir qui lui servit d'appui lors de son expulsion de la Wartbourg[1]. Nous avons déjà parlé de son verre qui est à Erfurt, de sa robe de noces qui est à Andechs, de sa bague d'alliance qui est à Braunfels, avec son livre d'heures, sa table et sa chaise de paille. Enfin on montre à Tongres son voile, et au couvent des sœurs de Saint-Charles à Coblentz une chemise qu'elle avait teinte de son sang en se donnant la discipline.

En 1833, M. le comte de Booss-Waldeck possédait un des bras de la Sainte, provenant de l'abbaye d'Altenberg : il l'avait offert en vente à plusieurs souverains qui la comptent parmi leurs aïeux, mais il ne trouvait pas d'acheteurs ! Cette précieuse relique a enfin trouvé un asile dans la chapelle du château de Sayn, grâce à la piété de la princesse Léonille de Wittgenstein, à laquelle le comte de Boos l'a remise en 1851.

A Marbourg, on ne montre d'elle aujourd'hui

[1] Ce bâton a été monté en argent, et garni de bandelettes en spirale du même métal, où se trouve la généalogie de la maison de Hesse, depuis sainte Élisabeth jusqu'au cardinal Frédéric. Justi, p. 258. M. Guénébault possède une curieuse gravure où cette relique est représentée dans un reliquaire, avec celles de plusieurs autres saints. Il y a un bâton semblable à Dessau, qui porte la descendance de la maison d'Anhalt.

qu'une grande tapisserie à laquelle on dit qu'elle a travaillé, qui représente l'histoire de l'Enfant prodigue, et dont on se sert pour la cérémonie de la communion, selon le rite luthérien. Sa châsse, vide depuis trois siècles, fut, comme on l'a déjà dit, emportée à Cassel sous le règne du roi Jérôme, puis ramenée à Marbourg, en 1814, et replacée dans la sacristie [1]. La magnifique église qui lui a été consacrée, vouée depuis 1539 au culte qui regarde l'invocation des saints comme une idolâtrie, n'a jamais depuis lors retenti d'un seul hommage public en son honneur.

Ainsi cette âme, si chère au ciel et à la terre, n'a point eu le sort de tant d'autres saints, dont la dépouille est restée jusqu'à ce jour au sein du peuple fidèle, entourée du culte et de l'amour des générations successives, à l'ombre des autels où se célèbre chaque jour le sacrifice sans tache. Au contraire, tout le pays qu'habitait cette sœur des anges a trahi sa foi ; les fils du peuple qu'elle a tant aimé, tant consolé, tant soulagé, ont méconnu et renié sa puissante protection. La Thuringe, où elle vécut jeune fille et épouse ; la Hesse, où s'écoula son veuvage,

[1] M. Stædler remarque avec beaucoup de raison que les écrivains modernes de l'Allemagne ne se font pas faute de s'élever contre le vol des pierres précieuses de la châsse commis par les Français, mais qu'ils ne trouvent pas le plus petit mot de blâme pour la profanation sacrilége des reliques dont cette châsse n'était que l'enveloppe.

ont toutes deux renoncé au catholicisme. L'orgueilleuse empreinte de Luther est venue ternir les purs souvenirs de ce château de Wartbourg, à jamais sanctifié par sa pieuse enfance, par les épreuves de sa jeunesse, par cette union conjugale sans rivale dans sa tendresse et sa sainteté. Du haut de ses vieilles tours d'où planait sur toute la contrée son infatigable amour, l'œil du voyageur cherche en vain une église, une chaumière catholique. A Eisenach, dans cette ville où elle a si bien représenté le Christ par sa charité et ses souffrances, il n'y a pas un seul catholique pour l'invoquer, pas un autel, pas une pierre sainte où l'on puisse s'agenouiller pour honorer son doux nom et invoquer une bénédiction sur un pèlerinage à elle consacré [1]. Enfin dans la ville même où elle est morte, où tant de milliers de pèlerins sont venus adorer ses reliques, où le marbre est encore tout usé et creusé par leur foi, sa vie n'est plus qu'un fait historique, et le peu de catholiques qui s'y trouvent n'ont pas même une messe le jour de sa fête [2] ! Sa tombe même n'a pas été res-

[1] Ceci était vrai quand nous avons visité cette ville pour la première fois ; mais depuis, et grâce au zèle de M. Pfaff, évêque de Fulda, il y a maintenant à Eisenach une chapelle catholique sous le vocable de sainte Élisabeth.

[2] Depuis 1811, grâce à la conquête française et à la constitution nouvelle, l'exercice du culte catholique, sévèrement interdit pendant trois siècles par la tolérance protestante, est autorisé à Marbourg. Il y a une petite église catholique et environ trois cents fidèles ; mais

pectée, et parmi ses descendants il s'est trouvé un homme qui en a arraché ses os, en l'insultant[1].

N'est-ce donc point pour tout catholique un devoir que de lui rendre hommage, que de chercher à réhabiliter sa gloire et à lui offrir le tribut de son zèle et de son amour, fût-ce même sous la forme la plus insignifiante? C'est ce qu'a bien senti le pauvre capucin que nous citons à regret pour la dernière fois, lorsqu'il disait, au milieu du dix-septième siècle : « En visitant cette grande et belle église et ce riche tombeau de la Sainte, j'ai eu le cœur percé de douleur en les voyant entre les mains des luthériens, et désormais si honteusement dépouillés de leur ancienne splendeur. Oh! je m'en suis plaint à Dieu tout-puissant dans le ciel, et j'ai recommandé de mon mieux à sainte Élisabeth d'y mettre ordre. Mais aussi par compensation de tout l'honneur que les non-catholiques ne te rendent pas, devons-nous t'hono-

le curé qu'on y a placé se borne à dire la messe le dimanche, et, quand nous lui avons demandé, le jour même de la fête de sainte Élisabeth, s'il ne disait pas une messe en son honneur, il nous a répondu qu'il n'y avait jamais songé.

[1] En Allemagne, comme en France, la fausse science et l'histoire rationaliste n'ont jamais manqué d'apporter leur concours à l'œuvre sacrilége de la violence et de la cupidité. En 1837, trois cents ans après l'attentat de Philippe *le Généreux*, un historien éminent de l'école moderne, M. Lüden, a imprimé ce qui suit, au tome XII, liv. XXVI, c. IX, de son *Histoire des Allemands* : « Élisabeth était une femme exaltée, qui n'a su trouver d'autres calmants pour ses nerfs que les spasmes d'une religion convulsive. »

rer d'autant plus, t'invoquer avec une ferveur redoublée, ô glorieuse servante de Dieu! et nous réjouir à jamais de ce que Dieu t'a retirée dès ton enfance du fond de ta Hongrie, pour te donner à notre Allemagne, comme le plus précieux des bijoux. »

On lui a du reste laissé, même dans les pays qui ont oublié ou renié sa gloire, un hommage peut-être le plus doux et le plus aimable de tous ceux qu'elle a jamais reçus; on a laissé à une petite fleur, tout humble et modeste comme elle, le nom de *fleurette d'Élisabeth* [1] : elle ferme son calice le soir, lorsque la lumière du soleil disparaît, comme Élisabeth savait fermer son âme à tout ce qui n'était pas un rayon de la grâce et de la lumière d'en haut.

Que nous serions heureux si ce faible témoignage que nous cherchons à rendre à sa gloire pouvait être agréé par elle, comme a dû l'être le sentiment de pieuse et confiante affection qui a autrefois porté quelques paysans catholiques à donner son nom chéri à la fleur qu'ils aimaient !

Aussi bien qu'il nous soit permis, avant de donner congé à ces pauvres pages, d'élever une dernière fois notre cœur et notre humble parole vers vous, ô douce

[1] *Elisabethenblümchen;* c'est un des nombreux noms donnés en llemagne à la fleur dite de *cystus helianthemum* en latin, *fleur du soleil* ou *herbe d'or* en français, *fiore del sol* en italien, etc. Nemnich's *Catholicon, oder polyglotten Lexicon der Naturgeschicte.*

Sainte ! vous, qu'après tant d'âmes ferventes, nous oserons nommer aussi *notre chère Elisabeth!* O bien-aimée du Christ! daignez être la céleste amie de notre âme, et l'aider à devenir l'amie de votre Ami ! Tournez vers nous, du haut des cieux, un de ces tendres regards qui, sur la terre, guérissaient les plus cruelles infirmités des hommes. Nous sommes venus, dans un siècle sombre et froid, nous éclairer à votre lumière sainte, nous réchauffer au foyer de votre amour; et vous nous avez accueilli, et votre pensée nous a donné maintes fois la paix. Soyez bénie pour tant de précieuses larmes que nous a values le récit de vos peines et de votre patience, de votre charité et de votre angélique simplicité ; pour tant de travaux et d'errements que vous avez protégés, tant de jours solitaires que vous seule avez peuplés, tant d'heures tristes que votre chère image a pu seule charmer. Soyez-en bénie à jamais, et daignez bénir à votre tour le dernier venu et le plus indigne de vos historiens.

Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

18 juillet 1836.

(Tableau généalogique.)

E SAINTE I

meurt. — S. P., sans

la maison des en

trix Aldobrandi.

COLOMAN,
mari de la B. S.

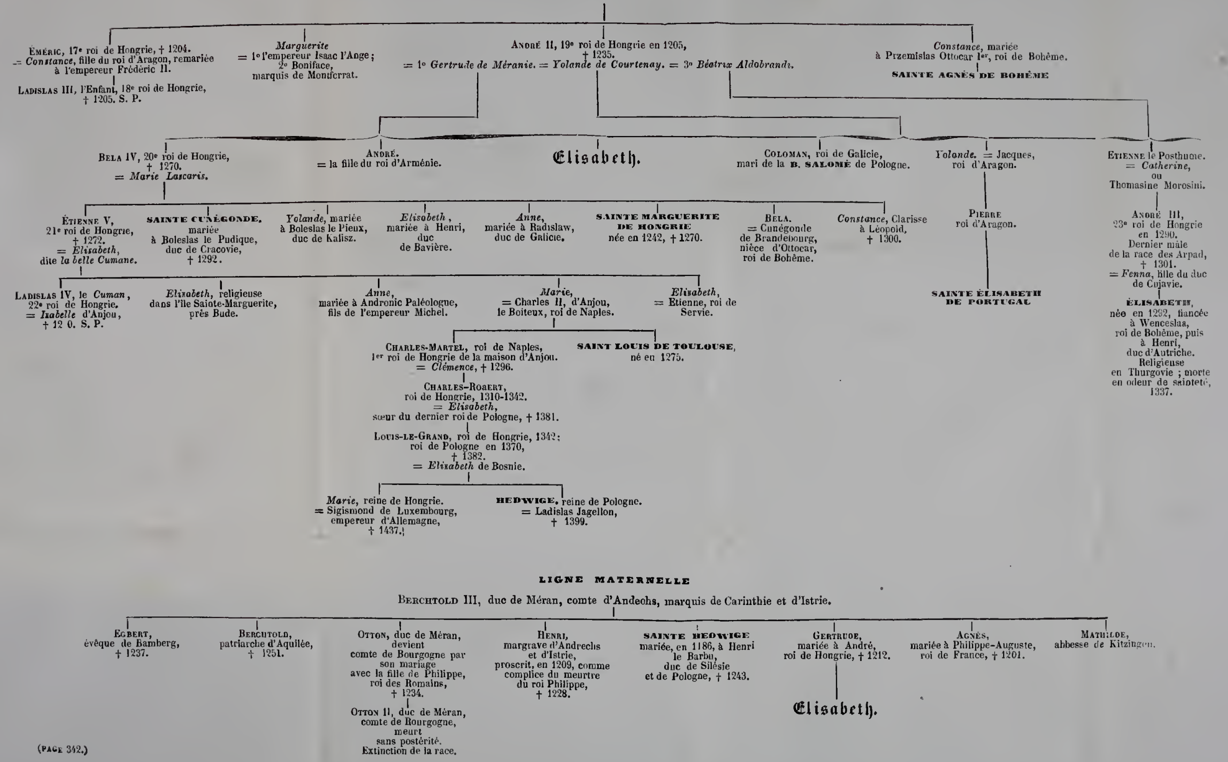
E

BELA.
= Cunégonde
de Brandebourg

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DE SAINTE ÉLISABETH

Le signe = indique une alliance matrimoniale. — Le signe † tient lieu du mot *meurt*. — S. P., sans postérité.

LIGNE PATERNELLE



(PAGE 342.)

FILIATION DE LA DESCENDANCE DE SAINTE ÉLISABETH

POUR LA MAISON DE MÉRODE.

I. **Sainte Élisabeth de Hongrie.** épouse Louis VI, le Saint, duc de Thuringe, † 1227.

II. Sophie, seule enfant de la Sainte qui ait laissé de la postérité. = Henri II, le Magnanime, duc de Brabant, † 1239.

III. Henri, l'Enfant, landgrave de Hesse, † 1300. . . . . . . = Adélaïde, duchesse de Brunswick.

IV. Othon, landgrave de Hesse, † 1328. = Adélaïde, comtesse de Ravensberg.

V. Louis, landgrave de Hesse, † 1343. = Marguerite, comtesse de Spanheim.

VI. Hermann, le Savant, † 1414. . = Marguerite, vicomtesse de Nuremberg.

VII. Louis Ier, le Pacifique, † 1458. . = Anne, duchesse de Saxe.

VIII. Louis II, le Courageux, † 1471. = Mathilde, comtesse de Wurtemberg.

IX. Guillaume II, qui réunit toute la Hesse, † 1509. . . . . = Anne, duchesse de Mecklembourg.

X. Philippe, dit le Magnanime, † 1567 = Christine, duchesse de Saxe.

XI. Guillaume IV, le Sage, chef de la branche de Hesse-Cassel, † 1592. = Sabine, duchesse de Vurtemberg.

XII. Maurice, † 1632. . . . . . = Julienne, comtesse de Nassau-Siegen.

XIII. Ernest, chef de la branche catholique de Hesse-Rheinfels, † 1693. = Marie, comtesse de Solms.

XIV. Guillaume, landgrave de Hesse-Rheinfels, † 1725. . . . . = Marie, comtesse de Lowenstheim-Wertheim.

XV. Élisabeth, princesse de Hesse-Rheinfels, épouse en 1695. . = François, prince de Nassau-Hadamar.

XVI. Charlotte, princesse de Nassau-Hadamar, épouse en 1721. . = Jean, comte de Mérode et du saint-empire, dit le maréchal de Westerloo, veuf de Marie Pignatelli, nièce du pape Innocent XII.

XVII. Philippe, comte de Mérode, grand d'Espagne, épouse en 1759. = Marie de Mérode, princesse de Rubempré.

XVIII. Charles, comte de Mérode, prince de Rubempré et d'Everberg, épouse en 1778. . = Marie d'Oignies de Mastaing, princesse de Grimberche.

XIX. Félix, comte de Mérode, épouse en 1809. . . . . = Rosalie de Grammont.

XX. Marie-Anne, comtesse de Mérode. = Charles, comte de Montalembert.

LITANIES DE SAINTE ÉLISABETH

— Ces litanies sont celles dont se servent aujourd'hui les religieuses du couvent de Sainte-Élisabeth, du Tiers Ordre de Saint-François, à Lyon. —

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison.
Christe audi nos.
Christe exaudi nos.
Pater de cœlis, Deus. Miserere nobis.
Fili, redemptor mundi, Deus. Miserere nobis.
Spiritus sancte, Deus. Miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus. Miserere nobis.
Sancta Maria, mater misericordiæ. Ora pro nobis
Sancta Elisabeth, mater pauperum. Ora pro nobis.
Sancta Elisabeth, Deum timens ab infantia.
Sancta Elisabeth, Dei cultrix ferventissima.
Sancta Elisabeth, dilecto Jesu discipulo devota.
Sancta Elisabeth, beati Francisci imitatrix.

Sancta Elisabeth, genere et fide nobilissima. Ora pro nobis.

Sancta Elisabeth, omnibus pietatis officiis dedita.

Sancta Elisabeth, in oratione et contemplatione pernoctans.

Sancta Elisabeth, divinis visionibus sæpius consolata.

Sancta Elisabeth, Deo et hominibus amabilis.

Sancta Elisabeth, mundi contemptrix admirabilis.

Sancta Elisabeth, paupertatis, castitatis et obedientiæ exemplar.

Sancta Elisabeth, conjugatorum solatium.

Sancta Elisabeth, viduarum speculum.

Sancta Elisabeth, pœnitentiæ et humilitatis norma.

Sancta Elisabeth, mirabili mansuetudine prædita.

Sancta Elisabeth, regiæ patris domus delicias aspernata.

Sancta Elisabeth, Crucis Christi amatrix.

Sancta Elisabeth, piarum mulierum lumen.

Sancta Elisabeth, misericordiæ operibus perpetuo intenta

Sancta Elisabeth, orphanorum nutrix.

Sancta Elisabeth, omnium desolationum consolatrix.

Sancta Elisabeth, facultates omnes pauperibus elargita.

Sancta Elisabeth, a subditis injuriis et contumeliis affecta.

Sancta Elisabeth, propinquorum ope destituta.

Sancta Elisabeth, in adversis patientissima.

Sancta Elisabeth, lanam et linum pro pauperibus vestiendis operata.

Sancta Elisabeth, peregrinorum et infirmorum hospita.

Sancta Elisabeth, egenorum omnium sublevatrix.

Sancta Elisabeth, dæmonibus formidabilis.

Sancta Elisabeth, perfectionis spiritualis exemplum.

Sancta Elisabeth, vanis et dissolutis conversionem a Domino mpetrans.

Sancta Elisabeth, Angelorum concertum in transitu audiens. Ora pro nobis.
Sancta Elisabeth, in vita et in morte miraculis conspicua.
Sancta Elisabeth, devotis tuis misericorditer subveniens.
Sancta Elisabeth, æterna beatitudine perfruens.
Sancta Elisabeth, patrona nostra dulcissima.
Agnus Dei, etc. Parce.
Agnus Dei, etc. Exaudi.
Agnus Dei, etc. Miserere.
℣. Ora pro nobis, Beata Mater Elisabeth.
℟. Ut digni, etc.

ORAISON.

Tuorum corda fidelium, Deus miserator, illustra ; et Beatæ Elisabeth precibus gloriosis, fac nos prospera mundi despicere, et cœlesti semper consolatione gaudere. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum. Qui tecum vivit, etc.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLES DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.